

Hétérité

3

Revue de psychanalyse

LE TEMPS DE LA PSYCHANALYSE

Internationale des Forums du Champ Lacanien
École de psychanalyse du Champ Lacanien

HETERITE 3

Comité éditorial de ce numéro,
pour le Collège des Représentants :

Fulvio Marone
Ramon Miralpeix
Marc Strauss

Version française réalisée
avec le concours de :

Françoise Corvazier
Olivia Dauverchain
Josée Mattéi
Géraldine Philippe

Couverture : extrait de l'affiche des Journées Européennes de l'Internationale des Forums :
"Le temps de la psychanalyse", Madrid, octobre 2002

Maquette et mise en page
ASTEC - nicole.cocard@wanadoo.fr

N° ISBN : 2-9515133-4-8

SOMMAIRE

EDITORIAL

Ramon Miralpeix : Hétérité	5
----------------------------	---

LE TEMPS DE LA PSYCHANALYSE

Clinique du temps	
Alicia Waine : Le deuil	11
Carmen Lafuente : Le temps dans la psychose	17
Le temps de la cure	
Susana Diaz : Phénomènes hors temps - Temps altérés	31
Sol Aparicio : Le présent de la fin	39
Vicente Mira : De la durée à la texture de la cure	47
Le temps de la séance	
Luis Izcovich : Le temps suspendu et la certitude	57
Marc Strauss : Les séances courtes	69
La psychanalyse en notre temps	
Ana Martinez Westerhausen : La psychanalyse hier, aujourd'hui, demain ?	79
Colette Soler : L'embrouille des discours	89

ENQUÊTE

Marc Strauss : Qu'est-ce qu'être lacanien aujourd'hui ?	103
---	-----

ETUDE

Colette Soler : Le plus de temps	111
----------------------------------	-----

RECUEILS

FRANCE - Michel Bousseyroux : A temps (ce qui n'attend pas)	129
FRANCE - Jean-Jacques Gorog : La névrose obsessionnelle repensée	139
ARGENTINE - Marcelo Heckier : Donner corps à ce qui ne cesse pas	157
AUSTRALIE - Andrew J. Lewis : Division temporelle et réel du transfert	163
PORTO RICO - Mayra Nevarez : Sur le lieu qu'occupe l'analyste dans la cure	179
ESPAGNE - Clotilde Pascual : Passage à l'acte et structure clinique	185
ITALIE - Gabriele D'Arienzo : La philosophie et la clinique	199

Editorial

Psychanalyse et hétérité... la première ne se saisit pas sans la seconde.

En effet, si la psychanalyse n'a pas "ses pieds, son cœur et sa tête" dans l'autre, elle sera difficilement cohérente avec elle même.

Freud a découvert l'espace extime propre au sujet humain, l'inconscient. C'était jusqu'alors un espace fermé, rejeté par la croyance en une compacité entre l'être et le savoir comme Tout. Si ce Tout pouvait être barré, ce n'était que pour garantir un autre Un, par la religion ou la science. Freud a inauguré la voie de passage jusqu'à, et depuis cet espace, par son invention de la psychanalyse...

Depuis Freud jusqu'à aujourd'hui, la psychanalyse a répondu à ce qui est autre. Le symptôme n'est-il pas souvent présenté par le sujet comme quelque chose qui lui apparaît comme inconnu, "non homogène" à lui-même ? La psychanalyse a répondu par une position autre, à rebours d'une "tradition" qui instituait le médecin comme le garant du savoir. Rappelons le "premier retournement dialectique", cette invite à dire la relation que le sujet entretient avec ce dont il se plaint, position opposée à celle qui se présente comme innocente¹, laissant la responsabilité à l'Autre.

Lacan, retournant à Freud, insiste sur cette position autre et en fait un point de départ éthique. Rappelons à titre d'exemple ses critiques portées aux tentations "normatives-adaptatives" de

¹ Nous nous référons à la position dans laquelle Freud place Dora, pour que celle-ci puisse commencer l'analyse. Il inverse la position du sujet : à partir d'une souffrance attribuée à une cause extérieure, il l'invite à chercher en lui la cause de cette souffrance.

l'*ego-psychology*, sa "Subversion du sujet", son rejet d'une formation analytique "homologuée" par un programme d'études et une adhésion sans critique, à laquelle il a opposé, plus tard, son concept d'École. La liste serait très longue...

Pour beaucoup d'entre nous, le rejet d'une nouvelle entreprise normativante, d'une nouvelle orthodoxie promue de l'Un, a été la raison d'un décollage, la raison d'entreprendre une aventure qui se proposait d'avoir à nouveau de l'autre "dans ses pieds, son coeur et sa tête", l'aventure des Forums du Champ Lacanien. L'avenir nous dira si "la même chose" nous aura submergés, ou si la "cause analytique" (ce que nous aurons été capables de transmettre et de produire comme désir d'analyste) et notre "bien-faire" dans la communauté que nous constituons, nous auront permis de continuer à nager à contre-courant. Pour y veiller, nous parions sur l'École de Psychanalyse du Champ Lacanien (EPCL) - qui a entamé sa marche avec la nomination des premiers Analystes Membres de l'École (AME), et la création des collèges internationaux de l'Option Épistémique (CIOE) et de la Garantie (CIG).

* * * * *

Quand, en octobre 2002, nous nous sommes réunis à Madrid pour prendre part aux Journées Européennes des FCL sur le thème "Le temps de la psychanalyse", le Collège des Représentants avait déjà décidé que ce numéro de Hétérité leur emprunterait son titre et certains des travaux présentés à cette occasion. Ceux-ci constituent la première partie du sommaire : *La clinique du temps* (le temps du deuil et le temps dans la psychose) ; *Le temps de la cure* (depuis l'instant de voir - temps d'appel à l'analyste - jusqu'au moment de conclure - temps de la fin de l'analyse) ; *Le temps de la séance* (rappelons qu'un des motifs de l'"excommunication" de Lacan de l'IPA - motif, et non cause - a été sa volonté de s'attaquer à l'orthodoxie de la technique analytique, en rompant avec la pratique de la séance d'une durée préétablie) ; *La psychanalyse en notre temps*, dont l'énoncé à lui seul établit et interroge le lien entre la psychanalyse et son époque. Ainsi, "le sujet moderne est-il encore analysable ?", "le psychanalyste d'aujourd'hui est-il encore capable de rejoindre

à son horizon la subjectivité de son époque ?”. De surcroît, comment penser collectivement, de nos jours, un groupe dont le fonctionnement n’obère que dans la plus petite mesure possible la transmission de la psychanalyse ?

Dans la seconde partie, *Enquête*, Marc Strauss montre comment les réponses publiées dans les deux précédents numéros à la question “Qu’est-ce qu’être lacanien, aujourd’hui, pour un psychanalyste ?”, forment un champ caractérisé par un manque, qui ne cesse d’être exigible, à l’envers d’un monde qui le rejette et promet à chacun un objet, pilule, gadget, opération chirurgicale, pour le recouvrir ou le boucher.

Suit la partie *Étude*, avec un travail de Colette Soler où, en continuité avec le thème central de ce volume, le temps de la psychanalyse est opposé au temps “marchandisé”.

La dernière partie donne forme, d’une façon simple, à un réseau de travail : une série hétérogène par sa composition, ses origines, ses thèmes... Un *Recueils* de différents travaux présentés dans des publications locales, qui permet de disposer d’une sélection du particulier de ce qui s’élabore en chaque lieu. “Ces voix multiples répondent sans former un chœur, en ne partageant pas plus que sa polarisation commune vers l’Hétérité”².

² Soler, Colette : *Hétérité 2*. Présentation

LE TEMPS DE LA PSYCHANALYSE

Le deuil

Le livre le plus cher, celui que Cesare Pavese a choisi d'avoir avec lui au moment tragique de son suicide, était "Dialogues avec Leuco". On venait de lui octroyer le prix Strega pour son livre "Le bel été". Peu de temps auparavant, un amour, l'actrice Constance Dowling l'avait quitté.

J'ai voulu transcrire quelques lignes de l'un de ses dialogues : "L'inconsolable". Orphée est descendue aux Hadès pour rechercher sa bien aimée Eurydice. Pavese dans ce dialogue en fait une lecture très personnelle. Son interlocutrice est Bacca qui lui dit : "Eh bien, tu as pleuré par monts et par vaux. Tu l'as cherchée et appelée et tu es descendu aux Hadès. Qu'était-ce donc ?"

Orphée lui répond : "Tu dis être comme un homme. Tu dois donc savoir, qu'un homme ne sait pas faire avec la mort. L'Eurydice que j'ai pleurée fut une saison de la vie. Là bas, je cherchais autre chose, pas son amour. Je cherchais un passé qu'Eurydice ne sait pas".

Le deuil, est-ce une saison de la vie ?

Pour parler du deuil nous devons nous reporter au texte de référence de Freud : "Deuil et mélancolie". Si ce texte établit avant tout une opposition entre le deuil en tant que processus normal, et la mélancolie considérée comme une névrose narcissique, il n'en tient pas moins compte de l'aspect temporel du deuil. Le deuil est considéré comme la réaction à la perte ou d'un objet aimé, ou d'une abstraction équivalente : la patrie, la liberté, un idéal, etc. Le deuil est un phénomène normal, impossible à éluder, et qui prend un temps nécessaire, obligatoire et douloureux, jusqu'à l'obtention du dessaisissement de l'objet, jusqu'à la séparation.

Pour Freud c'est le principe de réalité qui impose de rompre les liens avec l'objet qui, néanmoins, continue d'exister psychiquement pendant longtemps, produisant déplaisir et souffrance.

Freud signale qu'il est naturel qu'au commandement de la réalité, la libido objecte et s'oppose, dans la mesure où l'homme n'abandonne pas volontiers les positions et les investissements de cette libido, même quand il leur a trouvé un substitut. Freud ne réussit pas à donner à cette réalisation longue et lente du deuil une explication économique qui le satisfasse. N'oublions pas qu'il s'agit d'un texte de *Métapsychologie*. Nous ne parvenons pas, dit-il, à comprendre l'économie du processus. Pourquoi, se demande-t-il, les manifestations "morbides" telles que l'inhibition, l'absence d'intérêt pour le monde extérieur, la perte de l'aptitude à aimer, l'affaiblissement des fonctions vitales, finissent-elles, après un certain temps, par disparaître ? L'ombre de la mort s'abat sur le moi de façon très différente de qui se produit dans la mélancolie, même si, après un certain laps de temps les manifestations morbides semblent disparaître là aussi.

Dans "Analyse avec fin et analyse sans fin", Freud pose que ce champ de l'investigation, le quantitatif, se révèle à nous comme étrange et insuffisamment exploré. Il oppose les sujets dont la libido est particulièrement visqueuse et adhésive, se fixe sur ses objets et est fidèle à ses investissements, avec la difficulté qui en découle de la transférer vers d'autres objets, et les sujets chez qui la libido est particulièrement mobilisable, versatile même, chez qui elle va d'objet en objet, se reportant facilement vers de nouveaux investissements, mais de telle façon qu'au regard du traitement analytique on a l'impression d'avoir écrit sur de l'eau.

Il est plus précis de considérer la temporalité du deuil sans nous laisser distraire par le facteur quantitatif qui, en fait, concerne la particularité propre à chaque sujet.

Il y en a qui donnent une date limite au deuil : de six à dix-huit mois, au maximum deux ans. En radicalisant un peu, cela

équivaldrait à tenter de mettre une date de fin à une analyse, sans considérer la singularité de chaque sujet. Ce serait attribuer au travail du deuil la possibilité d'oublier l'objet aimé perdu, par une complète substitution d'un autre, qui se produirait à partir de l'épuisement de ses traces mnésiques et au travers des situations qui nous font rappeler ou désirer l'objet.

Des silences, des mots, tout ce qui fait penser à l'inoubliable de l'objet perdu.

Michael Turnheim, vers qui j'ai été guidée par un article de Victoria Torres "Ethique-hétéro", pose que la théorie de Freud sur le deuil, dans "Deuil et mélancolie", comporte une idée de l'oubli et exige un substitut sans reste de l'objet perdu. Je ne me prononcerais pas de façon aussi affirmative. Rappelons que Freud parle du chagrin d'avoir à renoncer à cet objet auquel la libido est encore attachée, quand bien même un substitut lui a été trouvé. Ceci nous indique déjà que la substitution n'est pas complète, c'est-à-dire qu'il y a toujours un reste, un irremplaçable qui ne s'abandonne pas, que l'inconscient ne peut résorber dans ses équivalences et substitutions symboliques. Il reste toujours un réel, et aussi un imaginaire ineffaçable, qui font que chaque amour est unique et inoubliable.

Michael Turnheim mentionne un fait qui lui paraît démentir la thèse de "Deuil et mélancolie". En effet, j'avais pensé le traiter dans ce travail. Freud, en 1920 perd subitement Sophie "sa pauvre petite fille gâtée par la fortune". Peter Gay, dans sa biographie sur Freud, rapporte que celui-ci se reprochait de ne pas l'avoir pleurée convenablement, pour avoir été trop pris par son travail. Mais, avec le temps, il l'a pleurée. Nous pourrions supposer que le moment où s'est manifesté dramatiquement ce deuil fut la disparition de son petit-fils bien aimé, Heinele, le plus jeune enfant de Sophie. La mort de ce petit-fils si intensément aimé, d'à peine quatre ans et demi, a laissé Freud inconsolable. Quelques années plus tard, il répond à une lettre de Binswanger dans laquelle celui-ci lui apprend qu'il vient de perdre son fils de huit ans. Toutes les morts lui reviennent à la mémoire à cet instant, en particulier celle de Sophie, qu'il avait pu surmonter en

son temps. Par contre, le décès de Heinele "lui avait fait perdre son équilibre". Pour lui, Heinele avait représenté tous ses enfants et les autres petits enfants. Il ne trouvait aucun plaisir dans la vie. "J'accepte très mal ce décès, écrivait-il, je crois n'avoir jamais expérimenté quelque chose d'aussi dur. Fondamentalement tout a perdu sa valeur."

Dans une autre lettre à Binswanger, en 1929, il lui écrit : " Nous savons que le deuil aigu suite à une perte se terminera, mais on restera inconsolable, il ne sera jamais trouvé de remplaçant. Tout ce qui vient à cette place, quand bien même cela comblerait complètement ce lieu, finirait par être autre chose. Et, au fond, c'est bien comme ça. C'est la seule façon de maintenir l'amour que l'on ne veut pas abandonner."

Rappelons-nous Hamlet qui déplore la fugacité et la clandestinité des rites accomplis pour le deuil de son père. Ceci est déterminant dans la tragédie du désir que constitue cette œuvre shakespearienne. Hamlet se lamente : le repas des noces est servi le lendemain du repas des funérailles. Aucun deuil chez Gertrude, ce qui laisse Hamlet esseulé, dans le plus grand égarement de son désir.

Aujourd'hui, la psychiatrie, au travers des psychotropes et surtout avec l'énorme quantité d'antidépresseurs qui envahissent le marché, prétend obturer et annuler le nécessaire travail de deuil, avec la dimension éthique du deuil corrélative, un temps nécessaire et inévitable.

Lacan parle du deuil comme d'un affect qui a à voir avec la privation, un trou dans le réel qui nécessite la mobilisation de tout le dispositif symbolique et ce rite demande un temps impossible à déterminer a priori. La psychiatrie ne sait rien et ne veut rien savoir, ni du deuil ni des particularités subjectives qui sont celles qui marquent le pas de la particularité d'un deuil. On impose le psychotrope qui prescrit de chronométrer la tâche exigée du deuil, pour que se taise cette douleur nécessaire, puisque notre époque et sa fonctionnalité le veulent ainsi. C'est aussi l'angoisse intolérable que produit cette dou-

leur lancinante qui fait que l'on tente de l'annihiler avec les antidépresseurs.

Nous devons aussi parler d'éthique si nous devons nous référer à ce qui se joue pour des milliers de "disparus" lors des dictatures politiques, à qui sont niés les rites dus à la mémoire du défunt. Cela fait partie des phénomènes de notre temps. Les "disparus" sont sans sépulture, anonymes, parfois enterrés dans des fosses communes. Les "disparus" qui depuis des années ou des décennies rendent insomniaques les mères qui réclament les corps, ou un lieu qui marque le terme d'une quête qui, bien que se sachant infructueuse, a le grand mérite d'avoir empêché l'oubli de ces assassinats ignominieux et donne un statut humain à ces disparus. On demande le châtement des coupables, mais aussi que soit donnée une sépulture décente à ces morts, pour enfin pouvoir faire le deuil.

Lacan dit dans "Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse" que le premier symbole où l'on reconnaît les vestiges de l'humanité est la sépulture et la mort se reconnaît dans toute relation où l'homme vient à la vie de son histoire.

Si nous revenons au domaine de la psychanalyse, nous savons que sa fin consiste en un deuil, en la séparation d'avec l'objet libidinal qui fut incarné par l'analyste pendant un très long temps. L'analyse se déroule entre l'aliénation signifiante concernant le sujet supposé savoir et la séparation qui correspond au versant de l'objet. Cette séparation, qui est le corrélat d'un processus de deuil de l'objet perdu, nécessite un temps très difficile à déterminer car il dépend de la subjectivité de chacun. Cela mériterait un travail à part.

Je souhaite terminer en ajoutant quelque chose qui, bien que n'ayant pas trait au temps directement, est signalé par Lacan et que Freud n'a pas abordé. Lacan dit que nous ne sommes en deuil que d'une personne dont nous pouvions dire que nous étions son manque, que nous étions au lieu de son manque. Ceci se traduit en ce que nous lui étions indispensables, et avons pour lui de la valeur. Face à cela, aucun signifiant ne peut combler ce trou dans le réel. Joignons-nous à Freud pour dire qu'il

n'y a pas dans l'inconscient d'inscription de la mort. Ce réel impossible à combler restera impérissable, au moins jusqu'à notre mort, en fait, notre propre finitude.

Traduit de l'espagnol par Patricia Zarowski

Le temps dans la psychose

Le temps à notre époque

L'époque dans laquelle nous vivons est marquée par l'empressement et le manque de temps. "Je n'ai de temps pour rien", est une plainte habituelle chez ceux qui sont immergés dans la logique du système. Notre civilisation est celle du tourbillon et de l'hyperactivité, elle produit des sujets qui rêvent de pouvoir disposer de plus de temps libre. Le temps est devenu un objet de consommation supplémentaire et la technique nous promet des appareils à gagner du temps : voitures plus rapides, appareils électroménagers plus efficaces... La culture de ce début de siècle rêve de supprimer l'attente. Les discussions sur Internet, la bourse en ligne, les ventes sur le réseau pour la satisfaction immédiate de l'utilisateur en sont autant de preuves.

Face à cette tendance, la psychanalyse qui dure de plus en plus longtemps se présente comme une proposition alternative. Dans nos cabinets on nous demande souvent, à l'occasion d'un premier rendez-vous, combien de temps va durer le traitement. Cette question peut faire renoncer à poursuivre un traitement psychanalytique. Face à d'autres offres thérapeutiques qui assurent le soulagement instantané du malaise et promettent même le bonheur tout de suite, la psychanalyse ne peut pas rivaliser parce qu'elle est foncièrement dans un autre registre. Comme dit Pereña, le progrès technologique a imposé une telle rapidité au changement du monde extérieur que le sujet a été exproprié du temps de son expérience.

La psychanalyse n'est pas un symptôme contemporain, mais plutôt intemporel ou intempêtif, elle prend du temps, le temps de l'expérience à laquelle le sujet doit consentir.

La question de la durée du traitement n'est pas nouvelle. Les tentatives pour réduire la durée du processus n'ont pas donné de bons résultats. Souvenons-nous des initiatives de Ferenczi ou de

Freud lui-même avec l'homme aux loups. La question controversée des séances courtes de Lacan n'est pas nouvelle non plus. C'est quand même une façon plus cohérente que les autres d'abrégier le temps de la psychanalyse parce qu'elle adopte la modalité du temps propre à l'inconscient.

Le temps pour la psychanalyse. Temps freudien, temps lacanien.

Nous savons que dès le départ Freud situe le système inconscient hors du temps. Dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, en 1907, il affirme que l'inconscient est hors du temps, il utilise pour cela le terme de *zeitlos* comme à chaque fois qu'il doit faire référence à cette caractéristique de l'inconscient. Dans son article sur "L'inconscient" de 1915 il définit le hors temps, le *zeitlos* du processus inconscient, par trois caractéristiques : son manque d'organisation temporelle, son inaltérabilité malgré le temps qui passe, et son absence de relation au temps. Dans "Au-delà du principe de plaisir", en 1920, il dira que la connaissance psychanalytique du temps permet de mettre en doute l'affirmation kantienne selon laquelle le temps et l'espace sont deux formes nécessaires de notre pensée. Dans les *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, en 1932, quand il présente l'inconscient, cette fois sous le nom de ça, il signale que la représentation abstraite du temps provient totalement du système PC et qu'il est pratiquement hors de doute que la façon de travailler de ce système est à l'origine de la représentation du temps.

Que signifie cette affirmation freudienne ? Tout d'abord que le temps de l'inconscient n'est pas un temps linéaire, ce qui suppose une discontinuité. Les rêves, les lapsus, les formations de l'inconscient se présentent comme irruption, effet d'une discontinuité temporelle. En second lieu, cela signifie qu'une représentation inconsciente ne suit pas les lois chronologiques du temps, mais les lois symboliques. Le temps vécu par le sujet est marqué par le temps du langage et constitue un temps logique propre à l'inconscient et à ses formations. Le fonctionnement de l'inconscient est fondé non seulement sur les lois de la répétition

mais spécialement sur les lois du Symbolique, du signifiant, de la métonymie et de la métaphore. Là où était le signifiant d'une jouissance primordiale viendront les signifiants produits par le travail analytique. Le temps d'une analyse est marqué par la permutation signifiante et la réorganisation de ces signifiants pour le sujet.

Lacan s'est intéressé, par-dessus tout, au thème du temps considéré dans une perspective logique. Dans son enseignement on trouve tout d'abord le sophisme du "temps logique". Plus tard, c'est la logique de l'aliénation et de la séparation et enfin la topologie étudiée dans le séminaire sur "La topologie et le temps". Lacan s'arrête spécialement sur l'aspect subjectif de la temporalité, indissociable des effets de temps propres à l'incidence de la chaîne signifiante. La chaîne signifiante est porteuse d'effets qui la transcendent et qu'elle-même détermine. Ces effets conditionnent la modulation temporelle de chaque sujet. Ainsi, dans le séminaire sur Hamlet, on trouve ceci : "Le temps ne peut se distinguer que dans l'acte de la parole. Le présent n'est que le moment où je parle. Il est strictement impossible de concevoir une temporalité dans une dimension animale, dans la dimension des appétits. L'abc de la temporalité exige la structure de langage".

En tant qu'analystes nous nous intéressons particulièrement à la façon dont s'ordonne le temps dans *lalangue* de chaque sujet, ce qui nous permet de reconnaître les effets de la structure. Toute direction de la cure suppose aussi une conception déterminée du temps qui déterminera la durée du processus, la durée des séances et le maniement du transfert. Prendre en compte la temporalité engendrée par la chaîne signifiante a ses conséquences. La conceptualisation du processus analytique comme un retour au temps du trauma, pour que le patient puisse refaire le chemin, implique une conception du temps comme réversible. Cette *régression* suppose de passer par les signifiants de l'aliénation pour pouvoir produire l'opération de séparation. Ce processus implique non seulement la remémoration mais aussi une chute des signifiants maîtres pour pouvoir changer le rapport à la jouissance qu'ils déterminaient.

Chaque structure clinique a sa modalité temporelle typique qui vient marquer la structure générale du temps de la chaîne.

On trouve ainsi dans la névrose obsessionnelle la protection contre une possible rencontre avec le réel et une préoccupation pour l'au-delà et la mort. Dans "L'Homme aux rats" Freud signale que ces patients ont tendance à éviter la certitude et à se maintenir dans le doute ; chez certains cette tendance se manifeste dans l'aversion pour les montres qui assurent la précision du temps. L'obsessionnel, arrêté, doute, pour rendre impossible la rencontre avec le réel qui le poursuit. L'hystérique, occupée à faire désirer, se place dans l'anticipation d'une rencontre. Soit qu'elle se soustraie à être l'objet de jouissance de l'autre, ou qu'elle refuse le savoir qu'elle demandait à toute force, elle se situe dans le suspens, dans le *pas encore* avec lequel elle essaye de faire désirer l'autre. Il en ressort que l'obsessionnel comme l'hystérique ne peuvent désirer et se retrouvent enfermés dans la diachronie, pour reprendre l'expression de V. Mira.

Dans la psychose, on voit très souvent des altérations de l'impression du temps vécu. Cela ne doit pas nous étonner puisque le signifiant dans le réel défait la temporalité rétroactive de la chaîne signifiante qui produit l'ordonnement du temps par l'après-coup de la signification. C'est pourquoi dans toutes les modalités cliniques de la psychose on aperçoit des altérations temporelles, elles ont été objets d'intérêt pour les phénoménologues. Ainsi le vécu d'éternité de la mélancolie, le temps infini de la paraphrénie s'opposent à l'immédiateté de la manie et à son manque de repères chronologiques ; la fragmentation indéfinie du temps schizophrénique contraste avec le temps asymptotique de la paranoïa. Tout cela surprend le clinicien qui écoute et cela témoigne des conséquences du refus de la signification qui boucle le défilé indéfini de la chaîne signifiante.

Toutes ces formes évoquées sont la manifestation de la relation du sujet avec le réel, d'une réponse au trauma freudien, à la rencontre inaugurale avec la jouissance. Ainsi la nostalgie de l'obsessionnel témoigne du trop de plaisir qu'il a connu dans sa première rencontre, alors que l'indétermination hystérique a à voir avec ce manque de plaisir premier que Freud situe à l'origine de ses symptômes.

A côté des manifestations particulières à chaque type clinique, la réalité du temps se vit de façon différente non seulement chez chaque sujet mais aussi à différents moments de la vie

d'un même individu. Ainsi le temps passe très lentement dans la vieillesse alors que les adolescents semblent n'avoir de temps pour rien. Le temps est lent quand on souffre, il court quand on profite. Cet a priori qui organise notre perception, notre subjectivité, est déterminé par les lois symboliques de notre appareil psychique, de nos souvenirs, de nos rêves et de nos expériences.

La psychanalyse peut montrer les différentes façons d'être pris par le temps ou bien les façons de s'en libérer quand le sujet cesse d'être suspendu au temps de l'Autre et accepte l'heure de son désir.

Le temps dans la psychose

Dans la psychose, le défaut du signifiant du Nom du Père qui opère comme point de capiton pour la signification a notamment comme conséquences des altérations du temps de la chaîne. La *Verwerfung* dit Lacan dans le *Séminaire V* rend impossibles les allées et venues du message au code et du code au message. Dans le chapitre "je viens de chez le charcutier" dans le *Séminaire III* Lacan utilise l'exemple de l'hallucination *truie* pour expliquer que dans ce cas il y a quelque chose "qui concerne la temporalité. Il est clair à partir des propos de la patiente, qu'on ne sait pas qui a parlé le premier. Selon toute apparence, ce n'est pas notre patiente, ou tout au moins ça ne l'est pas forcément. Nous n'en saurons jamais rien, puisque nous n'allons pas chronométrer les paroles déréelles, mais si le développement que je viens de faire est correct, si la réponse est l'allocution, c'est-à-dire ce que dit vraiment la patiente, le *je viens de chez le charcutier* présuppose la réponse *truie*.

Il est clair, dans cet exemple, que la façon dont le temps s'appréhende dans le phénomène élémentaire est spécifique à la structure psychotique et que le temps est hors discours comme l'est le phénomène élémentaire lui-même.

Dans ce même séminaire Lacan reprend l'exemple de l'hallucination de L'Homme aux loups pour expliquer la particularité du mécanisme de la *Verwerfung* : "La scène est la suivante. En jouant avec son couteau, il s'était coupé le doigt qui ne tenait plus que par un tout petit bout de peau. Le sujet raconte cet épi-

sode dans un style calqué sur le vécu. Il semble que tout repérage temporel ait disparu. Il s'est ensuite assis sur un banc, à côté de sa nourrice qui est justement la confidente de ses premières expériences, et il n'a pas osé lui en parler. [...] Il y a là un abîme, une plongée temporelle, une coupure d'expérience, à la suite de quoi il ressort qu'il n'a rien du tout, tout est fini, n'en parlons plus."

Pamela hors du temps

Pamela est arrivée d'Argentine d'où sont originaires ses parents quand elle avait dix mois. Elle est la fille aînée d'un jeune couple qui a dû émigrer à cause de la situation politique du pays. Le père, d'origine russe, s'est bien adapté à l'Espagne parce qu'entre autres choses le reste de sa famille y vit. La mère, d'origine italienne, ne s'y est jamais adaptée et aujourd'hui encore, après y avoir vécu de nombreuses années, elle garde la nostalgie de son pays d'origine. La grossesse de sa fille Pamela a été très difficile du fait de la situation politique argentine, mais aussi parce qu'elle a dû rester alitée les derniers mois. La mère raconte qu'à cette époque elle allait très mal.

La relation avec sa fille a toujours été spéciale. Elle se souvient que, nouveau-né elle ne pouvait pas rester seule dans la nurserie parce qu'elle pleurait tout le temps et ne se calmait que dans la chambre avec elle. A leur arrivée en Catalogne la mère était très triste et s'est repliée sur sa fille qui devenait ainsi - ce sont ses dires - sa raison de vivre.

Antécédents

Pamela avait trois ans quand sa mère se retrouva de nouveau enceinte, cette fois-ci de deux jumelles. La grossesse s'est mal passée, les filles sont nées prématurément et sont mortes au bout de quelques jours. Etant donné que les parents n'avaient pas d'argent, elles ont été enterrées dans une fosse commune et la mère s'est énormément déprimée. On a raconté à Pamela qu'une nuit elle était allée déposer au pied du lit de ses parents trois poupées.

Pamela se souvient qu'à cinq ans elle allait très mal. On l'avait changée d'école parce que sa mère pensait qu'on y traitait mal les enfants, mais dans la nouvelle école on parlait catalan et

elle ne comprenait rien. En plus sa sœur cadette venait de naître. C'est à cette époque qu'elle eut ses premières "sensations" et commença à jouer avec deux personnages. A dix ans, Pamela avait tellement de sensations qu'elle décida de commencer à écrire un journal pour se soulager. Son grand-père paternel est poète.

Le déclenchement

Pamela arrive à mon cabinet en plein déclenchement psychotique. Tout a débuté quelques mois auparavant quand un garçon de la classe a commencé à lui faire la cour et qu'elle l'a repoussé. Dès lors elle pense que ses compagnons de classe savent tout ce qu'elle fait. Elle croit qu'un voisin d'escalier la filme pour le compte de ses copains. Quand elle arrive en classe on l'imite, on se moque d'elle, de sa famille et principalement de son père, que l'on imite en chantant l'Internationale. On la repousse peut-être parce qu'on la trouve vaniteuse et on fait sur elle des commentaires à contenu sexuel. Le pire c'est quand elle va à la selle, car alors le voisin se met à crier dans la cour et le bruit de la chasse d'eau la terrorise. A la différence du Président Schreber, Pamela ne se calme pas en allant à la selle. D'après Lacan chez Schreber l'objet réunifie ce que le signifiant pulvérise dans l'infini du délire. Ce n'est pas la même chose ici, la défécation ne constitue pas une pause dans son combat contre l'Autre. De plus, elle a des gaz qu'elle ne peut pas contrôler, c'est un phénomène de déchirement subjectif qui la surprend, qu'elle soit seule ou en présence de quelqu'un, moyennant quoi tout le monde s'aperçoit de ce qui se passe en elle. Elle raconte qu'un jour sa mère et elle se mirent à leur tour à répondre au voisin en hurlant dans la cage d'escalier, scène impressionnante où elle se sert du hurlement, du cri primaire pour essayer d'arrêter l'autre. Contrairement à Schreber le hurlement est ici intentionnel.

Le début de la cure : sensations et chansons

Pamela doit quitter le collège et accepte de prendre un traitement qui calme l'éclosion délirante initiale. Ses impressions de

persécution vis-à-vis de ses compagnons de classe persistent à bas bruit. Mais l'angoisse du début s'étant apaisée, le travail de la cure se centre essentiellement sur les "sensations et les chansons".

Les "sensations", qu'elle a depuis l'âge de cinq ans sont des visions qui s'imposent à elle n'importe quand : des flashes de couleurs, des scènes vides, des paysages déserts, hors du temps hors de tout espace connu d'elle. Elle les appelle *sensations* parce que cela lui produit des sensations qu'elle qualifie d'agréables quand bien même cela s'accompagne parfois d'une forte angoisse. Pamela, étrange partout depuis l'enfance, reflète dans ses sensations son non-être au monde son manque d'ancrage dans la réalité, une réalité vide de toute signification.

Elle ne sait pas si ce sont des souvenirs ou des prémonitions parce que le temps n'existe pas pour elle, qui ne dispose pas de la pulsation inconsciente. Avec insistance, elle se demande ce que c'est, pourquoi ça lui arrive à elle, elle essaie de comprendre mais elle ne parvient pas à donner à ces sensations une explication convaincante et c'est le principal motif de son travail dans la cure : arriver à savoir la signification de tout ce qui est en train de lui arriver.

Les chansons de musique pop ont une signification spéciale pour elle, signification pleine produite intentionnellement pour elle. Elles l'avertissent d'un danger, lui parlent de ce qui est arrivé dans le passé ou de ce qui arrivera dans le futur : quelque chose de sale, un abus sexuel, ou quelque chose de terrible, un assassinat.

Les chansons qui l'impressionnent le plus sont : *Boom-crash-bang*, *Fading like a flower*, elles décrivent d'une certaine façon son état actuel. Par ailleurs les refrains de ces chansons se répètent dans sa pensée de manière insistante, fragmentée et insensée. C'est le signifiant désignificantisé. En suivant Lacan, on reconnaît là la nature des phénomènes dits intuitifs où le degré de certitude prend un poids proportionnel au vide énigmatique qui se présente initialement à la place de la signification.

Ses chanteuses favorites sont des femmes froides, blondes, avec lesquelles elle fabrique des fantasmes érotiques où elles l'humilient, la frappent, la violent. Cette mise en scène de jouissance reprend tous les éléments de la constellation œdipienne de

Pamela : le père humilié, le couple parental où le père, qu'elle supporte à peine, ne compte pour rien. C'est un père ridicule, isolé des femmes de la famille et dont Pamela ne supporte pas le contact physique, un père méprisé dans la mesure où elle pense qu'il lui aurait peut-être fait subir un abus sexuel dans son enfance.

Seconde étape de la cure : la restitution par l'écriture

Le journal. Pamela a commencé à écrire son journal à l'âge de dix ans parce qu'elle avait beaucoup de sensations et qu'avec l'écriture elle se calmait et essayait de comprendre ce qui lui arrivait. A l'âge de treize ans, après la mort de sa grand-mère, elle a arrêté son journal, elle l'a repris à seize ans au moment de son déclenchement. Elle m'apporte quelques-uns de ses cahiers écrits pendant la cure ; ce sont des phrases très morcelées, au milieu desquelles elle intercale des refrains de chansons anglaises. Il y a des descriptions de ses sensations, des couleurs, le vide qu'il y a dans ses visions du monde et deux idées : la première, c'est qu'il y a quelque chose à découvrir, à vérifier, quelque chose qui est arrivé dans le passé ou dans le futur et dans lequel elle a été très compromise. La seconde idée qui infiltre ses récits, c'est que quelqu'un l'observe, la cherche et l'attend quelque part en dehors du temps.

Le roman. Une nuit elle sort du lit et voit dans le miroir son propre regard qui se reflète ; c'est son regard mais c'est aussi celui d'un homme qui lui reproche quelque chose. La conclusion suivante s'impose : "Je suis mauvaise, je pourrais être un assassin. Parfois je me regarde dans le miroir et je pense que j'ai commis le crime parfait." Après cette révélation elle commence à parler de la mort de ses deux sœurs jumelles quand elle avait trois ans et demi. Sa mère lui a raconté que quand elle-même ne savait pas encore qu'elle était enceinte elle avait été surprise de la grande tristesse de Pamela, elle en a déduit que la petite savait déjà, avant elle-même, qu'elle était enceinte, grâce à cette communication ineffable qui circulait entre mère et fille pendant les premières années de l'existence de l'enfant et spécialement

pendant les dépressions maternelles. Les sœurs jumelles sont nées prématurées et n'ont pas survécu. On les a enterrées dans une fosse commune sans nom, sans aucune inscription. Après cet épisode malheureux la mère s'est déprimée et beaucoup culpabilisée. Pamela se souvient que ses sensations sont apparues un an plus tard et de façon si massive que sa vie était une angoisse perpétuelle. C'est à cette époque aussi qu'elle situe ses "conversations", ses jeux, comme elle dit, avec ses personnages. Et je crois qu'on peut aussi situer à cette époque son idée délirante en rapport avec ses sœurs jumelles qui s'exprime dans la phrase : "Je suis un assassin" et qui, à l'occasion, se renverse dans le reflet de l'autre qui est l'assassin qui la poursuit pour la tuer. Elle assume de façon absolue la faute maternelle sans qu'il y ait de médiation possible entre elles.

Un travail de séparation commence à cette époque dans la cure. Pamela commence à écrire son propre récit autour de la mort des jumelles. Elle commence un roman intitulé : "Deux sœurs". Elle l'écrit en faisant de gros efforts parce qu'elle a du mal à se concentrer et la seule chose qu'elle me dise c'est qu'il s'agit de la vie quotidienne de deux sœurs. Elle refuse de m'en dire davantage. A cette époque, Pamela s'achète un roman intitulé *Les jumelles qui ne parlaient pas* de Marjorie Wallace, c'est un thème qui occupe un moment de son analyse. C'est l'histoire réelle de deux sœurs jumelles psychotiques qui parlaient un jargon incompréhensible que les spécialistes américains essayaient de déchiffrer. Après avoir essayé de s'entretuer et de mettre le feu à leur maison, elles ont été hospitalisées dans un centre psychiatrique. L'une d'elle est morte d'un problème cardiaque, on a déclaré l'autre guérie après de nombreuses années d'internement.

S'agissant de Pamela on peut dire que ces jumelles qui n'ont jamais parlé ne cessent pas en réalité de parler dans sa tête, en une cacophonie de voix croisées et insensées. Son roman est une tentative de mettre une lettre, de donner une signification à ces phénomènes qui lui martèlent la tête.

A côté de son travail écrit, de nombreux rêves rendent compte de ce travail rétrospectif de Pamela. Elle rêve d'un assassin qui la poursuit et elle voit surtout son regard. Dans ces rêves elle sait qui est l'assassin mais elle ne veut pas l'affronter. Une chanson

l'angoisse particulièrement, *The tunnel of love*, car elle se voit entrer dans un tunnel qui la conduit dans le passé, et elle ne sait pas qui elle va rencontrer à la sortie. Dans certaines de ses sensations, à cette époque, apparaît une odeur étrange, une odeur de mort, comme elle dira, de cadavre en décomposition. A ce moment de la cure, au bout de deux ans environ, Pamela va très mal. Elle s'enferme chez elle, collée à sa mère sans laquelle elle ne se risque pas à sortir et avec laquelle elle entretient une relation de grande symbiose. Elle ne mange pratiquement rien car tout la dégoûte et elle dort à peine parce qu'elle a peur de rêver. Malgré tout elle vient à ses séances et accepte d'aller à l'hôpital de jour pour patients psychotiques. Néanmoins son travail de restitution par l'écriture de ce roman lui fournit une médiation qui peu à peu la sépare de sa mère. Petit à petit, elle commence quelques cours de formation de physiothérapeute - en rapport évident avec la maladie vertébrale de sa mère - des cours de chant et de danse où elle s'imagine habillée et maquillée comme ses idoles féminines de la chanson moderne ; bien qu'elle ne puisse mener ces projets jusqu'au bout, c'est un début d'ouverture.

Troisième époque : les personnages

Cette étape de la cure est caractérisée par ses personnages, avec lesquels elle entretient des conversations interminables, probablement hallucinatoires pour certaines, et toujours en anglais. Ce sont des êtres surdoués qui font des choses anormales. Ils sont trois : le bon garçon, la mauvaise fille et le méchant homme. Le bon garçon est le personnage central, c'est son double, son jumeau, même si plus tard il aura d'autres caractéristiques. Il s'appelle Johnny et Pamela décrit avec beaucoup de détails son caractère, son aspect physique, son habillement et elle lui donne une existence réelle. Ils sont frère et sœur mais également amants et par moments elle l'a même vu comme un petit garçon, probablement son fils. On peut donc conclure qu'elle porte son jumeau en elle, un double d'elle-même. Plus tard ce personnage changera de statut, il ne sera plus son double mais un garçon à deux personnalités et deux physionomies différentes.

Il y a aussi la fille Mary, blonde et froide comme les femmes de ses fantasmes érotiques qui l'obligent à faire des choses horribles. Mary se dédouble à son tour et peut être ou douce ou mélancolique.

Il y a un troisième personnage aux traits moins définis qu'elle décrit comme méchant, pire même que Mary. Elle ne doute pas de l'existence de ces personnages et sait avec certitude qu'elle les rencontrera un jour, surtout Johnny, et alors elle saura la vérité de tout ce qui lui arrive à elle.

Les dialogues avec ses personnages l'occupent quotidiennement. C'est aussi un dialogue croisé entre eux, entrecoupé de visions où apparaissent clairement leurs visages. D'après elle, ce sont des phrases interrompues dont le début est sensé mais non la fin ; c'est toujours en anglais. Par moments elle entend des mots bizarres, inventés. On lui dit ce qu'elle doit faire.

Comme dans le cas de Pessoa étudié par Colette Soler, Pamela souffre d'un fractionnement déchaîné, d'une pluralisation de son moi qui aboutit à ces personnages qui ont une existence propre bien qu'ils vivent en elle et fassent partie d'elle-même. Cela témoigne de la fragmentation et de la prolifération de l'imaginaire depuis l'enfance et de la difficulté à vivre que ce sentiment d'invasion produit.

Conclusion

Aujourd'hui, Pamela fréquente un centre de formation pour jeunes psychotiques où elle a des activités diverses tournées vers une future réinsertion professionnelle, à laquelle elle ne croit pas beaucoup. Elle continue d'écrire son journal, participe à un atelier d'écriture et étudie des langues. Cliniquement elle va mieux, c'est-à-dire qu'elle n'a presque plus de sensations, elle ne se sent plus persécutée, elle dort et mange sans problème. La principale évolution de Pamela concerne ses idées de culpabilité et de persécution. Elle ne se sent pas coupable, même si elle se sent vulnérable - ce sont ses mots - et craint qu'un événement quelconque la déstabilise. Lors de ses séances son insistance à vouloir donner du sens à tout ce qui lui arrive a cessé. Elle ne se pose plus de question sur cet événement hors du temps qui lui

serait arrivé et qui serait la clé de ses “sensations” et de ses “personnages”. Même si elle continue de dialoguer avec ses personnages, aujourd’hui cette activité ne constitue plus le thème central de ses séances. Elle n’a pratiquement plus de symptômes, elle n’est pas angoissée et la douleur intense dont elle souffrait a cessé. Elle continue de venir me voir toutes les semaines pour me parler sans artifice de sa vie, de son activité actuelle, de ses amis et pour le moment je maintiens ces rencontres régulières.

L’intérêt de présenter cette patiente dans ces Journées sur le temps réside surtout dans sa difficulté à se situer dans une chronologie minimale. Il y a dans son récit très peu d’éléments biographiques qui pourraient l’aider à se repérer. L’exil y a certainement contribué, mais elle n’a pas pu se construire une biographie ou une généalogie pendant la cure, même si ses personnages-frères en constituent une sorte de tentative. L’analyse qu’elle a faite de la mort de ses deux sœurs et l’écriture du roman, qu’elle n’a jamais voulu me montrer, ont marqué un point de capiton, ont historisé quelque peu sa vie, y introduisant un ordre symbolique, une scansion dans le temps qu’elle vivait de façon continue. Cette patiente montre de façon exemplaire la souffrance que produit le fait d’être hors du temps et hors discours dans la psychose.

Traduit de l’espagnol par Bernard Nominé

BIBLIOGRAPHIE

-
- Preludios a la Jornada sobre el tiempo del psicoanálisis.* Octubre 2002. Internacional de los Foros del Campo Lacaniano.
- Bassols, M. : *Percepció i realitat del temps a finals del segle XX. L’Interrogant?* *Revista de la Fundació Nou Barris.*
- Lacan, J. : *Séminaire sur Hamlet.* 8-IV-59. *Freudiana* 7.
- Lacan, J. : *Séminaire V. Les formations de l’inconscient.* p. 153-4.
- Lacan, J. : *Séminaire III. Les psychoses.* p. 22.
- Kamienny-Boczkowski, D. : *Le hors temps de la psychose. La lettre mensuelle* p. 121.

Susana Diaz
Buenos Aires

Phénomènes hors temps - Temps altérés

La nuit nous impose sa tâche magique.
Détisser l'univers, les ramifications
infinies d'effets et de cause, qui se perdent
dans ce vertige sans fin, le temps.
La nuit veut que cette nuit tu oublies ton nom,
tes ancêtres et leur sang,
tous les mots humains et les larmes,
ce qu'a pu t'enseigner la veille,
le point illusoire du géomètre,
la sphère, la ligne, le plan, le cube,
le cylindre, la sphère, la pyramide,
la mer, les vagues, ta joue sur l'oreiller,
la fraîcheur du drap changé, les jardins, les empires,
les César et Shakespeare et ce qui est plus difficile,
ce que tu aimes. Curieusement, une pilule
peut gommer le cosmos et ériger le Chaos.
J.L. Borges
(El sueño, en O.C., Ed. Emece)

Freud affirme que "... le passé, le présent et le futur apparaissent comme enchâssés dans le fil du désir, qui passe à travers eux¹". Cet article entend réfléchir autour de la rupture de la temporalité qui tisse ce fil et son opérativité dans la cure même.

Le *tempo* de l'inconscient bat au rythme de la berceuse du fantasme, comme l'aiguille de l'horloge ; ainsi, le délai de l'élaboration signifiante est réglé par un rythme monotone qui induit le sommeil. Cependant, la mesure du dire abrite des instants qui visent au réveil. Parmi ceux-ci, le symptôme – cette boussole – fait irruption parfois de façon impromptue dans le confort endormi de la vie quotidienne, interroge l'homéostasie, et ses effets de malaise font trembler la maison où le sujet se remparde.

Si le processus de l'inconscient diffère bien du temps linéaire, sa science ne se prive pas d'essayer de penser la temporalité,

¹ Freud, S.- *Le poète et les rêves diurnes* (1907/1908).

grâce au biais qui résulte de l'insistance du retour de refoulé ; temps rétroactif dans lequel le présent marque le passé et tombe dans le futur.

Le cours de la cure se voit affecté par des phénomènes qui frappent hors du temps de l'historisation : l'angoisse, l'inquiétante étrangeté, et certaines interventions de l'analyste qui induisent des expériences de destitution subjective, paraissent moduler d'autres moments. Instants de rupture qui dans un très bref laps de temps introduisent un écart dans la temporalité. Rafale dans laquelle se devine l'hétéromorphisme de la cause. Ils se présentent comme des éléments extrêmement nets dans le rêve, *déjà raconté*, *déjà vu*², hallucinations visuelles ou auditives, dépersonnalisation, rêve d'angoisse, ou encore effets de l'acte analytique.

D'un autre ordre sont ces altérations du temps liées à un certain sentiment d'éternité ou bien à certain mode d'appréhension du sublime. Borges signale un instant entre deux rêves. Eclat littéraire, non historique : il imagine Huckleberry Finn se réveillant sur un radeau qui glisse le long du fleuve ; il ouvre les yeux, reconnaît le bruit de l'eau avant de s'enfoncer dans le rêve immémorable³. Lacan se réfère à quelque chose de semblable lorsqu'il décrit l'expérience de la paix du soir⁴. Des intervalles en forme d'éclair qui illuminent étrangement la vie quotidienne.

Si ces instants indiquent la discontinuité, alors l'angoisse est par excellence l'expérience subjective qui détruit la notion de temps historique. Cet affect ne tolère pas d'historisation ; bien au contraire, c'est sa faillite. En ces instants, le monde et ses ramifications de causes et d'effets se délitent.

Au cours de l'analyse, le temps de l'élaboration se met en marche sur le chemin sinueux et incessant de la combinatoire signifiante, à peine perturbé par l'irruption de ces autres instants dans lesquels l'angoisse se détache comme une coupure.

² Ndt : En Français dans le texte.

³ J.L. Borges. *Otras inquisiciones*, Nueva refutación del tiempo. O.C. Emecé, Buenos Aires, 1974.

⁴ J. Lacan, Séminaire III, *Les Psychoses*, 8/2/1956. Seuil, Paris 1981, pp 156.

Cette coupure, fissure dans le temps qu'inaugure l'angoisse, invite à l'acte. Dans le séminaire qui est consacré à l'acte, Lacan situe l'angoisse dans son schéma entre *acting out* et passage à l'acte. Agir arrache à l'angoisse sa certitude, fait passer sa certitude, invisible dans la réalité, à une consommation effective.

Comme événement du réel, l'angoisse - qui ne trompe pas - est une dimension soustraite au semblant : un excès de réel... *trop* réel, qui indique la présence d'un reste de vivant tentant de se connecter avec le parlant. Il signale l'*impasse* du savoir face à la jouissance : le sujet est appelé à comparaître d'un moment à l'autre devant ce qui ne se sait pas. Les traits de son histoire ne sont déjà plus efficaces pour le protéger devant l'imminence du danger. Limite au moment d'agir : le sujet doit sortir de l'attente, au moment précis où surgit l'opportunité de subvertir sa façon de désirer devant la chute des identifications.

Un symptôme incommode déclenche le malaise qui conduit un sujet à demander une analyse. Premier instant disruptif qui perturbe la mélodie quotidienne. Ce qui l'assaille et la dérange sont des accès d'anxiété devant des mots ou des phrases déterminées. Quand elle les écoute sortir de la bouche du professeur pendant une classe, elle rougit au point de "sentir qu'elle brûle", transpire et pense que toutes les personnes qui se trouvent dans l'enceinte se rendent compte de ce qui se passe. Ces phrases, isolées de leur contexte signifiant, prêtes à être entendues dans un sens sexuel, ont la structure du mot d'esprit, mais ne la font pas rire. L'excès ne peut être évacué comme dans le cas de l'esprit.

Le trouble se présente également en cours de français, dans les moments où elle croit percevoir que deux jeunes compagnons la regardent ; elle a peur de lever les yeux et de donner à voir de quelle façon elle s'enflamme, suffoque, devient incandescente. Elle déteste devoir s'asseoir en cercle pendant le cours et cherche à se cacher derrière quelque autre personne. Certains mots, (en prononciation phonétique espagnole) sont privilégiés.

Le sens qui, à première vue, s'ouvre un passage, est celui que pourrait donner une machine textualiste, dévergondée, program-

mée dans un argot du Rio de la Plata, pour laquelle le sens sexuel romprait le lien social en jeu. La signification obtenue subvertit l'ordre du discours régnant, de sorte que les mots signifient le contraire de ce que le contexte indique. Se produit ainsi l'effet d'un dit difficile, brouillon, battu à la folie. Le sujet souffre d'une écoute altérée, en désaccord avec ce qui se dit, désobéissante, troublée.

A la différence de la psychose, où apparaît le manque de signification, l'énigme est comme un désert étendu ; de telles occurrences dénoncent quelque rébellion, un certain refus de soumettre l'écoute au sens régnant. Elle se réfère peut-être à l'irruption d'un instant d'émotion, un moment équivoque, un temps Autre qui, comme le diable, la "foutrait".

Sans difficulté, au début de la séance, elle raconte un rêve qui l'a profondément perturbée ; elle se réveille, et réveille également son mari "à cause d'un bruit qu'elle faisait... comme souffler, pleurer et crier (il semble que ce soit tout ça à la fois)". De toute façon, cri sans musique, voix sans partition, clameur qui continue le rêve, la perturbation indique la présence du réel qui interrompt l'élaboration onirique.

Le rêve complet la situe avec sa famille dans un nouvel appartement, qu'elle rapporte à celui de ses parents, qui, bien que dans "une zone horrible", était neuf. La situation était alarmante, "quelque chose de mal" était dans le patio ; peut-être cela avait l'aspect d'une plante d'eau. Quelque chose d'extrêmement dangereux qui pouvait les attaquer mais elle se sentait vaillante. Comme dans un autre rêve avec "des loups que chaque membre de la famille avait en lui, quelque chose de mal à l'intérieur" et qu'elle exorcisait en hurlant de telle sorte que son partenaire, effrayé, l'avait réveillée parce qu'elle "hurlait comme un loup". Dans ce rêve-ci, maintenant aguerrie, sans les peurs de la veille, elle décide d'affronter le nouveau danger et avance vers le patio. Mais il est dans l'obscurité. Elle arrive à distinguer un patio humide, plein de plantes. Elle entre soufflant, pleurant ou criant, faisant du bruit comme dans le rêve du loup... et se réveille. Réveillée avec le hurlement du

loup, *l'hallali*⁵ que mentionne Lacan dans le séminaire "L'angoisse" la pénètre avec un excès que la symbolisation ne peut suivre. Il s'agit d'un bruit qui ouvre à la dimension de la cause, sur un registre qui est hétérogène à l'élaboration onirique, instant de coupure qui interrompt le sommeil.

La temporalité qui réveille répond à l'instant de voir dans la conception logique du temps qu'établit Lacan pour la cure, intervalle qui perturbe le rêve. C'est l'étrange qui convoque la *Durcharbeiten*, la perlaboration, le temps pour comprendre, le parcours de la boucle⁶.

L'interprétation lui paraît évidente : le rêve éclaire des aspects troubles de son histoire et cela lui procure une grande crainte. Elle sait qu'il y a quelque chose de mal et ne sait pas ce que c'est, en dépit du fait que ses proches lui assurent que rien de mal n'est arrivé...

Elle commence à déplier le cadre associatif. Le patio lui rappelle celui de sa grand-mère, "véritablement chaste" (au contraire de sa mère) : une de ces "femmes antiques, qui n'ont d'enfants que par hasard". À ce niveau se dévoile, effet des questions de l'analyste autour du mari de la grand-mère, que son grand-père est mort il y a peine trois jours. Surprise et révélation ; cependant, elle ne semble pas se trouver affectée par la perte. À quoi obéit la disparition du lien affectif ? Qu'est-ce qui pousse à ce que le récit de la mort du grand père soit rejeté, comme sans importance, dépourvu d'affects ?

Etonnée par la trouvaille, l'analyste insiste. Sous la contrainte, elle se rappelle que le grand-père aimait écouter un disque commercial dans lequel un comique racontait des blagues grossières. Elle écoutait avec honte, peut-être pudeur. Elle rapporte aussi qu'il avait la réputation d'avoir des enfants dans le village et que, devenu déjà vieux, il avait l'habitude de faire des com-

5 J Lacan. Séminaire X. *L'Angoisse*, leçon du 19/12/62.

6 "...la boucle doit être parcourue plusieurs fois, qu'il n'y a aucune autre manière de rendre compte du terme de *Durcharbeiten*, de la nécessité de l'élaboration, si ce n'est à concevoir comment la boucle doit être parcourue plusieurs fois". in J.

Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, leçon du 24 juin 64.

pliments (*piropo*) aux jeunes filles qui passaient près de lui dans la rue.

L'absence d'affect se relie à la supposée perversité du grand-père et à une identification à cette façon de désirer propre à nombre des hommes de sa famille. Ne pas ressentir de tristesse pour la mort est la modalité dont la visée est d'oublier ces manifestations sexuelles d'un homme de sa famille, semblables, homomorphes à celles qui ont présidé à sa propre position dans la sexualité.

Le temps pour comprendre jette son lot de savoir : elle sait maintenant le sens de son symptôme. Elle sait qu'elle pourrait le dépasser si elle couchait avec chaque homme qui la trouble, dit-elle. Aussi intrépide que le grand-père, dans le style masculin de la famille, elle désire posséder ces jeunes qui l'échauffent quand ils la regardent. Temps de symbolisation, élaboration du contenu inquiétant, du cri désaccordé qui se vérifie dans un changement dans sa sexualité : elle raconte que chaque fois qu'elle était secouée par des "attaques", c'étaient des scandales destinés à concentrer sur elle l'attention de son mari. Elle était animée du désir d'exprimer son avidité sexuelle, quoique le résultat soit contreproductif, incompréhensible pour son partenaire. L'"attaque" consistait à pleurer en criant, frappant les portes et les objets sur son passage. Le mari se levait, lui demandait ce qui se passait, l'embrassait, essayait de la calmer ou de la consoler, et quand il parvenait à la rasséréner, c'est-à-dire qu'elle arrêta de crier, il s'éloignait en lui souhaitant bonne nuit, et l'attaque recommençait. Le répertoire était toujours le même, affirmait-elle : l'homme revenait l'embrasser, elle l'incitait à la relation sexuelle mais la détumescence au moment de la pénétration renouvelait le scandale. "Que t'arrive-t-il ?" interrogeait elle "Tu sors avec une autre ? Tu ne serais pas "gay" ? Ou que les hommes te plaisent et que tu ne puisses le reconnaître ?" L'épisode se terminait habituellement par épuisement, avec un somnifère. Le lendemain, l'angoisse est là, au réveil, forme sous laquelle réapparaît l'excès libidinal.

Le circuit répétitif la jette aux portes du réel. Ici on peut situer une autre modalité du moment disruptif : l'attaque. Cette

occasion témoigne que le savoir que le temps de l'élaboration analytique cerne, se conclut avec un saut : avec surprise, elle répond sur un autre mode, le changement se précipite en acte, elle pleure avec des pleurs tranquilles, sans scandale, de telle sorte que quand il se rapproche, elle l'embrasse, comme le lui propose son mari, non plus d'une façon tendre mais sexuelle. Et quand l'érection est en danger, elle renouvelle la mise, de sorte qu'ils parviennent à avoir une relation satisfaisante pour les deux.

Après un préambule symptomatique au sein duquel se présentent les conditions de possibilité qui signalent le changement d'adresse à l'Autre, elle passe du scandale, de l'"attaque" qui révèle un mode monstratif, de l'*acting* dans lequel se donne à voir l'excès dans une modalité masculine, aux pleurs doux qui révèlent une transformation. Il y eut une trouvaille sans retour, l'effet de ce qui a été rencontré est irréversible. Le scandale ne réussissait pas à évacuer l'excès – il était seulement apaisé par le somnifère – juste le temps de se concilier le rêve. Mais, le matin suivant, le retour de l'angoisse était le signal de l'échec de la stratégie.

La modulation temporelle pendant la cure permet d'apprécier un passage dans le cours de la libido :

– L'instant qui défait la continuité est formé par : le symptôme intrusif, le rêve qui la réveille avec angoisse, hurlante comme une louve, et l'angoisse qui vient après l'*acting out* de l'attaque.

– Le temps de la symbolisation apporte un gain de savoir, elle sait que son désir se confond avec celui du grand-père et des hommes de sa famille, elle veut posséder et non conquérir sur le mode féminin en séduisant. Le solde de la *Durcharbeiten* se précipite dans le saut du :

– Moment de conclure en acte : elle parvient à énoncer ce qu'elle veut par le moyen de pleurs tendres et de caresses sensuelles. Devant l'échec, elle ne défaille pas, elle peut soutenir son désir, il y a quelque chose que la cause maintient. Face à une situation classique d'angoisse, elle insiste et avance, incarnant le semblant nécessaire pour occuper la position d'une femme qui cause le désir d'un homme. Elle se réveille par conséquent sans angoisse.

Elle illustre quelques phénomènes hors du temps de l'élaboration, le symptôme instantané et disruptif, le réveil du rêve d'angoisse avec l'hallali du loup, et l'angoisse de l'*acting out* du scandale dont elle n'arrive pas à suivre le cours. La découpe du parcours de la cure permet de vérifier un saut de l'*acting out* de l'attaque et du scandale à l'acte... sexuel. C'est une mutation subjective, en relation à son désir, scandée selon des temps logiques. Suit plus loin un final qui n'est pas romantique : "je sais qu'avec lui ça ne va pas". Ce sont les mots dont elle se sert pour dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel, c'est un fait de castration.

Lacan énonce que le temps de l'inconscient est comme un textile dans lequel les nœuds disent les trous, permettent de les soupçonner⁷, ces irruptions du réel déchirent l'effet de texture de la même façon que l'acte. Les altérations du temps sont des effets de la pression du réel en excès et qui tentent de trouver leur place dans le symbolique. Ses manifestations instantanées constituent des ressources magnifiques dans la direction de la cure et indiquent la présence d'un lambeau de réel⁸. Par la voie de l'élaboration s'ouvre le temps pour comprendre qui se précipite, mais ne va pas vers le moment de conclure, comme s'il s'agissait d'un passage. Il n'y a pas de pont tendu par la compréhension, pas davantage par le savoir ; au contraire, la discontinuité, le saut annoncent qu'il y a eu effet, chute, que le champ de la jouissance a été touché.

"Dire" a quelque chose à faire avec le temps. L'absence de temps - c'est une chose qu'on rêve - c'est ce qu'on appelle l'éternité. Et ce rêve consiste à imaginer qu'on se réveille.

On passe son temps à rêver, on ne rêve pas seulement quand on dort".⁹ Ces instants visent le réveil.

Traduit de l'espagnol par Jean-Jacques Gorog

⁷ J. Lacan, "Radiophonie" in *Autres Ecrits*

⁸ "...chaque réveil sous la poussée de l'angoisse, est, cependant, une opportunité, une possibilité de vie pour le sujet, une possibilité de connexion entre parlant et vivant". Francisco Pereña : *La pulsion et la faute*.

⁹ J. Lacan, "Le moment de conclure", leçon du 15/11/77.

Le présent de la fin

Les trois dimensions du temps, pour ce qui est du sujet qui ad- vient au lieu de l'Autre, ne sont pas le présent, le passé et le futur, mais l'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure. Cette conception du temps du sujet, qui traverse l'enseignement de Lacan¹, est en contradiction avec la représentation courante d'un temps linéaire. Ce n'est pas dire pour autant que nous renoncions à l'ordre de succession des trois temps grammaticaux, dans lequel, pour chacun, le temps inscrit son cours inexorable. Mais s'il faut se servir d'une représentation spatiale de la durée du parcours analytique, elle sera topologique et non pas linéaire. Disons donc, que sans oublier la fonction du temps, de *Chronos*, nous distinguons le temps du sujet – temps logique, dit Lacan – comme le temps propre à l'expérience psychanalytique.

Il existe un manque d'adéquation évident entre le temps chronologique et l'expérience subjective du temps. Cela répond justement à l'existence d'un temps du sujet, et nous en avons dans la cure de nombreuses manifestations symptomatiques : les retards et les avances au rendez-vous, les oublis de l'heure fixée, le souci concernant la durée de la cure ou son rythme, etc. Qu'il s'agisse d'actes manqués ou de pensées, plus ou moins obsédantes, ce qui s'y manifeste est une irruption du sujet qui interfère dans le temps.

En partant de cette expérience commune, quotidienne, d'inadéquation, je voudrais donc interroger comment la cure analytique modifie pour le sujet son rapport au temps.

La question n'est, certes, pas nouvelle. Répondant à ceux qui s'interrogeaient sur le rapport de la cure avec la réalité, Lacan avait défini la fonction du temps en 1953 comme un élément de réalité de l'analyse, plus précisément, comme une conjonction

¹ E. Porge, "*Se compter trois. Le temps logique de Lacan*", Erès, Paris, 1989

du symbolique et du réel². Il devient dès lors évident, d'une part, que le temps est un instrument de la technique psychanalytique, ce sur quoi Lacan insistait à l'époque en évoquant l'effet des séances courtes dans la cure d'un sujet obsessionnel³. Il expliquait alors que la séance courte "ne brise le discours que pour accoucher la parole". Belle image que l'on peut appliquer à des étapes ultérieures de sa conception de la fin de la cure qui conduit à *mettre au jour* l'objet. Traduite en les termes d'*Encore* la phrase pourrait s'énoncer ainsi : la séance courte "ne brise la satisfaction du blabla, que pour accoucher l'objet".

D'autre part, on peut dire que la modification du mode de rapport au temps est un indice de l'opérativité de la cure, elle fait preuve d'un changement dans le rapport du sujet au symbolique et au réel, preuve d'un nouage différent.

Je précise maintenant la question à laquelle j'essaierai de répondre : quelle est l'incidence de l'expérience psychanalytique dans le rapport au temps, considérée dans la perspective du fantasme ?

Intemporalité du fantasme

Selon Freud, "les processus du système Ics. sont intemporels", ce qui veut dire pour lui (tel qu'il nous l'explique), qu'ils ne sont ni ordonnés dans le temps, ni modifiés par son cours⁴. On pourra remarquer, à ce propos, que les dits de l'analysant soumis à l'association libre se présentent déjà à nous dans un grand désordre chronologique. La chaîne signifiante se déploie sans tenir compte de la distinction entre passé, présent et avenir. À ce propos, on remarquera que l'insistance de Lacan dans ses *Écrits* à souligner que l'inconscient freudien est un réseau de signifiants, met en relief cet aspect synchronique du fonctionnement de l'Ics. dont la seule ouverture à la diachronie est donnée par l'incidence éventuelle du réel sous la forme de l'événement, qu'il soit traumatique ou pas. Ajoutons-y l'intervention de l'analyste, et

² "Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse", *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, pp 309-312

³ "Fonction et champ...", op. cit., p. 315.

⁴ S. Freud, *Métapsychologie*, "L'inconscient", (1915), chap. V.

précisons alors que tout ce qui marque une scansion dans la synchronie signifiante de l'inconscient y introduit un élément temporel.

L'intemporalité qui, au sens de Freud, caractérise l'Ics., trouve son exemple paradigmatique dans ce nœud temporel sur lequel il conclut son *Interprétation des rêves* : en représentant mon souhait comme accompli, mon rêve anticipe l'avenir, il figure mon souhait au présent, mais cet avenir, modelé par "le désir indestructible", est à l'image du passé. Ce demain que j'anticipe me renvoie en fait à hier. Disons donc que l'ordre temporel de l'inconscient est autre, déterminé par la permanence du "désir indestructible"⁵.

La thèse freudienne au sujet de l'intemporalité de l'Ics. s'avère ainsi être celle d'un désir toujours présent que le cours du temps n'altère pas. Lacan y situera la demande dans sa répétition incessante. Et il lui arrivera même de définir le désir comme "ce qui se produit comme sujet dans l'acte de la demande"⁶. Si bien que l'on peut penser le désir indestructible comme index de la présence du sujet.

Or le fantasme est le point privilégié de l'expérience analytique où nous pouvons appréhender à quoi correspond l'intemporalité que Freud attribuait à l'Ics. Le fantasme inconscient, fondamental, est l'expression par excellence de ce qui existe au temps, il demeure dans l'ignorance de son ordre et de son cours. Comme si le sujet, précocement confronté à l'énigme du désir de l'Autre, répondait toujours et définitivement avec le fantasme. La fixité et la persistance de ce dernier maintiennent le névrosé dans sa tour d'ivoire, cette sorte d'espace hors temps qui le fait être, sinon tout à fait hors temps, du moins à contretemps. L'inadéquation comme mode proprement névrotique de rapport au temps est un corollaire de la fixité du fantasme.

Rappelons ici le lien dégagé par Lacan dans son commentaire sur *Hamlet*, entre le temps, le désir de l'Autre et le fantasme.

⁵ La clé de l'affaire est dans le "désir". Lacan indique dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* que si ce désir indestructible est étranger au temps qui dure et qui constitue la substance des choses, c'est parce qu'il obéit à une autre modalité temporelle, à savoir, à ce temps logique fait d'anticipation et de rétroaction. L'intemporalité freudienne n'exclut pas ce temps logique. Mais celui-ci restait à définir.

⁶ "Logique du fantasme", 21/06/67, cité par E. Porge, op.cit., p 124.

Il soulignait alors que la soumission du névrosé au désir de l'Autre, le fait vivre "toujours suspendu à l'heure de l'Autre". Le rapport du névrosé au temps, indiquait-il, constitue la base même de ses rapports avec l'objet au niveau du fantasme⁷.

La procrastination du sujet obsessionnel en est un bon exemple. Pourquoi faire aujourd'hui ce que je peux faire demain ?, se dit l'obsessionnel, surtout, quoique pas seulement, s'agissant de la rencontre avec l'Autre sexe. Je citerai ici les propos d'un analysant dont l'intérêt principal dans ses relations avec les femmes est de se faire aimer, en perpétuant la position qui fut la sienne dans l'enfance : petit garçon chéri d'un vaste entourage féminin. Il se plaît à aller de l'une à l'autre tel un papillon, sans s'y arrêter, alors qu'il se dit toujours à la recherche de la rencontre sexuelle. Mais voici que l'une d'entre elles lui fait savoir un jour, sans plus de précautions, qu'elle cherche un homme. Cela lui fit l'effet d'une interprétation. Passé le premier moment de sidération, il put saisir quelle était sa réponse face au désir sexuel d'une femme : *je procrastine !*, me dit-il.

Entrée dans le temps, instant du fantasme

Il n'est donc point étonnant que la cure produise un changement dans le rapport du sujet au temps, au fur et à mesure que le travail analytique touche à la structure fantasmatique. Mais étant donné le caractère "intemporel" de cette structure, on peut aller jusqu'à dire que la cure introduit le sujet dans le temps⁸.

Dans la cure, lorsque l'éveil du sujet se produit, on voit apparaître souvent ce que j'appellerais le *sentiment du temps*⁹ : l'analysant éprouve soudain qu'il n'a plus de temps à perdre, le temps passe vite, il est compté du moment où le sujet commen-

⁷ Lacan, Séminaire "Le désir et son interprétation", inédit, séance du 15/04/1959.

⁸ Cl. Harmand, dans son article "L'emploi du temps", évoquait déjà l'idée que l'analyse permet une "entrée dans le temps". Cf. *La Cause freudienne*, revue de psychanalyse, n° 26, "Le temps fait symptôme", pp 28-32, Navarin/Seuil, Paris, février 1994.

⁹ Expression que j'emprunte au poète Giuseppe Ungaretti, titre d'un de ses livres, *Sentimento del tempo*, 1935.

ce à en tenir compte. Cependant, le souci du temps qui passe semble cesser, on dirait que l'être préoccupé par le temps s'évanouit, chez celui qui, enfin occupé à son affaire, tient compte du temps.

Je pense que c'est la révélation du fantasme, son dévoilement, qui permet cette sorte d'entrée dans le temps. La révélation de l'existence du fantasme qui encadrait, ordonnait et soutenait la réalité du sujet, modifie son mode de rapport au temps. Cela met fin à l'inadéquation temporelle souvent exprimée dans la plainte névrotique d'un trop tôt ou d'un trop tard.

Révélation, malgré les résonances religieuses du mot. Car s'il est vrai que le fantasme se "construit" au cours de la cure et qu'il résulte d'une longue élaboration de la part de l'analysant – ce qui prend du temps –, malgré cela, il y a un moment singulier, unique, un instant décisif où l'analysant aperçoit ce qu'il avait toujours ignoré et où il saisit ce qu'il n'avait jamais aperçu.

L'expression "l'instant du fantasme" que Lacan a employée¹⁰ me paraît ici bienvenue. Cette construction inconsciente à la fois intemporelle et anachronique qu'est le fantasme, se révèle en un instant de surprise – moment fugace, comme peuvent l'être ceux qui voient se produire un lapsus ou un acte manqué. On pourrait le penser comme un instant de voir, mais il nous faut situer cet instant du fantasme au terme du parcours qui place l'analysant face à la possibilité d'apercevoir ce qu'il ignorait, terme qui marque le début d'autre chose, il ouvre en effet sur le moment de conclure.

Pour le dire autrement, on peut concevoir ce que nous appelons la traversée du fantasme comme une partie du processus d'élaboration analysante. Le processus d'élaboration, qui nécessite un temps, débouche sur cet instant révélateur. Or ce temps d'élaboration est en fait moins un temps pour comprendre qu'un temps pour appréhender¹¹, pour *concevoir*, dans le sens littéral que Lacan a appelé.

"L'instant du fantasme" où soudain celui-ci se dévoile comme

¹⁰ "Position de l'inconscient", *Écrits*, p. 836.

¹¹ Lorsque Lacan compare la structure du sujet avec la bouteille de Klein, il montre que le 'comprendre' dont il est question est de l'ordre d'un 'appréhender', v. son séminaire "Problèmes cruciaux pour la psychanalyse", (inédit), séance du 13/01/1965.

la fiction par laquelle le sujet donnait sens au désir de l'Autre, a pour effet d'en séparer le sujet. Le sujet se *sépare*, c'est-à-dire, il s'accouche, dira Lacan jouant du latin : *separare et se parere*¹².

Dès lors, il a cessé d'être suspendu à l'heure de l'Autre et ce qui commence à compter c'est le temps qui (lui) reste.

Le temps qui (nous) reste

C'est au livre consacré par Agamben à un commentaire de l'Épître aux Romains de Saint Paul, que j'emprunte cette expression si juste¹³. Et je voudrais en retenir une idée, la conception du temps messianique qu'Agamben a trouvée chez Saint Paul : c'est le temps qu'il reste au Chrétien à partir de l'événement qu'est la Résurrection. Ce temps *final* n'est, bien entendu, pas pour autant une fin du temps. La précision est nécessaire si nous voulons dédramatiser la référence à la fin impliquée dans l'expression "temps final". La dédramatiser pour en dégager qu'il s'agit d'un "temps de maintenant", un temps fondamentalement présent. Ce qui importe ce ne sont ni la durée ni la fin de ce temps, mais son *maintenant*, ce qui veut dire l'être présent à lui et en lui du sujet.

L'expérience analytique, elle aussi, confronte l'analysant au temps qui lui reste. L'événement qui ouvre ce temps est, je l'ai dit, la révélation du fantasme qui ordonnait la réalité, ou pour le dire avec Freud, qui soutenait l'indestructible désir.

Qu'en est-il donc de ce désir lorsqu'est dévoilée la fiction du fantasme ? Quelque chose a lieu, en effet, qui nous permet de parler avec Lacan de l'avènement du désir ou d'un désir inédit. S'il advient, et s'il est inédit, c'est qu'il ne s'agit pas du même. Le désir, disons, freudien, indestructible, est celui que le fantasme soutenait, celui qui représentait l'avenir à l'image du passé. C'est le *Wunsch* que Lacan a tantôt traduit par demande, tantôt situé entre le désir et la demande. L'émergence du désir proprement dit, (au) singulier, a lieu sur le fond du vide laissé par l'énigme résolue dans "l'instant du fantasme".

L'énigme est le comble du sens, remarquait Lacan dans son

¹² "Position de l'inconscient", op.cit., p 843.

¹³ G. Agamben, *Le temps qui reste*, Seuil, Paris, 2000.

séminaire *L'envers de la psychanalyse*. Et, en effet, la fiction fantasmatique avait consisté à cela, à combler de sens le désir de l'Autre. Quand enfin le fantasme apparaît pour ce qu'il est, une réponse contingente du sujet, et qu'il cesse de (lui) être nécessaire, alors, l'énigme n'est plus, elle est vidée de son sens, et à la place, il y a le manque de l'Autre.

La révélation du fantasme ouvre donc le sujet au temps qui lui reste, temps "final" qui n'est pas seulement celui de la fin de sa cure, puisqu'il va au-delà : temps au cours duquel se déploient les conséquences de la "révélation". Il nous faut pourtant marquer le point final de la cure, l'acte de conclusion ou de sortie, assumé par l'analysant et qui suppose une certitude anticipée. Disons donc plutôt : le temps qui reste se prolonge au-delà de la fin de la cure comme celui d'une certitude à démontrer. (Il me semble que l'exemple de Lacan nous suggère que l'on puisse y passer sa vie.)

Entrer dans le temps c'est donc, nécessairement, entrer dans le temps qui nous reste – le temps qui nous reste quand, la consistance de l'Autre évanouie, nous savons quelque chose du désir. "La maladie, avait dit Picasso une fois, est le temps que l'on perd à ne pas savoir ce que l'on désire". Phrase qui nous propose non seulement une bonne définition de la névrose mais une articulation pertinente entre le savoir, le temps et le désir.

Ce qui me renvoie à Proust, que je citerai pour conclure.

Lorsque Proust écrit : "Longtemps je me suis couché de bonne heure", cela veut dire que ça a cessé d'être pour lui, au moment où il l'écrit ce n'est plus ainsi. Le moment où il écrit est un "maintenant je me couche tard", ou même, "je ne me couche pas, car je suis enfin attelé à ma tâche, occupé à rédiger *À la recherche du temps perdu*".

Que peut être ce temps perdu qu'il cherche si ce n'est le désir ou ce qui le cause ? Car le temps perdu, gâché, est certainement du temps joui. Mais ce temps perdu, égaré, est aussi le désir à retrouver. Le dernier volume du roman, *Le temps retrouvé*, nous le montre. C'est celui où le narrateur résout, conclut son existence de loisir et d'ennui, égarée qu'elle était du fil de son désir.

Ce changement dans son rapport au temps ne va pas, pour l'analysant, sans l'intervention de l'analyste. J'ajouterai donc, et je

termine : pour pouvoir avoir une idée de l'usage qu'il peut faire du temps dans une cure orientée par l'idée de sa fin, il faut que l'analyste ait une idée des détours qu'analysant, il avait parcourus pour y parvenir. C'est ce qui me paraît difficile à dire. Car s'il est vrai que le temps de l'expérience analytique n'est pas linéaire, la phrase, elle, reste linéaire. C'est là un obstacle de taille pour parler du temps de la cure et de la métamorphose qui s'y opère. N'est-ce pas l'obstacle que Lacan résout avec son recours à la topologie¹⁴ ?

¹⁴ Je pense à cette indication laissée dans son dernier séminaire : l'idée d'une correspondance entre la topologie et la pratique, qui consiste en les temps et qui existe du fait que toutes deux résistent.

De la durée à la texture de la cure

Habituellement, notre façon de penser le temps n'est guère temporelle ; au départ elle est plutôt spatiale, et ce qui se présente intuitivement à notre esprit face à la question du temps, c'est un temps comme espace imaginaire où se déroulent l'existant et ses phénomènes. Mais si nous prenons le temps de vérifier dans le creuset de la langue les restes qui s'y sont peu à peu déposés, la récolte est plus intéressante : tout d'abord nous constatons qu'il s'agit d'un être, temps vivant qui comme tout ce qui vit peut être tué, temps mort qui ne compte pas ou temps qui s'est enfui. Il peut aussi être pris comme un objet, comme un bien de grande valeur, à conjuguer avec donner ou recevoir : manquer de temps, gagner du temps, il y a longtemps, tu es en train de perdre un temps précieux, ne pas savoir qu'en faire. Mais il peut aussi se référer au sujet : de mon (ou de ton) temps, "le temps et moi par rapport à deux autres", on ne savait pas ce que tel ou tel était devenu avec le temps. Par ailleurs, il indique bien souvent les qualités d'un acte : de temps en temps, en son temps, les changements de temps, arriver à temps. Enfin, il se présente comme autre : il me vole mon temps, il me tombe dessus tout le temps.

Il est intéressant de savoir que le mot lui-même est d'abord apparu dans la langue espagnole au pluriel, conformément à son origine latine : pratiquement jusqu'au Moyen Âge, le temps se disait "les temps", conservant une pluralité qui par rapport au sujet qui nous occupe ne nous surprendra pas beaucoup, d'autant moins que comme psychanalystes, le cristal de la langue et son corrélat de jouissance nous concerne au premier plan.

Ce n'est pas de la chronologie, de la durée en tant que continuité – même si cette continuité est dénombrable – que nous pourrions tirer des éléments, des principes, des constructions ou des schémas formels permettant de comprendre valablement les temps qui sont en jeu dans la cure analytique. Néanmoins, je

crois que nous pouvons, en suivant ce qui se produit tout au long de la cure, rencontrer des schémas formels simples correspondant à des faits cliniques.

Entretiens préliminaires

Je dirai pour commencer qu'une certaine formalisation est d'emblée nécessaire pour qu'une analyse se mette en place, avec deux versants solidairement liés : une souffrance formulée à travers la demande et un appel au savoir. Il s'agit d'une "initiation" à la parole avec en toile de fond et comme objectif la possibilité de l'inconscient et de la pulsion. Nous pourrions parler à ce propos d'un temps premier, seulement premier à cause du *nagträglich* de la poursuite de l'analyse, mais justement cette postériorité nous montre l'importance de ces préliminaires qui retrouvent ainsi leur fécondité. Je ne développerai pas davantage ce sujet, qui sera traité par Bernard Lapinalie dans la prochaine table ronde.

Association libre

C'est sur cette première "mise en forme" que nous invitons le sujet à dire tout ce qui lui passe par l'esprit, tout ce qui vient dans le droit fil de ce que nous appelons association libre. C'est là un temps dans lequel nous pensons l'inconscient comme une mémoire qui s'ignore, et qui parvient à la parole avec ses pulsations particulières, même si le sujet parlant passe beaucoup de temps à parler en pure perte, à l'écoute, ou à la lecture si vous préférez, de ces paroles dites au hasard où le psychanalyste lit ce qui s'énonce du signifiant, et qui est différent de ce qui a été signifié. Ce temps correspond au *zeitlos* du processus primaire, ou cours duquel les événements, le matériel, se déposent en caractères simultanés, se réordonnent au petit bonheur des actualisations de la jouissance apparues dans la vie du sujet.

A ce temps correspond l'analyste archéologue : souvenez-vous de la métaphore que Freud aimait à utiliser. Ce qui se dé-

duit de cette mise en ordre, c'est l'insistance de la vérité d'un désir indestructible sur la scène même où elle a été capturée.

Si chez Freud on voit persister une certaine idée de la linéarité temporelle, de la recherche du datable – rappelez-vous son insistance à dater le trauma dans l'analyse de l'Homme aux loups –, cette recherche va de pair avec une volonté de démasquer le réel traumatique derrière l'oubli, et avec le “parcours en sens inverse” du chemin que le refoulement avait construit au cours de la formation des symptômes. Mais parallèlement, il opère une inversion, un retournement dans le temps, au cours duquel avec le *nagträglich* ce qui vient après rend compte de ce qui était avant – j'ai toujours aimé chez Freud, dans son étude du “rêve de la monographie botanique”, la scène où il évoque sa sœur et lui arrachant avec une joie infinie les feuilles des images en couleurs d'un livre que le père leur avait donné pour qu'ils le détruisent à leur guise, et où il conclut : “j'ai reconnu que cette scène d'enfance était un “souvenir-écran” pour ma bibliophilie de plus tard”.

La resubjectivation, la restructuration *nagträglich* des événements qui semblent nécessaires pour expliquer les différents moments du sujet, nous restituent un sujet “tel qu'il a été”, mais c'est là que se trouve toute l'ambiguïté de la révélation du passé : la vérité de la parole n'est pas l'exactitude, c'est là que nous nous voyons confrontés à la réalité de ce qui n'est ni vrai, ni faux, mais seulement à la parole qui témoigne d'une histoire incluant les pages “qui sont marquées par un blanc ou occupées par un mensonge”, des “page de honte qu'on oublie ou qu'on annule, ou page de gloire qui oblige¹”. Comme l'indique Lacan, “dans l'unité interne de cette temporalisation, ce qui se marque c'est la convergence des ayant été. C'est-à-dire que d'autres rencontres étant supposées depuis l'un quelconque de ces moments ayant été il en serait issu un autre étant qui le ferait avoir été tout autrement²”.

¹ Lacan, Jacques : “Fonction et champ de la parole et du langage, *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 261.

² *id.*, p. 255.

Transfert

La série de l'association libre se développe avec la signification du transfert. Lacan affirmait déjà dans les *Écrits* (p. 844) que le transfert est essentiellement lié au temps et à son maniement ; la raison qu'il en donne dans "Position de l'inconscient", c'est que le ressort du transfert est l'attente de l'avènement de l'être du sujet en rapport avec le désir de l'analyste.

C'est aussi le transfert qui soutient le *durchbeiten* que Lacan a reproduit sur le mode plastique avec son "cent fois sur le métier remettez votre ouvrage".

Jusqu'à présent, nous poursuivons avec la solidarité transférentielle – travail de l'association libre avec les signifiants accrochés par l'inconscient, mais Freud nous signale aussi que c'est dans le transfert que se trouve une autre modalité temporelle, un autre temps fondamental dont il faut tenir compte dans le devenir de la cure, à savoir la répétition. C'est dans l'amour de transfert que Freud rencontre les premières traces de répétition : à proprement parler, il ne s'agit pas d'un temps de réalisation de l'inconscient, mais d'un temps de mise en scène de la pulsion, d'un mode temporel où la pulsion se déploie et se satisfait dans le transfert. Rien d'étonnant si nous pensons que le sujet entre dans le transfert sur le mode de son fantasme, réalisant une jouissance sur le mode de la logique du fantasme, ou, pour citer Lacan "ce temps propre au champ qu'elle analyse, celui que Freud en est venu dire être : répétition". Ce temps ne s'articule pas sur la parole (bien que parler soit déjà de la jouissance), mais sur le silence.

De même, le symptôme, sa durée, sa permanence, se situe sur l'horizon de la répétition ; dit autrement, le plus réel du symptôme se présente à titre de répétition comme réalisation de l'exigence pulsionnelle du Ça.

Avec Freud, nous rencontrons ainsi trois modalités de temps : le flux métonymique de l'association libre, la réversion du temps dans le *nagträglich*, et la répétition.

Le premier Lacan, dans sa relecture de Freud, essaie d'actualiser ces temps freudiens, et dans une certaine mesure nous pouvons dire qu'il les soumet à la structure du langage et à sa conséquence : il est des vérités qui échapperont toujours au sa-

voir, et l'être du sujet échappe au savoir produit dans la cure ; dans le Séminaire *Encore*, il se réfère à ce travail de la cure : “Le réel sérieux : le sérial ne s’obtient qu’après un long temps d’extraction, d’extraction hors du langage de quelque chose qui y est pris et dont nous n’avons qu’une lointaine idée”. Et ce que l’enveloppe formelle, signifiante du symptôme, protège, c’est le discours de la jouissance. Rien d’étonnant dès lors que l’allongement du temps de la cure soit au bénéfice de la défense du sujet vis-à-vis de ce réel de jouissance. Pour cela, le sens ne suffit pas, il faut plus de temps pour venir à bout de la défense et déloger la jouissance du symptôme : c’est ce que nous appelons le temps de la construction du fantasme.

Lacan affine le *nagträglich* freudien avec l’introduction du futur antérieur, maintenant sa valeur de “rencontre avec la vérité dans la cure”. Lacan abonde en références au futur antérieur : elles traduisent toujours la réalisation par le sujet de son histoire en relation avec un futur ; je vous propose une citation qui résume sa position : “Le je qui se réalise dans mon histoire n’est pas le passé défini de ce qui a été, vu qu’il n’est plus, ni même le parfait de ce qui a été dans ce que maintenant je suis, mais le futur antérieur de ce qui aura été pour ce que je suis en train de devenir”.

Temps logique

Mais l’apport le plus abouti que Lacan introduit concernant le temps dans la psychanalyse est la conception du temps logique ; à partir du moment où le sophisme des trois prisonniers et leur solution parvient à ses oreilles en 1935 (je profite de l’occasion pour remercier M. Bousseyroux de l’excellent article sur le plus-de-temps dont il m’a instruit et à qui cette partie de mon texte doit beaucoup), il ne cesse de le mettre au travail, jusqu’à publier en 1945 “Le temps logique et l’assertion de la certitude anticipée” ; avec la mise à jour du temps logique, Lacan rencontrera un ustensile qui lui servira de boussole – jamais abandonnée, dirais-je – pour aborder les développements de la cure analytique. De fait, nous pouvons affirmer que le temps logique est ce qui est masqué par la phénoménologie de la durée, par le temps

chronologique, et ce qui permet d'user sinon d'une mesure, du moins d'une structure simple permettant d'ordonner les phénomènes.

Ce qui m'intéresse précisément ici, c'est, bien entendu, le moment de conclure, la conclusion produite en tant que logique d'un point de vue temporel. Lacan indique que le "Temps logique et..." comme instance du temps se présente différemment à chacun des trois moments du sophisme et que c'est de la modulation de ce temps que provient sa fonction : si l'instant de voir possède une valeur instantanée d'évidence et le temps de comprendre est ce qui introduit des sujets "indéfinis sauf pour leur réciprocité", le moment de conclure est un moment d'"être", "l'assertion sur soi-même" par laquelle le sujet conclut le mouvement logique dans la décision d'un jugement. Qu'un tel jugement soit en acte est obligatoire pour pouvoir atteindre une vérité qui peut être mise en doute, mais qui ne peut se vérifier sans la précipitation de l'acte qui anticipe sur sa certitude. Il s'agit de progresser dans le savoir et avec le savoir pour atteindre à une vérité inatteignable comme savoir, réalisable seulement dans ses effets comme acte, comme tout acte toujours précipité (à moins qu'il ne soit refusé). Je soulignerai que ce moment est construit avec deux éléments non homogènes : le savoir et la précipitation, un élément épistémique et un élément temporel.

Ce moment de conclure, il n'y a pas de doute, est le ressort qui opère à la fin de l'analyse, et peut-être pas seulement à la fin, mais aussi aux moments de la passe, qui font approcher le sujet du réel en jeu à ce moment-là, ou mieux, au réel en cause. Mais il ne suffit pas de le dire, il m'importe de comprendre le ressort intime d'une telle opération, et c'est là ma proposition de travail : dans le texte de 1945, Lacan souligne dans le moment de conclure un élément qui me semble fondamental : la "motion suspendue", cet intervalle, cette scansion, cette vacillation plutôt, dénonce non pas ce que le sujet voit et peut savoir, mais "ce qu'il a rencontré positivement de ce qu'il ne voit pas" ; et il ajoute : "ce n'est pas une structure spatiale mais temporelle..." Les motions suspendues, dira-t-il plus tard, sont une tentative pour désobjectiver le temps.

Jusqu'alors, la référence temporelle était soi-même et l'autre comme forme fondamentale d'une logique collective dont la

conjoncture analytique a besoin pour s'assurer de sa rigueur ; le produit de cette logique était un sujet ayant une commune mesure avec le sujet réciproque, c'est-à-dire en tant qu'ils sont autres les uns pour les autres ; cette commune mesure permet de donner le temps pour comprendre (et ce n'est pas rien ! : dans les effets de la cure, c'est le temps permettant la chute des idéaux et mettant en péril l'exquise singularité du fantasme névrotique, à savoir la jouissance narcissique). La motion suspendue ouvre sur le moment de conclure le temps pour comprendre ; la tension temporelle, dont le sujet supporte la charge, se voit résolue dans l'urgence d'un moment désubjectivé ; c'est ce temps, comme un temps de retard, qui précipite l'acte, et le sujet, identique à ce temps, devient réponse du réel : sujet inédit à chaque fois. Je vais développer cela : le temps est un réel irréductible à l'analyse (c'est ainsi que les névrosés immanents, éternels, découvrent un beau matin que le temps a passé, pour eux aussi, de façon irréversible). Là où il y a de l'être, il y a exigence de finitude (le non-temps de la jouissance), mais quand le temps en vient à mordre l'être, s'ouvre alors la fonction du présent comme déchirure intervenant dans l'impersonnel infini de l'existence.

Avec le temps de la psychanalyse, il s'agit de faire passer le sujet du sans temps de la jouissance à un temps du désir où il puisse faire acte de sa causalité.

La motion suspendue, clé du temps pour conclure, joue comme intervalle dans l'articulation signifiante du savoir, le reste de l'opération qui tombe dans l'intervalle étant la précipitation, que nous entendons telle que Lacan la nomme : objet petit *a*. C'est pendant ce temps d'arrêt que le sujet tombe comme objet dans la précipitation. Temps de séparation, effectivement, qui rompt avec le temps symbolique-comptable antérieur (comptable en mois, en saisons, en années, en rencontres, en ruptures, en voyages ou en argent, selon le style de chacun), rupture concluant la série des dits – elle n'est pas un dit de plus, elle ne peut être qu'une conclusion, impossible à exclure. L'opération est radicale, la promotion du réel que le désir de l'analyste cause dans la cure, emporte la partie de la vérité, cette dernière change de statut, devient un effet de certitude, certitude effectuée à travers la vérification que l'acte produit. Rappelez-vous que l'acte se produit, non comme conclusion logique (aucune conclusion

logique ne pousse à agir si le sujet ne le désire pas et n'y consent pas), mais comme effet de rebut d'une symbolisation correcte (à l'inverse, le passage à l'acte est le rebut d'un manque dans la symbolisation) ; un non savoir ("savoir inconscient qui ne se soutient qu'en se présentant comme impossible" ; "Radiophonie", *Scilicet 2/3*, p. 77), qui passe en acte pour vérifier sa vérité, telle est l'empreinte qui marque le discours de l'analyste (a / S2) ; j'ai toujours trouvé suggestive et énigmatique l'affirmation de Lacan : "la vérité peut ne pas convaincre, le savoir passe en acte".

Tirons les conséquences de cette lecture pour la cure :

- Le temps pour se faire être est un temps de promotion du réel qui permet l'"exfoliation de l'imaginaire". Une analyse n'atteint pas sa fin dans une fatigue de la vérité, ni de la certitude que l'acte est extrait des significations de la vérité qui s'égrènent dans l'analyse, ni du savoir de jouissance que la construction du fantasme permet. La précipitation est la rencontre avec ce qui ne peut être nié du temps comme objet, cette rencontre que nous pouvons percevoir dans la cure comme traversée du fantasme.

- Le temps de la précipitation de l'acte vient relever le savoir inconscient, le sujet ne sait pas, et plus il essaiera de dire, plus l'impossible lui apparaîtra évident ; mais l'Autre ne sait pas non plus, la motion suspendue peut aussi être lue dans la cure comme surprise de la constatation que l'Autre ne sait pas, et l'acte est alors un coup dur pour le transfert, c'est la destitution du sujet-supposé-savoir. Le savoir supposé était seul censé se débrouiller avec une vérité qui ne possède pas de cours légal. Destituer le SsS va la main dans la main avec le désabonnement de l'inconscient ; même ainsi, la cure peut continuer, mais à présent comme demande à l'analyste de rétamé la jouissance qui résiste à être délogée du fantasme. Patients qui n'admettent pas le non-sens du réel qui les affecte, car l'humain ne peut se désabonner du *Drang* pulsionnel. Il est certain aussi que comme dans l'analyse les prisonniers sont au nombre de trois, l'analysant, le sujet SsS et l'analyste (semblant d'objet), il faudra une deuxième motion suspendue pour en finir avec le désir qui marque l'analyste.

- Dans le travail au cours duquel est exposé le symptôme dans l'analyse, il se réalise une jonction entre imaginaire et sym-

bolique, c'est le champ du sens, le savoir inconscient. En faisant cette jonction nous en faisons une autre entre le symptôme et le réel parasite de la jouissance. "Dans l'analyse il est question de suture et de jonction et nous apprenons au patient à faire cette jonction" (*Séminaire XXIII*, "Le Sinthome"). Ce sont ces jonctions, ces coutures et sutures qui font ce "tissu du temps" qui n'est pas emprunt de l'imaginaire, mais reste réel de l'opération qui a produit "l'incurable du sujet", l'impossible à transformer.

Parler de la fin de l'analyse supposerait avoir parcouru tous les temps de la cure, ce que ces derniers nous enseignent et ce qu'ils ne nous enseignent pas, afin d'en dégager les conclusions propres à chaque sujet. Celui qui croyait penser et que nous compromettions à laisser dire tout ce qui pourrait lui venir à l'idée, rencontre dans l'analyse un nouveau sujet, qui est celui de l'inconscient. "De là apparaît un dire et à cause de ce qui vient à être dit comme conséquence, un certain réel peut être atteint". Le sujet qui grâce à l'analyse rompt avec la capture due à l'identité, c'est celui qui peut vivre et être dans le temps. Et à partir de là : "*Quamquam ridenten dicere verum quid vetat ?*"

Septembre 2002

Traduit de l'espagnol par Louis Soler

Le temps suspendu et la certitude

L'inconscient ne connaît pas le temps. La question traverse la psychanalyse depuis que Freud a avancé cette thèse. Comment traiter le temps dans l'expérience analytique, s'il n'est pas déterminé par l'inconscient ?

Nous avons la réponse de l'IPA. La règle, élevée au standard, supplée à ce qui manque au niveau inconscient. Ainsi, pour admettre un candidat à la formation de l'Institut, il doit pouvoir démontrer qu'il a conduit au moins deux cures, à raison de quatre séances par semaine. Quant au temps de la séance, il doit être uniforme : 50 minutes.

La règle a certainement varié. Avec de légères différences entre un institut et un autre, il est admis que les analyses peuvent se dérouler à partir de trois, voire deux séances par semaine. Et il est intéressant de noter que le temps des séances se raccourcit progressivement.

En l'absence d'une théorie du temps, pourquoi la règle s'est-elle modifiée ?

Deux raisons peuvent être invoquées :

1/ L'effet de Lacan dans la psychanalyse. Cela peut paraître paradoxal, pourtant il produit un effet, qui n'est pas massif mais qui est effectif sur la durée de la séance dans l'IPA.

2/ Une adaptation de la psychanalyse à son époque. En effet, le temps dans la psychanalyse est, dans cette perspective, une preuve des effets du discours capitaliste sur la psychanalyse.

Dans ce sens, le programme de ces Journées me paraît crucial, car il inverse la perspective. Il s'agit en effet de savoir s'il existe ou non une théorie propre à la psychanalyse, non seulement du temps mais, question cruciale, de son incidence dans la cure.

Il y a déjà une évidence : depuis Lacan, la durée des analyses ne cesse de se prolonger. Et sans doute l'expérience de l'École à partir de l'expérience de la passe y a contribué. On pourrait distinguer selon les cas mais, sans entrer dans leur particularité, il

me paraît clair que ce temps en plus a un effet décisif sur la production du désir de l'analyste.

Celui-ci démontre déjà une divergence avec le temps que fixe le discours capitaliste. Les analystes lacaniens, de façon générale, il faut le reconnaître, n'ont pas fait de concession sur ce point : les analyses ne se mettent pas au diapason de l'offre sociale qui encourage les moyens rapides de satisfaction et opère par exemple dans la conception de la psychothérapie. Celle-ci est l'inverse de la psychanalyse, c'est-à-dire une séance longue et une durée brève du traitement.

Quant à la durée des séances, les analystes lacaniens ont fait preuve d'une grande retenue. Question : est-ce par prudence ou par peur de révéler leur pratique ? Hormis dans ces Journées, le thème n'a jamais ou presque jamais été traité et la réponse théorique apportée à la question des analystes non lacaniens à l'interrogation d'un futur analysant ou à l'idée générale qui peut circuler dans la population est que, dans l'orientation lacanienne, la durée des séances est variable. L'argument a sa justification mais il est partiel et de surcroît ne correspond pas exactement à la thèse de Lacan.

Il faut noter que juste après son texte "Le temps logique...", Lacan introduit sa conception du temps dans la cure en même temps que sa théorie sur la fonction de la parole et du langage dans la psychanalyse, en 1953. Il intitule un chapitre de son texte "Fonction et champ..." : "Les résonances de l'interprétation et le temps du sujet dans la technique psychanalytique". Il fait converger ainsi le temps et l'interprétation.

Dans ce texte, Lacan fait dépendre la durée de la séance de la parole pleine, définie comme celle qui réordonne les contingences passées dans le sens des nécessités à venir. C'est cela qui justifie que nous employions la notion de durée de la séance variable comme liée à la scansion suspensive. Ainsi, le principe qui ordonne la séance à durée variable est l'émergence de la parole pleine, laquelle est sanctionnée par la coupure de la séance. C'est un point bien exploré de l'enseignement de Lacan : la surprise et ses effets sur l'ouverture de l'inconscient contrarie les effets de routine et justifie ainsi un temps de séance non chronologique.

La séance à durée variable est donc au service des manifestations de l'inconscient et la suspension de la séance est liée à la précipitation du moment de conclure. C'est ainsi que Lacan introduit dans ce texte la ponctuation heureuse ou "ponctuation dialectique", c'est-à-dire celle qui donne son sens au discours du sujet et ainsi constitue pour le sujet la preuve d'un progrès dans son discours.

Néanmoins, Lacan va au-delà de son texte de 1953 et développe une conception qu'un demi siècle écoulé depuis ce texte a pratiquement laissée de côté. C'est dire que cette conception continue d'être escamotée.

Il s'agit de la séance courte, où il n'est pas question pour Lacan du temps nécessaire à la révélation de l'inconscient, mais d'un moyen plus efficace, dans le cas de la névrose obsessionnelle qu'il donne en exemple, pour extraire le sujet de l'intersubjectivité.

C'est la réponse de Lacan à l'analyse des résistances. Comme il le dit, la séance courte ne comporte aucun risque d'aliénation. Ainsi, la question de la durée des séances, même si elle est liée à l'émergence de l'inconscient, ne lui est pas homogène et s'appuie sur une finalité plus précise : que le calcul du temps du sujet ne soit pas suspendu au temps de l'Autre.

C'est ce qui permettra à Lacan, à mon avis, de lier dans son séminaire *Encore* le temps logique à l'objet *a*, et de considérer ainsi le moment de conclure non plus à partir d'un calcul intersubjectif, comme dans le cas des trois prisonniers, mais à partir de la fonction de la hâte introduite par l'objet *a*.

Il faut ajouter en plus que le statut de la parole change chez Lacan. On sait comment il a progressivement réduit le statut de la parole pleine, pour mettre l'accent sur ce que la parole comporte de bla-bla. Pour le dire autrement, la parole pleine n'est plus le mode électif à partir duquel le sujet accède à une certitude.

La question cruciale sera donc de savoir si la séance courte contribue, et de quelle manière, à la certitude qu'un sujet peut tirer de l'expérience analytique. C'est ce qui donne son sens à ma contribution d'aujourd'hui.

C'est un fait que les sujets qui s'adressent à l'analyse ont leurs propres théories sur le temps. La certitude quant au temps se noue ici au symptôme, et dépend de la fixité du fantasme. C'est

ainsi que généralement le symptôme s'accompagne d'une postulation sur le temps. Par exemple : "C'est trop tôt" dit tel sujet hystérique au moment de commencer ses études de médecine quand, en réalité, c'était son rêve depuis son enfance et que l'heure de vérité le confronte à l'angoisse de réaliser son désir ; ou au contraire, "c'est trop tard" pour avoir des enfants, dit cet autre sujet, en articulant son désir sur le mode d'une impossibilité.

Cette série de raisons m'a conduit à privilégier, à partir de trois cas, la question de l'incidence de la séance courte sur la relation du sujet au temps.

En premier, Juan. Il s'oriente vers l'analyse par un transfert indirect, c'est-à-dire sur la suggestion de sa mère, qu'il écoute en tout et pour tout. Ce jeune de 18 ans décide de consulter parce qu'il a commencé à souffrir depuis quelque temps de phénomènes hypochondriaques.

Sa demande dans l'analyse, qu'il a formulée de différentes manières pendant ses dix ans de cure, est de savoir s'il est normal. Ainsi, au début, son inquiétude est que ses phénomènes corporels soient les indices de la folie.

Il faut dire que les manifestations de départ se sont dissipées, laissant apparaître comme résultat, de façon plus évidente, ce qui pourrait se caractériser d'un point de vue social, par l'expression "personne normale" : hormis la dimension symptomatique, la vie de ce jeune homme se déroulait pour une part avec ses amis vis-à-vis desquels sa préoccupation était d'éviter toute forme de conflit. Sa position dans le groupe est celle du conciliateur. De la même manière, dans sa famille son idée était qu'ils devaient tous se conduire bien et pour cela on n'entendait jamais de sa part la moindre revendication. Au contraire, son idéal est que la vie se déroule de la façon la plus pacifique possible, et il fait tout pour cela. En définitive, un sujet parfaitement identifié à lui-même.

Moi-même, je me demandais pourquoi ce sujet "normal" venait en analyse : l'absence d'énigme subjective, ainsi que de tout indice de division subjective, faisait que ses séances, quoique de contenu divers, étaient absolument identiques, comme la fixité de sa question : "Suis-je normal ?"

En contraste avec cela, ne tardèrent pas à émerger dans le cours de l'analyse les idées suivantes :

1) Une nuit, alors qu'il rentrait à la maison, où il vivait avec son beau-père, sa mère et ses sœurs, voyant que toutes les lumières étaient allumées, l'idée l'avait traversé que son beau-père les avait peut-être tués tous.

2) Il a lu dans un quotidien qu'un corps non identifié avait été trouvé dans une rivière. Il ne put éviter de penser qu'il s'agissait du corps de son père, qu'il n'avait pas vu depuis des années, depuis la séparation de ses parents. Il n'a pas cherché à contacter son père, n'a parlé à personne de cette idée, et attendait de voir si un jour elle se confirmerait... par la lecture du journal.

3) Il a vu sa mère rire avec son beau-père. Malgré l'âge de sa mère, plus de 50 ans, il n'a pu s'empêcher de lui demander si elle était enceinte.

A côté de ces idées fugaces, une autre idée se détache du contexte : un jour sa sœur aînée lui annonce qu'elle va quitter la maison parce que son beau-père nourrit des désirs sexuels envers elle. Aucun fait ne vient à l'appui de cette idée, mais la jeune fille quitte la maison alors que Juan tente d'utiliser son analyse pour découvrir la vérité.

Ainsi, la question : "Mon beau-père a-t-il eu une relation sexuelle avec ma sœur ?" l'absorbe complètement, paralyse sa vie et arrête le temps dans la fixité d'une scène imaginaire, celle de son beau-père éprouvant un désir sexuel pour sa sœur. Cette scène constitue un déplacement d'une horreur plus profonde : la mise en acte de l'inceste avec sa mère que le sujet va à son tour harceler de questions, espérant que cet Autre maternel le soulage de la torture morale en lui permettant de savoir la vérité.

Pour la première fois, les paroles de la mère, toujours accueillies de façon univoque, jamais susceptibles de contenir la moindre faille, se révèlent inefficaces et n'arrivent pas à le calmer.

Il est clair que le rapport du sujet à l'idée "mon beau-père a eu une relation sexuelle..." relève de ce que Lacan a théorisé comme la jouissance de la Chose ; c'est-à-dire le vrai secret du sujet, le plus intime, *das Ding*, comme étranger et en même temps hostile. A défaut d'une loi qui limite la jouissance de la mère, à laquelle le sujet adhère de façon massive, sans division, il reste le recours à une autre version de *das Ding*, un recours en

échec qui reste sans signification et lui rend impossible son intégration dans son histoire subjective.

L'apparence normale que le sujet se donnait tombait à ces moments, et une autre temporalité apparaissait dans son existence. Elle se manifestait dans le passage du hors temps dans lequel se déroulait sa vie à l'urgence de devoir faire quelque chose. L'urgence en effet, en relation à *das Ding*, confirme la lecture par Lacan dans le séminaire l'*Ethique* de l'expression de Freud : *die Not des Lebens*, c'est-à-dire l'urgence de la vie.

Que le sujet brusquement s'interroge sur ce qu'il doit faire face à cela nous montre le risque de précipitation dans le passage à l'acte comme conséquence des commandements de la Chose. Face à sa décision de ne pas croire à la version de sa mère sur la scène du beau-père avec sa sœur, il lui reste l'alternative de créer la Chose comme Autre absolu, avec l'analyste.

Ma position fut d'éviter les attributions de cet Autre. Au contraire, la perspective de l'analyse était de localiser cette jouissance, la cantonner et si possible l'enkyster. C'est ce qui s'accomplit au cours des années. Deux points me paraissent cruciaux dans ce cas. La fonction de la parole, et celle du temps.

La parole du sujet que je mettais en valeur était celle qui ne renvoyait pas à la scène qui activait sa jouissance. Autrement dit je manifestais le silence face à *das Ding* qui devenait une religion privée du sujet qui profère régulièrement sa prière, et le soutien à ce qui dans sa vie constituait son principal centre d'intérêt, le sport.

La pertinence de la séance courte se trouve dans ce cas doublement justifiée. D'un côté comme limite à une utilisation de la séance comme scénario pour la mise en acte de la jouissance du sujet ; de l'autre à cause de ce que Lacan désigne comme la suspension de la certitude.

Ce qui veut dire que, contrairement à la paranoïa, il ne s'agit pas ici de trouver une solution qui passe par une élaboration, dont le déficit avait amené Lacan à souligner la "solution prématurée" de Schreber. Manquait au départ chez le Président le consentement progressif au fantasme féminin et le report indéfini de son union avec l'Autre divin. Le temps pour comprendre est nécessaire au paranoïaque.

C'est différent dans le cas du sujet schizophrène. Ce sujet passe en effet de la position d'être suspendu aux énoncés de la

mère, sans que rien y mette un point final, à la suspension face à ce qui lui vient comme le plus intime, mais qui n'aboutit pas à constituer un point de capiton qui permette d'arrimer la chaîne signifiante.

A la question fondamentale que pose ce cas : comment extraire le sujet de la suspension face à la Chose, il est possible de répondre avec ce que Lacan signale à propos de la certitude, comme relative au silence qui la précède, donnant le mode sur lequel le signifiant fait irruption. La thèse est préparée avec la formule : "L'analyste s'empare de ce pouvoir discrétionnaire de l'auditeur pour le porter à une puissance seconde". Variantes de la cure-type et est énoncée dans "D'une question préliminaire...", où il avance que "le degré de certitude (notons bien qu'ici l'expression est "degré deuxième : signification de signification") prend un poids proportionnel au vide énigmatique qui se présente d'abord à la place de la signification elle-même".

En effet, c'est dans la séance courte que le signifiant rencontre son efficace, en opposition au rejet de la signification. La fonction de la hâte qu'instaure la séance courte réunit ainsi l'efficace du signifiant comme bord à la pensée indéfinie. Que cela se vérifie dans ses effets est clair : ce sujet a pu à son tour quitter le domicile de sa mère pour vivre seul, et changer de travail : il est passé d'employé des pompes funèbres à un emploi dans le commerce, ce qui a contribué à limiter ses pensées morbides. Ce qui n'empêche pas le retour de sa question sur sa normalité, cette fois en relation aux femmes et au fait que ses amis sont en couple. C'est cela qui le motive à me voir encore. Sur ce point, au contraire, mon option est de lui faire valoir qu'il n'y a pas d'urgence.

Le second cas : ce sujet a commencé une analyse en raison d'une double difficulté : l'absence de plaisir dans ses activités professionnelles, et la perte du désir pour la femme aimée.

Sa vie était marquée par l'impression de travail forcé qui accompagnait jusqu'à ses plus infimes activités. Le moment qui a décidé de sa demande d'analyse est survenu lorsqu'il n'a plus pu échapper à la contradiction entre la certitude qu'il avait encore le temps devant lui et la réponse qui lui est venue de l'Autre, de son travail et de l'Autre féminin, que le temps est mesuré. C'est

ainsi qu'il pouvait énumérer avec nostalgie la série des femmes qui s'étaient lassées de lui et qui étaient aujourd'hui mariées avec des enfants.

Une autre forme de suspension se percevait aussi dans ce cas. Ce n'était pas la suspension à la Chose, comme dans le cas précédent, mais à des figures qui séparaient le sujet de la mort, fondamentalement, le père et un grand-père posés en idéal viril.

Son reproche à l'Autre rend compte de sa position : "On ne m'a pas appris à être un homme". Il lui permettait de soutenir sa stratégie d'un désir impossible, où le désir sexuel n'apparaissait possible que dans la mesure où la relation avec la femme n'était pas officielle. Il lui suffisait d'assumer le fait de la considérer comme sa femme face aux autres, pour que le désir disparaisse.

Comment suspendre en analyse la certitude des sujets qui se maintiennent dans la position d'entretenir l'imprécision quant au temps, et quand de plus l'analyste est averti que l'analyse précédente, d'après ce qui ressort des dires de l'analysant, s'est déroulée sur le plan de l'intersubjectivité et a entraîné une relation d'agressivité vis-à-vis de l'analyste précédent et une sortie prématurée de la cure ?

Il est certain que l'interprétation centrale dans ce cas a été que, à l'égal de son père, il était pris dans une fascination pour le personnage mythique, le grand-père, l'homme qui savait faire jouir une femme. La séance courte et la contraction du temps qu'elle opère, a poussé le sujet à une autre relation à l'acte, au sens de la formule de Lacan : "La tension du temps s'inverse dans la tendance à l'acte".

Il faut préciser pourtant que la contraction du temps ne signifie pas que le temps de l'analyse peut être comprimé. Freud a fait l'expérience avec l'Homme aux loups : la précipitation du moment de conclure a produit l'abolition, au moins partielle, du temps pour comprendre.

Autre chose est la compression du temps dans la séance courte. Le maniement du temps lié au transfert, selon la proposition de Lacan, se fait à partir de l'unique perspective possible du temps pour la psychanalyse, le temps qui sépare le sujet de sa mort.

Lequel implique dans ce cas d'extraire le sujet de sa fascination imaginaire pour les autres hommes, semblables à lui, mais

auxquels il suppose une meilleure performance sexuelle. Cette fascination atteignait chez lui un point maximal dans son activité masturbatoire, accompagnée d'un fantasme qui résonne avec celui de l'Homme aux rats. Ici, au lieu de l'arrivée du père, apparaissait l'idée du corps d'un autre homme, sous cette variante : au moment de faire l'amour avec sa femme, l'image d'un homme viril s'interposait, produisant une inhibition sexuelle.

L'avancée de la cure se traduisait par le passage de l'amour platonique et de la jouissance du symptôme avec son substrat homosexuel dans le fantasme, à la concurrence dans sa relation avec les hommes.

Un rêve, trois ans après le début de sa cure, rend compte d'une nouvelle relation du sujet au temps : il regarde avec un ami une autre personne, enveloppée dans un tissu, dans un cercueil, avec une épitaphe : "Ci-gît un passant". Il lui apparaît en cet instant que si la personne est morte, c'est parce que lui, le sujet, désire la mort.

Il a associé d'un côté ce tissu à la partie d'une marionnette, qui était son jeu de prédilection avec son père, et de l'autre côté la première lettre de l'épitaphe à la première lettre du nom de son père. Il en déduit cela : si le mort est son père, le sujet qui désire la mort est lui-même.

Ce rêve est apparu à un moment de la cure où son père pour la première fois a cessé de l'appeler avec des diminutifs qui l'infantilisaient et a commencé à l'appeler par son nom.

Dans la cure se produit alors une réduction de l'imaginaire concomitante à la déflation du père imaginaire, patente dans une association relative au rêve où le sujet face à la mort de son père a pu formuler : "Tu as ce que tu as voulu. A partir de maintenant, ce qui te reste est de l'assumer".

Ce qui se confirme dans un rêve qu'il a fait quelque temps après : il est dans la maison de ses parents, il a une éjaculation mais de son pénis, au lieu de sperme, sortent des excréments qui éclaboussent la veste de sa mère. Dans la scène suivante, le rêve se termine au moment où le sujet exhibe son pénis en érection, d'une taille impressionnante.

Le sujet en conclut qu'il lui a fallu chier sur sa mère pour pouvoir avoir un pénis. L'efficacité de la séance courte se démontre

avec évidence, dans la manière dont se dénudent les barrières face au réel de la structure, c'est-à-dire la jouissance intime du sujet, qui se laisse apercevoir dans l'objet anal du fantasme.

Ce sujet acharné à se faire le maître du temps rencontre dans l'analyse une exigence qui ne lui permet pas de s'esquiver. L'analyse met en effet les pendules à l'heure, comme il se dit en français, les pendules à l'heure de la vérité, à l'heure de la rencontre avec le désir d'une femme, qui relève toujours de la contingence.

Il s'agit en réalité de l'assomption progressive du Je. Pour la première fois, après le rêve de la mort du père, le sujet a pu assumer un désir sans être parasité par l'impression que c'est une demande de l'Autre.

Si le transfert est lié au maniement du temps, comme le dit Lacan, comment ne pas voir que c'est la séance courte qui est propice à la chute du calcul de l'intersubjectivité (encore à l'horizon dans ce cas).

En effet, ce qui l'embarrasse, c'est de dire qui dans un couple doit faire le premier pas pour montrer à l'autre son désir érotique. La condition érotique pour lui est que la femme prenne l'initiative, ce qui n'est pas au goût de sa compagne, et transforme la relation - si nous nous appuyons sur le sophisme du temps logique - en une tentative infinie pour voir le disque de l'autre, pour savoir à quel moment il doit faire le premier pas.

Le dernier rêve de ce sujet est le meilleur exemple d'un changement de position : on lui offre un disque d'une chanteuse qu'il trouve belle, et il décide de l'échanger pour celui d'une chanteuse considérée comme une bombe érotique. Ainsi, c'est le sujet qui prend l'initiative, il peut faire le premier pas, même si la rencontre avec la femme est une rencontre avec la bombe.

L'analyse introduit une urgence. C'est pour cela que récemment, face à la phrase de son père : "Je me souviens du jour où nous t'avons conçu", il en a déduit la rareté des relations sexuelles dans le couple parental et a posé comme une nécessité le fait d'arranger son symptôme sexuel, afin de se séparer définitivement de son père.

Troisième exemple. Un sujet à la fin de son analyse pouvait rendre compte de ce qui avait changé dans sa relation au temps.

Si, au départ, il était marqué par le scepticisme sur l'espoir que le temps à venir pouvait être meilleur, et par le sentiment de la vanité de l'existence, l'analyse lui a appris que ce qui rendait le temps supportable était la certitude de l'acte.

Encore une fois, nous rencontrons le couple suspension et certitude. A la suspension et son corrélat, la contemplation, s'oppose alors l'acte qui engendre la certitude, c'est-à-dire le moment où, pour un sujet, radicalement, ne se pose plus la question : avant ou après ?

Dans le cas évoqué, on pourrait cerner les coordonnées analytiques qui produisent la certitude. Ce sujet durant dix ans a expérimenté le retour récurrent d'un rêve qui, au-delà de ses variations, présentait une structure commune qui peut se résumer ainsi : il se retrouve dans un lieu qu'il a quitté du fait de son exil, et cela s'accompagne du sentiment d'une impossibilité de vivre à l'endroit qu'il a choisi.

Un rêve d'empêchement donc, qui démontre la tentative tenace de réunir ce qui est perdu et ce qui est choisi, pour en définitive effacer la différence, qui est celle même du désir, dans son extrême particularité.

Qu'il ait fallu du temps, ce n'est pas douteux. Le temps pour que le sujet soit averti que l'empêchement n'est pas l'impossibilité, et que celle-ci se situe justement en un autre lieu. L'impossibilité en question est celle de donner un sens à l'existence à partir de la tentative infructueuse d'un retour au lieu perdu.

C'est en effet un virage dans les formations de l'inconscient qui inaugure le temps final. Cette fois le rêve est celui-ci : le sujet prend un avion, dans un aéroport où viennent lui faire leurs adieux une série de femmes qui ont occupé une place importante dans sa vie, dans son pays d'origine. L'avion part, le sujet ne sait pas où il va, mais il sait qu'il a un billet aller, sans billet de retour. Le temps qu'ouvre ce rêve est celui d'une renonciation. Renoncer à trouver la certitude à travers le sens.

En effet un billet aller seul, à la différence des rêves précédents, correspond à la présence de ce que Lacan appelle dans son texte "L'étourdit", le signifiant asémantique, le signifiant isolé qui apprend au sujet que la certitude ne s'attrape pas avec le sens. Libre à lui de consentir à la certitude de l'acte.

L'importance de la séance courte dans ce processus est loin d'être secondaire. Elle contribue à maintenir l'agalma de l'objet du côté de l'analyste - dimension doublement importante pour la durée de l'analyse et pour faire résonner l'interprétation, comme je viens de le développer. Mais en plus, et c'est fondamental, face à l'absence de certitude de l'inconscient, la séance courte prépare au rendez-vous avec l'acte.

Les séances courtes

Au cours d'une conversation à bâtons rompus avec un ami, un collègue, un lacanien, mais qui n'est pas de notre association j'ai été amené à lui dire que je réfléchissais, dans la perspective d'une communication, à la pratique des séances courtes. Il m'a répondu aussitôt, avec une sécheresse qui ne souffrait ni réplique ni discussion, et qui n'est pas son style habituel, qu'il n'y avait pas de problème des séances courtes. Cela parce qu'il n'y avait que des séances à durée variable, dont certaines pouvaient être courtes, voire très courtes, et d'autres plus longues, voire très longues. Il a poursuivi en condamnant avec véhémence ce qui était à son sens le vrai problème, pour ne pas dire le vrai scandale : la régularité dans la longueur des séances, qu'elles soient courtes ou pas courtes.

Surpris par sa vivacité, j'ai changé de sujet, mais j'ai réitéré l'expérience, avec prudence, auprès d'autres collègues. Il n'y a pas de doute, la position du premier fait consensus, avec un caractère d'évidence pour la plupart. Son petit arrière-fond défensif est presque toujours perceptible : n'allez pas imaginer, et encore moins raconter sur la place de Paris que je me ferais payer par des gens que j'écoute à peine ; c'est au contraire parce que je les entends que, dans certaines occasions je suis amené à scander dans leur discours, au mépris d'un quelconque temps imparti, tant il est vrai qu'il n'est pas question que je me comporte comme un fonctionnaire du Discours analytique.

Et il est vrai que cette position a sa pertinence. La valeur spécifique de l'interruption de la séance, qui justifie la pratique de la durée variable des séances, est démontrée par les textes de Lacan autant que par l'expérience la plus commune. Nous pouvons débattre des différentes significations que peut prendre pour l'analysant cette ponctuation du discours : résonance d'une équivoque homophonique ; signification de mise en fonction de l'énigme du désir de l'analyste ; interprétation, avec toute l'équivoque de son

sens : m'a-t-il, m'a-t-elle interrompu parce que ce que je disais était intéressant ou au contraire parce que je m'égarais, pour me pointer quelque chose d'important qui m'aurait échappé dans ce que je disais ou parce que je l'ennuyais, voire parce que le temps de m'écouter lui manquait ?

Il est vrai qu'à partir du moment où la séance a une durée variable, aucune fin de séance n'est "innocente", elles sont toutes significatives : pourquoi à ce moment et pas à un autre ?, qu'a-t-il donc entendu ? Les scansionnements sont ainsi propres à relancer la chaîne associative à la recherche de la cause.

Au fond, très simplement, la séance à durée variable relance par principe à chacune des fins de séance, pour l'analysant, la question : "Mais qu'est-ce que j'ai dit ?". A s'interroger ainsi, à revenir sur ce qu'il vient de dire, le sujet d'une part est amené à s'en souvenir, d'autre part il est encouragé à poursuivre ses associations, plutôt que sa réflexion, et à produire un nouveau savoir : "Je vous ai dit ça, et je ne m'étais pas aperçu que ça me renvoyait à cela, tel souvenir, tel événement similaire, etc." Imaginons qu'à cela vous répondiez, ce qui peut tout à fait bien se faire, par un "Bon !", et que vous leviez la séance. La machine continue : "Il m'a arrêté là dessus pour confirmer mon interprétation ; ce que j'avais compris, c'était bien ça ... ou alors ... au contraire, il m'a arrêté parce que ce n'était pas ça du tout. Sur quel ton m'a-t-il donc dit ce bon ? Plutôt d'assentiment ? ou plutôt de désapprobation ? ou n'était-il pas indifférent ? Comment poursuivre ?" Notre sujet en est donc à s'occuper à se demander comment poursuivre, sans se rendre compte qu'à seulement se poser la question, déjà il poursuit.

Nous pourrions en déduire cet aphorisme : "Qu'on poursuive reste oublié derrière ce qui se poursuit dans ce qui occupe l'esprit".

Ce n'est pas pour rien que je pastiche ainsi la première phrase de l'"Etourdit", "Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend". La séance à durée variable est, dans son principe, un pousse à dire. La scansion fait énigme, l'énigme appelle sa solution qui doit être énoncée. Mais tout énoncé contient sa part d'énigme, etc.

C'est important, le pousse à dire, dans l'expérience. Il permet le déroulement de l'analyse, la mise au jour des chaînes associa-

tives d'un sujet, jusqu'à la révélation des signifiants-mâtres inconscients et du fantasme qui sous-tend toutes ses pensées, dans sa fonction d'élaborer le trauma primordial. Il faut pour cela que le sujet "y croie", c'est à dire croie à l'utilité de ce processus particulier fondé sur la libre association. Il faut pour cela que le sujet ait en fait la conviction que l'analyste y croie, il faut que l'analyste par son écoute au moins soutienne le pari de départ, le postulat à l'origine de toute l'opération, qui est qu'il est possible de dégager un sens dans tout ce fatras de souvenirs, de rêves et d'idées baroques que constitue la chaîne de pensées d'un sujet. C'est ainsi que se dit progressivement la vérité du sujet, au delà des faux-semblants d'une cohérence trompeuse qui devaient soutenir et protéger la bonne image de soi. La séance à durée variable est une manœuvre précieuse pour accélérer, voire déclencher l'accouchement du dire de vérité. Et ce, jusqu'où ? Jusqu'à ce qu'elle soit expulsée toute, jusqu'à ce que tout soit dit ?

C'est bien là tout le problème, si je puis dire. La vérité ne peut se dire toute, et vouloir tout dire appelle, à dire encore, à dire... Encore. Aucun "c'est assez" ne peut être produit par un dire, quel qu'il soit, même si ce qui est énoncé est justement un "c'est assez".

On y a cru un temps, que tout ou presque pouvait se dire. Enfin, à l'étude des textes on voit que c'est un peu un mythe rétroactif, de croire que du temps de Freud on savait où était la fin, où ça suffisait. Néanmoins des formules comme celle de la guérison du symptôme, de la croyance en l'inconscient, l'exploration du complexe d'Œdipe et la levée de l'amnésie infantile ont pu servir d'indice, de critère de fin. Mais nous le savons, même Freud a mis cela en question, dans son célèbre article "Psychanalyse finie et psychanalyse infinie". Il répondait ainsi à un jusqu'au-boutisme développé essentiellement par Ferenczi, pour qui tout devait être analysé, y compris les plus infimes traits de caractère, puisqu'on ne peut savoir par avance s'ils ne sont pas la pointe émergée d'un gigantesque, non pas iceberg, mais volcan de jouissance dissimulée. Car c'est bien cela que Ferenczi voulait traquer dans tous ses retranchements chez le sujet, sa jouissance, insue à lui-même.

C'est ce débat que Lacan a repris ; je dirais plutôt que c'est dans ce débat qu'il s'est trouvé lui-même pris. Je ne parle pas là

du Lacan qui a amélioré avec son invention des séances à durée variable la méthode d'accouchement de la vérité, car cette option ne préjuge en rien d'une position sur la conclusion de l'expérience. Ainsi, Lacan a pu justifier théoriquement la durée variable, tout en étant encore plutôt ferenczien, en défendant l'idée d'une exhaustion, d'une totalisation de l'expérience, d'un dernier mot possible, la béance structurelle, la castration. Voir entre autres, la fin de la direction de la cure : "...il faut que l'homme, mâle ou femelle, accepte de l'avoir et de ne pas l'avoir, à partir de la découverte qu'il ne l'est pas". Je parle maintenant d'un Lacan qui n'a pas seulement amélioré les conditions de l'expérience en y apportant un nouvel outil, mais d'un Lacan qui a repris d'un point de vue doctrinal le débat Freud/Ferenczi, à partir de la logique, et a par là peut-être inventé un nouvel instrument pour la pratique, - pour reprendre l'opposition que fait Koyré entre outil et instrument : les séances courtes.

Ce débat sur l'exhaustivité de la fin n'a rien d'abstrait, il s'impose à l'expérience, à partir de deux ordres de faits, des faits avérés dans la pratique : d'une part le symptôme résiste à ses interprétations, il ne disparaît pas alors même que ses significations inconscientes sont mises au jour ; d'autre part le transfert résiste à la mise à jour des liens libidinaux inconscients, le patient ne se résout pas à la séparation, ou, s'il s'y résout, il revie après quelque temps. Faut-il en déduire qu'il en est ainsi parce qu'il y a du reste inanalysé, passé inaperçu du fait des défenses du sujet, voire des résistances l'analyste ? Et donc qu'il faut reprendre une tranche avec le même analyste, ou reprendre une tranche avec un autre ? Ce raisonnement semble logique au point d'en paraître naturel : si ça cloche, c'est parce qu'il y a un défaut dans la machine et il faut tout reprendre. Vous connaissez la chanson de Boris Vian sur son oncle qui veut fabriquer une bombe atomique dans son garage : "Il y a quelque chose qui cloche là-dedans, j'y retourne immédiatement". C'est un raisonnement de mécanicien, et notre rapport à notre mécanique corporelle, qui passe par l'image, fait que nous sommes tous des mécaniciens spontanés.

Ce qui est plus dur, c'est d'être logicien, et de considérer par exemple que s'il y a quelque chose qui cloche là dedans, c'est que la clocherie est inévitable, nécessaire. Et que la solution n'est

pas dans la découverte de la clocherie en vue de sa correction, pour un plus de perfection, mais que la solution est l'intégration de l'inévitable clocherie dans la machine elle-même, comme un élément constituant de cette machine. La méthode lacanienne par excellence a toujours été de formuler l'impasse en aporie pour la surmonter dialectiquement, de faire de la clocherie constatée au niveau du phénomène non une faute de construction, mais un défaut de structure, voire constitutif de la structure. Certes, Lacan a été aidé dans cette voie par les avancées de la logique moderne, en particulier Gödel, mais enfin Gödel s'est occupé de vérités mathématiques, contre le "ferenczisme" de Russel, mais il ne s'est pas occupé de vérités subjectives. Même, pour ce qui est de sa subjectivité propre, on sait que ça n'a pas été sans le jeter dans un certain vertige.

Comment intégrer la clocherie du discours sans vertige ? C'est que des vertiges dans la psychanalyse, liés à cette position n'ont pas manqué non plus de se manifester. Par exemple : puisque aucune vérité ne peut se dire sans clocherie, pourquoi ne pas en déduire que toute parole est trompeuse donc vaine, et ainsi dévaluer le discours et promouvoir l'action ? La célèbre phrase "il ne faut pas céder sur son désir" et la mise en avant de l'acte ont pu être exploités dans ce sens, sens étayé par les anecdotes sur le comportement de Lacan, à l'occasion hors normes. Ainsi se justifieraient tous les caprices, au nombre desquels les séances courtes. Nous aboutissons là à un dialogue contradictoire, un oxymore assez vertigineux, burlesque ou pathétique selon le côté auquel on s'identifie : l'un, celui qui fait l'offre, dit " La psychanalyse peut vous aider. La psychanalyse, consiste à parler. Donc parlez, je vous écoute ". Et quand l'autre adhère à l'offre, commence à parler, le premier lui rétorque : "Stop, taisez-vous !...et revenez me parler...". Les ennemis de Lacan n'ont pas manqué d'ironiser sur le couple sado-masochiste ainsi formé, de dénoncer l'exploitation abusive du transfert et de compatir aux exactions dont était victime le pauvre patient pris en otage.

Pourtant, cette dérive caricaturale vers la vanité de tout discours, comme toute caricature, s'appuie sur quelque chose de fondé et en même temps, comme toute caricature, escamote autre chose. Ce qu'elle escamote, c'est la confusion qu'elle établit et entretient entre la vérité et le discours. Ce n'est pas parce

que la vérité est en effet dévaluée à un certain moment par Lacan, à ce moment où il en élabore la logique, qu'il dévalue le discours, au contraire. C'est même à ce moment qu'il se met à théoriser la logique des discours, ces discours dans lesquels toute parole s'ordonne, avec la vérité qui leur est propre. Enfin, comme toute caricature, elle montre l'idéologie qui la supporte par le choix qu'elle fait du trait qu'elle isole chez l'autre. Dans ce cas, c'est le maintien de l'idéal du dernier mot, de la vérité qui pourrait se dire toute : comme on ne peut pas la dire toute, il n'y en a aucune qui vaille.

Donc, sans tomber dans la caricature, une fois le saut opéré d'inscrire le défaut, non plus comme insuffisance de parole mais comme inhérent à la parole même, la question que pose toute parole n'est plus seulement "Qu'est-ce qui dans cette parole se dit en vérité ? Qu'est-ce que ça veut vraiment dire ?" mais il s'y ajoute cette autre : "Dans quel discours s'inscrit cette parole ?" Cela suppose de ne pas oublier le "qu'on dise" dans ce qui est dit, le dire dans le dit ; cela suppose que ce qui s'entend ne se limite pas aux dits, aux énoncés et à leur valeur de vérité, mais qu'une écoute s'emploie à entendre dans quel discours, dans quel acte de dire un dit est proféré.

Mais je profère là une prescription qui demande à être justifiée. Se posent en effet au préalable certaines questions :

Peut-on, contrairement à l'assertion de Lacan, ne pas oublier le "qu'on dise" quand on écoute quelqu'un qui parle ? Si oui, comment ? Le faut-il et pourquoi ? Enfin et surtout, en quoi la prise en compte du "qu'on dise" modifie-t-elle la cure dans ses objectifs, et donc dans sa conduite ? Et pour ce qui concerne l'analysant, le sujet qui parle, doit-il être lui-même sensibilisé à cette dimension du dire dans ses dits ? Si oui, pourquoi et comment ?

"Écoute à la puissance seconde" a dit dans un premier temps Lacan pour rendre compte du déplacement de la position d'auditeur qui ne peut se satisfaire de se situer dans la position immédiate de l'interlocuteur. Cette puissance seconde est déjà en soi une temporalité décalée, puisque justement elle s'extrait de l'immédiateté de l'interlocution qui s'inscrit sur un seul axe, l'axe imaginaire. Mais l'expression d'écoute à la puissance se-

conde, si elle évoque une écoute meilleure, plus juste, plus adéquate à la vérité en jeu, laisse implicite la distinction entre les dits et le dire. La différence même est majeure : l'écoute à la puissance seconde vise le passage de l'imaginaire au symbolique, en référence au schéma L ; il s'agit de passer d'un dit innocent à un dit responsable.

Examinons l'hypothèse que ce passage de l'imaginaire au symbolique ne serait pas identique au passage entre les dits et le dire. Il serait décevant en effet que les avancées de Lacan soient une répétition des mêmes idées habillées de vocables différents. Constatons déjà qu'avec le "qu'on dise", on ne change pas de registre, on change de mode, on passe au subjonctif. Qu'est-ce que ça change ? Compliquée et contradictoire, l'interprétation par les grammairiens du subjonctif. Je ne vais pas vous imposer un cours là-dessus, retenons qu'ils insistent pour la plupart sur la relation de subordination que traduit ce mode, et aussi sur la dimension d'implication subjective dans l'énoncé. Cela nous parle quelque peu. Le "qu'on dise", qui nous paraît un constat objectif, factuel, frappe par son impersonnalité, nous pourrions dire que "ça dit", sans qu'on sache qui dit.

Et c'est bien là me semble-t-il qu'est le saut entre "La direction de la cure" et l'"Etourdit". "La direction de la cure" mène à la castration symbolique, au sens où il est impossible d'être le phallus, nom de la cause finale du désir, phallus qui est un signifiant articulé dans la chaîne, mais inarticulable comme tel. Par contre, l'accent porté sur le dire vise à révéler la raison d'être du signifiant phallique, sa cause première, qui est une fonction de réalisation d'une jouissance malgré la castration, les deux étant situées plus fondamentalement dans la structure, au niveau du réel. C'est parce qu'il y a la castration dans le réel du discours en même temps qu'une jouissance qui insiste que le signifiant phallique est appelé pour la recouvrir en lui donnant une signification ; c'est parce qu'il y a la castration que l'on parle, que le sujet est aspiré dans la parole. Le psychanalyste, à offrir son écoute à la parole du sujet, ne fait que s'offrir à une place qui pour le sujet parlant, pour le parlêtre, est toujours déjà constituée, par avance. Et, au lieu de s'offrir au dialogue, fût-il analytique, le psychanalyste met en question la fonction de la parole à partir de la structure du discours. Nous pourrions dire :

“Tu ne me parlerais pas, tu n’accepterais pas mon offre de t’écouter si déjà tu n’étais pas irrévocablement porté à parler à quelqu’un”.

Ainsi, la parole cesse d’être d’abord question, fût-elle question de vérité, pour être réponse. La parole, même questionnante, est réponse de jouissance à la castration que porte le discours dans lequel le sujet est pris. Faisons donc, à titre d’hypothèse, “l’expérience mentale” qui consiste à envisager les séances courtes comme l’instrument qui répond à ce passage du fantasme au réel de la castration et du jouir résiduel. Il s’agit donc moins dans les séances courtes d’une vanité de la parole que des limites et de la cause de la parole, limites et cause qui ne s’atteignent que dans et par la parole. Certes pas la parole des beaux discours, des élaborations et des constructions, mais la parole brisée, interrompue, seul moyen non contradictoire de l’amener à s’interroger sur elle-même et à mesurer son aporie. Car, reconnaissons-le, il y aurait une contradiction à gloser à l’infini sur les limites de la parole... Sur ses limites, comme sur son début : référons-nous à un texte célèbre, dont la première parole énoncée est : “Que la lumière soit”. Imaginons que ce début ait été ce qu’il aurait dû être logiquement, à savoir : “Que la parole soit” ou, ce qui revient au même à ce niveau : “Que le langage soit”, ou : “Que le discours soit”. Une telle entrée en matière aurait inopportunément dévoilé la division constitutive de l’Un : impossible en effet de dire “Que le langage soit” sans déjà se soutenir du langage.

A considérer la séance courte comme nouvel instrument, une question pratique se pose : au regard de la durée des séances, y aurait-il des temps de l’analyse ? Nous pourrions distinguer un premier temps d’élaboration et d’interprétation de la signification phallique, dont la direction de la cure répondrait à l’article pareillement nommé, premier temps où les séances à durée variable sont au service de la production du savoir inconscient. Au second temps, celui des séances courtes, ce ne serait plus la production du savoir inconscient qui serait en jeu, mais l’épreuve même de la castration en ce qu’elle a d’impossible à articuler, d’inarticulable, et du mode de jouir spécifique du sujet, de son “sinthome” ? Il s’agirait alors, au-delà des dits, de viser le dire dans sa radicalité, c’est-à-dire dans l’impossibilité de l’atteindre

par des dits. C'est là que se loge l'objet *a*, objet de la coupure elle-même, coupure entre les dits et le dire, objet dont l'analyste comme Autre symbolique est le contenant, le recel voilé. Atteindre à cette fonction, en apprendre l'existence et le manie-ment, ne peut se faire par des énoncés sur l'objet *a*, bien que pour s'y intéresser il faille bien qu'il ait été nommé déjà. Cet objet, sa connaissance n'est pas une connaissance théorique, elle ne peut relever que de l'épreuve de sa rencontre. Et encore, cette rencontre n'est pas le fait d'une rencontre traumatique avec un objet substantiel, comme la jeune fille peut rencontrer l'érection d'un épicier un peu collant, mais c'est une rencontre avec l'impossibilité de la rencontre substantielle ; c'est la répétition de la rencontre manquée avec une quelconque substance qui est l'épreuve de sa rencontre. Ainsi se cristallise progressivement l'analyste comme objet, en lieu et place de l'analyste comme Autre garant de la vérité.

Ce qui précède semble conférer à l'analyste la mesure et la maîtrise du tempo pour passer de la scansion à la séance courte, afin de conduire l'analysant à la fin de l'analyse.

Et au fond, une telle hypothèse en deux temps adoucit ce que les séances courtes ont de scandaleux : si elles concernent la seule fin d'analyse, et encore, pour ceux qui veulent porter l'expérience à son terme extrême, elles deviennent une affaire de laboratoire, une expérimentation pour spécialistes unis par une certaine connivence. Les usagers habituels de la psychanalyse sont, dieu merci, exemptés de tels procédés, au même titre qu'en médecine les malades ordinaires, qui pour être ordinaires n'en ont pas moins droit aux meilleurs soins, sont légalement exemptés de servir de cobayes aux expériences médicales.

Pourtant, l'expérience montre qu'il n'en est pas ainsi. Quelle expérience ? Elle est courte, c'est celle de Lacan, Lacan le praticien, celui contemporain de surcroît d'*Encore* et de l'"Etourdit", c'est à dire un Lacan tardif, et contesté. Que je sache, personne d'autre ne pratique la séance courte au sens fort que nous venons d'examiner comme une "expérience mentale". Pourtant, même si ce n'était pas pour tous, pour certains en tout cas Lacan pratiquait les séances courtes, sans égard pour le point où en étaient les sujets dans leur analyse. Mais il faut ajouter qu'à ma connaissance tous ceux avec lesquels il pratiquait ainsi

connaissaient Lacan, le psychanalyste, l'enseignant, le théoricien, le didacticien ; autrement dit ils avaient un transfert solide sur Lacan. Et cette expérience a montré que le transfert, tant qu'il se soutient du fantasme, donne signification à la fin de la séance, quelle que soit sa durée, aussi courte soit-elle. Ainsi, finalement, ce n'est pas l'analyste qui dispose du tempo d'une analyse, c'est la structure du sujet. Avant que ce que j'appellerai la couche basale du fantasme ne soit atteinte, le sujet est amené, quoi qu'il en veuille, à activer son scénario inconscient et par là à l'élaborer, le construire. Ceci laisse supposer que la séance courte est praticable d'emblée, et c'est le progrès de l'analyse qui fait que le sujet lui donne son sens, de scansion significative d'abord, et ensuite de révélation de sa valeur de rencontre avec le réel du dire. Mais, pour pratiquer ainsi, ce qui serait donc théoriquement tout à fait possible, il faut un sacré transfert, de l'analysant sur la vérité freudienne, de l'analyste sur la psychanalyse. Je crois que nous sommes assez loin du compte... C'est un temps où nous ne sommes pas encore.

La psychanalyse hier, aujourd'hui, demain ?

Je commence cet exposé en soulignant qu'il s'agit d'une réflexion de nature politique dictée par le souci de trouver une formule associative pour le *Champ lacanien* (CL) qui soit suffisamment opérationnelle et durable pour contribuer efficacement à la future survie de la psychanalyse. Car il existe dans l'actualité des signes indiquant une tendance à son recul et/ou à sa dégradation progressive ; nous savons par ailleurs que la permanence du signifiant "psychanalyse" ne garantit pas la survie de la théorie et de la pratique fondée par Freud et reformulée par Lacan.

Ainsi donc, j'apporte au collectif des *Forums du Champ lacanien* (FCL), afin d'en débattre, une réflexion politique qui ne se réfère pas à la politique de la psychanalyse ni à la direction de la cure - l'une et l'autre aux bons soins de l'Ecole - mais à une politique pour la psychanalyse, dont le développement et la pratique me paraissent indispensables dans le milieu associatif des FCL.

Par ailleurs, il me semble qu'ouvrir une réflexion et un débat de cet ordre suppose que l'on pratique une clinique de l'institution et des discours qui circulent en son sein, ce qui est non seulement un droit mais aussi un devoir pour le CL.

La psychanalyse a-t-elle un avenir ?

Une telle question a certainement quelque chose de naïf et de prétentieux, puisqu'il est difficile d'y répondre dans la mesure où tout ce qui a trait à l'avenir comporte toujours quelque chose de contingent et d'imprévisible. Claudio Magris le formulait ainsi dans un entretien récent : "Au cours de ces 10 ou 12 dernières années le monde nous a appris que tout peut arriver, moi en ce moment je m'attends à n'importe quoi"¹.

¹ Magris, Claudio, entretien avec le journal *El País*, Barcelone, 9-6-2002.

Cependant, il est possible d'analyser les événements d'un hier récent ou d'un présent immédiat de façon à repérer les indicateurs permettant d'étayer une certaine vision de l'avenir. Par exemple, je crois qu'on peut affirmer que la prédiction de Lacan dans *Télévision* relative à la promesse du discours analytique, à savoir qu'il pourrait faire sortir du discours capitaliste, est une chose qui ne peut plus se soutenir à l'heure actuelle. Ce dont il s'agit bien plutôt aujourd'hui, quand on pense à demain, c'est d'éviter que le discours psychanalytique ne soit étouffé par le discours capitaliste et par sa variante, le discours de la science. Cette référence à *Télévision* montre bien comment le temps qui a passé, et qui se caractérise de nos jours par une évolution décisive du monde et de ses discours, met en évidence ou bien que Lacan a sur-estimé le pouvoir du discours analytique et peut-être la consistance du discours analytique, ou bien que son monde et le nôtre n'ont plus rien à voir.

Ils sont maintenant nombreux les analystes, lacaniens et non-lacaniens, qui ont écrit à propos de ces indicateurs de notre monde actuel hostiles à la psychanalyse, tels que : déclin de la fonction paternelle, désaffection vis-à-vis de l'inconscient et de l'"hystoire", malheurs du désir réduit à la jouissance, subjectivité menacée par les progrès de la science et la globalisation du capitalisme, dangers de la cybernétique, etc. Je voudrais assurément, à propos de ce dernier point, vous faire part d'une communication exposée par Harold Bloom à l'occasion de sa récente visite à Barcelone². Dans sa conférence, il faisait remarquer que la survie de la lecture et de la littérature même se voyait menacée par le monde d'indistinction que représente Internet avec sa pléthore d'informations non transformées en savoir. Bloom craint de faire partie d'une espèce en voie de disparition, dénonçant la transformation des universités et académies en centres de propagande des groupes de "lobbies" ayant abandonné toutes les valeurs esthétiques et intellectuelles.

Mais je ne vais pas m'étendre sur ce terrain d'études et d'interprétations sociologiques en rapport avec la psychanalyse, déjà remarquablement traité par certains de nos collègues, afin de

² Bloom, Harold, conférence publiée par le journal *La Vanguardia* à l'occasion de la remise du Prix International Catalunya, Barcelone, 25-5-2002.

centrer ma réflexion sur la dimension politique de l'avenir de la psychanalyse.

L'hypothèse de départ est la suivante : la psychanalyse aura ou non un avenir en fonction de l'existence des communautés analytiques pouvant la soutenir de façon déterminée : Si oui, lequel ?

D'emblée la réponse présente un double versant. D'une part, il s'agit de veiller à réaliser une véritable expérience analytique et à cultiver le discours analytique. C'est le versant d'une politique de la psychanalyse correspondant à ce qui s'exerce dans l'École. D'autre part, il s'agit de développer une politique de présence dans le monde afin d'obtenir un rapport de forces suffisant pour se faire entendre et respecter dans la société d'aujourd'hui, politique qui suppose des relations et des échanges avec les instances et les institutions publiques et privées, avec des associations de tout type, y compris analytique, etc. Cette politique pour la psychanalyse serait à la charge d'instances de gouvernement associatives. En définitive, ses objectifs seraient de conquérir et de préserver dans le monde un lieu pour la psychanalyse, tandis que la politique de l'École s'occuperait de ce que cette psychanalyse soit vraiment de psychanalyse.

Je vais traiter ici de la politique associative ou politique pour la psychanalyse, vu que c'est à mon avis ce qui cloche le plus actuellement dans le CL.

Questions relatives à une politique pour la psychanalyse

Logiquement, ce thème est posé au départ par deux interrogations de base :

1. Est-il nécessaire qu'une communauté analytique dispose d'une structure politique associative consistante pour réaliser ses objectifs de cultiver et transmettre la psychanalyse ?
2. Au cas où il serait répondu par l'affirmative à la question précédente : quelle est la structure politique qui serait la plus adéquate, compte tenu des caractéristiques actuelles de notre monde et des prévisions de son avenir ?

Pour répondre à la première question, il faut prendre en compte deux choses : le passé – c'est-à-dire l'histoire du mou-

vement analytique – et le présent, en tant que résultat de cette histoire et des caractéristiques du monde actuel avec sa subjectivité propre. Je ne vais pas développer ce deuxième aspect, déjà noté plus haut, mais je vais me permettre de citer une nouvelle fois Claudio Magris, qui dans le même entretien, centré sur l'analyse de la nouvelle crise posée par le XX^e siècle, déclare : “Le monde n’a jamais autant eu besoin de politique qu’aujourd’hui... face au libéralisme sauvage et aux populismes en tout genre qui se caractérisent par une pure volonté de puissance libérée de toute hiérarchie de valeurs, trop souvent la démocratie a répondu avec une très grande faiblesse, en évitant d’affronter les problèmes gênants”. Il me paraît intéressant de souligner, dans cette citation, les dangers des réponses dictées par la faiblesse ou l’évitement, sans parler de la totale absence de réponses.

Quant à ce que nous apprend l’histoire du mouvement analytique, nous pouvons dire tout d’abord que Freud et ses alliés les plus proches ont compris très tôt, dès 1910, la nécessité de doter le mouvement analytique d’une structure associative, l’IPA, afin de mener à terme l’objectif de diffusion de la psychanalyse et le contrôle concernant sa garantie. Les bons résultats obtenus se reflètent dans le *Guide international de la psychanalyse* de Peter Kutter, dans lequel la carte de l’expansion psychanalytique correspondant à l’année 1992 montre la psychanalyse installée dans 4 des 5 continents, et parmi eux dans 41 pays. Il est démontré par conséquent que la politique de l’IPA a été correcte quant aux objectifs d’expansion de la psychanalyse.

Cependant ce succès, nous le savons, a été chèrement acquis, comme Lacan l’a indiqué, puisque l’unité associative du vaste champ conquis ne s’est maintenue qu’au prix d’un consentement à la fragmentation et à la dégradation de la théorie.

On peut penser que le choix institutionnel de Lacan avec l’École freudienne de Paris (EFP), dans laquelle il ne faut pas oublier qu’Association et École étaient la même chose, a péché en sens inverse. L’application pratiquement exclusive de la politique de l’École, avec son objectif d’obtenir des analystes à la hauteur de leur fonction, a conduit à la disparition de l’institution même.

D’un autre côté, avec une institution telle que l’Association Mondiale de Psychanalyse de J.-A. Miller (AMP), nous nous

trouvons une nouvelle fois, comme dans l'IPA, face à une politique associative qui s'oppose à une politique de l'École et finit par aller contre le discours psychanalytique. La différence avec l'IPA, c'est qu'au lieu de la Babel théorique, c'est la pensée unique qui se produit dans l'AMP, ce qui est assurément tout à fait en phase avec la subjectivité de l'époque.

Mais il est aussi des voix, bien actuelles, qui défendent des structures d'un autre type, minimales. De telles propositions semblent parier pour une opération de déconstruction des structures associatives classiques. C'est ainsi, par exemple, que le livre récent d'Elisabeth Roudinesco, *Pourquoi la psychanalyse ?* affirme qu'il y a actuellement beaucoup de sujets jeunes qui, ayant approché la psychanalyse, ont été déçus par les mouvements scissionnistes, la sclérose institutionnelle, les obstacles pour progresser dans le gradus et la hiérarchie, etc., et qui finissent par conclure que "les institutions centralisatrices sont beaucoup moins crédibles que les petites unités, plus vivantes, plus créatives et toujours prêtes à se fédérer pour mieux échanger entre elles les expériences cliniques et les savoirs"³.

Pour ma part, je ne suis pas d'accord avec l'opinion d'E. Roudinesco, car en me basant sur mon expérience personnelle dans les institutions analytiques et sur ce que m'a appris l'histoire des mouvements analytiques, j'affirme que s'il est effectivement possible que les petites unités paraissent plus crédibles à certains sujets intéressés par la psychanalyse, il est certain que celles-ci ne le sont pas pour les instances étatiques chargées, comme cela semble inévitable, de la réglementation, dans un avenir pas très éloigné, de la pratique analytique, de même qu'elles ne le sont pas pour de nombreuses institutions d'enseignement (universités, etc.), institutions de santé ou institutions sociales en général. Par ailleurs, je n'ai pas l'expérience que les dites petites unités aient été spontanément portées vers les rapprochements et la fédération, à moins que quelque intérêt ne les ait amenées à impulser des alliances de convenance.

Dès lors : comment répondre à la deuxième question, concernant la structure politique la plus adéquate ?

³ Roudinesco, Elisabeth, *Pourquoi la psychanalyse ?* (version espagnole : 1999, Paidós, p. 128).

En fonction de ce qui a été dit, j'en arrive à la conclusion suivante : pour qu'une association psychanalytique soit opérationnelle, consistante et durable, il faudrait :

- qu'elle présente une unité politique organisée et efficace, compatible avec le respect des fonctionnements locaux autonomes ;

- qu'elle possède un pouvoir réel, contrôlé par le recours à la division des pouvoirs, la première étant la séparation entre le pouvoir de l'Association, ou politique pour la psychanalyse, et le pouvoir de l'École, ou politique de la psychanalyse ; la deuxième étant la séparation entre le pouvoir de l'instance de gouvernement de l'ensemble unitaire et le pouvoir des unités locales ;

- qu'elle ait un fonctionnement démocratique, bien entendu.

Qu'entendons-nous par "un fonctionnement démocratique, bien entendu ?"

Je crois que tout le monde sait qu'il existe des usages pervers de la démocratie, pouvant conduire au pire. Ce n'est pas un savoir récent, puisque nous le voyons par exemple déjà traité amplement et rigoureusement par un auteur du XIX^e siècle très apprécié par Lacan, Alexis de Tocqueville. Cet auteur, ayant étudié les développements politiques issus de la Révolution française, expose les effets pernicieux de la démocratie, le plus extrême étant identifié à la figure de "la tyrannie de la majorité". Tocqueville disait que "l'institution et l'organisation de la démocratie dans le monde chrétien est le plus grand problème politique de notre temps"⁴, car elle peut être autant à l'origine de la liberté qu'à celle du despotisme. Ortega y Gasset, dans son étude consacrée à *Tocqueville et son temps*, soutient que pour éviter de tomber dans la tyrannie de la majorité il est nécessaire d'établir une armature d'institutions politiques et d'usages quotidiens qui rendent possibles des existences libres.

Mais poursuivons avec Tocqueville : ce spécialiste de la démocratie constate que "Les excès et les crimes de la Révolution française et du régime napoléonien avaient mis en évidence que pour résoudre le problème de la démocratie il ne suffit pas de remplacer le principe de la souveraineté monarquo-aristocra-

⁴ Infantino, Lorenzo, *Tocqueville et le problème de la démocratie*, revue *La ilustración liberal*, n° 11, pp. 143 et 144.

tique par celui de la souveraineté populaire. Sans une limitation adéquate du pouvoir la liberté n'est pas possible... quand on établit que la souveraineté de certains individus est illimitée, on crée... un coefficient de pouvoir qui est en lui-même trop élevé et qui est destiné à être un mal, quelles que soient les mains entre lesquels il se rencontre. Le confier à un homme, à plusieurs hommes ou à tous, est également mauvais”⁵.

C'est pourquoi Tocqueville conditionne l'idée d'une démocratie bénéfique à une limitation du pouvoir, réalisable grâce à sa division et à son contrôle. Dans la pratique, cela se traduit par une partie qu'il appelle l'"autorité de la société civile", qui est formée d'une prolifération d'initiatives, et par une autre qui est celle de la doctrine de l'intérêt bien entendu, qui est celui qui, garantissant l'autonomie de la société civile, permet l'apparition d'une trame nourrie d'associations. Ce penseur signale toutefois un danger menaçant ce bon usage de la démocratie. Il s'agit de l'individualisme, défini comme "le sentiment qui pousse tout citoyen à s'éloigner de la masse de ses semblables et à se maintenir à part avec sa famille et ses amis... ce sont des hommes qui ne font que tourner sur eux-mêmes, afin de se procurer de petits et vulgaires plaisirs qui rassasient leur esprit. Chacun de ces hommes vit pour son compte et demeure étranger au destin des autres”⁶.

Considérations sur le présent du Champ lacanien et propositions pour l'avenir

La définition de ce qu'est le Champ Lacanien est formulée de façon claire et précise dans l'article de Colette Soler dans *Link* n° 8, intitulé "Champ lacanien". Nous en extrayons le trait principal qui l'identifie, à savoir l'objectif de faire prévaloir l'hypothèse lacanienne dans la civilisation. Cette hypothèse peut se résumer dans cette citation : "le langage est un opérateur qui modifie et ordonne le réel, introduisant sa logique propre dans le champ de la jouissance vivante”⁷. Ainsi, le CL s'applique à l'é-

⁵ Infantino, Lorenzo, op. cit., pp. 137 et 138.

⁶ Infantino, Lorenzo, op. cit., p. 156.

⁷ Soler, Colette, "Champ lacanien", *Link* n° 8, pp. 14-16.

tude et au traitement des formations de la jouissance ou formations de la civilisation, outre le traitement des formations de l'inconscient des individus.

Or, je considère que pour que ce CL réalise effectivement ses objectifs, il a besoin d'une organisation politique opérationnelle. C'est à ce niveau qu'il faut un travail collectif d'évaluation de l'actuelle organisation politique du CL, afin de voir à partir de là ce qu'il est nécessaire et souhaitable d'innover en prévision du futur.

Je vais donner mon opinion, animée par la volonté de servir de moteur à un débat mené ensemble.

En premier lieu, un constat : nous n'avons pas de politique du CL. Je m'explique. Actuellement, le CL repose sur trois pieds : l'Internationale des Forums (IF), l'École de Psychanalyse du Champ lacanien (EPCL) et les Formations cliniques du Champ lacanien (FCCL). Nous avons une politique de l'IF et nous avons aussi une politique de l'École – la première plus diffuse et indéterminée que la seconde, à mon avis –, mais il nous manque une politique d'ensemble des FCCL, de même qu'une politique du tri-pode constituant du CL.

Je suppose que certains penseront que c'est mieux ainsi, mais je ne suis pas d'accord avec cette position. Je pense qu'en ces temps bientôt proches d'une plus grande régulation étatique des pratiques et des enseignements professionnels, et compte tenu de l'expérience récente en Espagne de l'introduction d'un titre de Psychologue clinicien qu'on peut déjà interpréter comme un premier pas dans cette direction, il nous faut développer des politiques capables de donner consistance et cohérence à notre communauté.

En second lieu, on peut faire le bilan des aspects positifs et négatifs de la structure politique actuelle, qui comme je l'ai dit ne concerne pas la totalité du CL, mais seulement le binôme Association-École.

Le bilan personnel que je fais est le suivant :
Aspects positifs :

1. La structure fédérative de l'IF
2. Les principes d'initiative et de solidarité qui régissent le fonctionnement du collectif

3. La séparation du pouvoir associatif et du pouvoir de l'École
4. Les instances collégiales
5. Les principes de fonctionnement de l'EPCL

Aspects négatifs, dont deux à souligner :

1. Le vide du pouvoir politique au niveau des instances de l'IF.
Alors que les structures d'organisation prévues pour l'EPCL dans ses *Principes directifs* me paraissent satisfaisantes – il faut toujours garder espoir en ce que l'expérience de leur application nous présentera –, l'organisation et le fonctionnement de l'IF me paraissent moins satisfaisants. Je considère qu'au moment de diriger sa politique et ses actions, un déséquilibre évident apparaît entre le pouvoir des différents Forums et les instances représentatives de l'IF. De fait il est dit dans La Charte que tant le Collège des Représentants (CR) que le Collège des Délégués (CD) ont une fonction purement représentative, en dehors de se vouer à favoriser la cohésion de l'ensemble et à la circulation des informations. Par ailleurs, il y est dit explicitement que l'IF n'intervient pas dans la gestion interne des Forums qui la rejoignent.
Je pense que si cette stratégie politique a pu être adéquate dans les premiers temps, elle ne l'est plus. Le vide politique au niveau des instances de l'IF conduit à mon avis à une situation de dangereuse absence de gouvernement.
2. Le fonctionnement démocratique concentré dans la pratique d'élections. La lecture récente d'un article de M. Andrés de Francisco, professeur à la Faculté des Sciences Politiques et de Sociologie de l'Université de Madrid, m'a permis de préciser un malaise que je ressentais depuis un certain temps vis-à-vis de l'expérience démocratique des élections au sein de l'IF. Ce professeur disait, non sans ironie, que de nos jours, on tend à concevoir le fonctionnement démocratique en le réduisant au principe d'élections démocratiques, ce qui débouche sur des situations paradoxales, telles que celles de partis fortement oligarchiques et autoritaires se prévalant d'une immaculée vocation démocratique.

Cet auteur soutient que la démocratie, c'est autre chose. Ses références historiques lui permettent de rappeler que le "démocratie"

cratique” principe d’élections majoritaires n’a jamais été le signe institutionnel d’identité de la démocratie historique. En fait, ses signes d’identité sont trois mécanismes de participation politique : rotation obligatoire dans l’occupation des charges, brièveté des mandats et principe du choix par tirage au sort⁸.

Pour notre part, il est évident que dans l’IF le danger ne provient pas de l’autoritarisme, mais précisément du contraire, le vide de l’autorité.

En fonction de ce que j’ai dit plus haut, je conclus que pour défendre un fonctionnement démocratique bénéfique dans l’IF, il faudrait que, sans renoncer à l’autonomie de fonctionnement actuel des Forums pris un par un, nous nous dotions, au niveau de cet IF, d’instances ayant un pouvoir de direction et de gestion, capables de penser et de mettre en pratique une politique pour l’ensemble et avec l’ensemble des Forums faisant partie de l’IF.

L’aspect positif d’une structure de ce type serait que la limitation du pouvoir serait assurée par le double niveau des structures : les structures locales et les structures centrales fédératives. Et quant aux principes démocratiques préconisés : division des pouvoirs, limitation du pouvoir, permutation, mandats de courte durée, débat et participation collective, ainsi que des élections générales réservées à des événements déterminés, voilà ce qui me semble déjà opérationnel dans notre communauté actuelle, et qui me fait penser que nous ne serions pas loin de fonctionner en accord avec le modèle suggéré. Le gain prévisible en unité et en force en vue d’affronter un avenir qui me paraît encore plus hostile aujourd’hui envers la psychanalyse, me semble donner toute sa valeur à cette proposition.

Barcelone, le 10 septembre 2002

Traduit de l’espagnol par Louis Soler

⁸ Francisco de, Andrés : *Démocratie ds partis ?* Oui, mais sérieusement, article paru dans le journal El País, Barcelone, 11-6-2002.

L'embrouille des discours

Il y a un malaise... des psychanalystes. Il n'est pas nouveau. Déjà du temps de Freud, les psychanalystes trouvaient que l'inconscient était devenu rétif à leurs objurgations. Depuis lors, ça n'a jamais cessé, quoique les thèmes varient. Ils "s'oupirent", disait Lacan au début de *Télévision*, et il écrivait le mot (en français) avec une apostrophe. C'est un fait. Les psychanalystes d'aujourd'hui ont souvent des airs de portefaix, pliant l'échine sous le poids de leur charge, et ça mérite une interprétation.

Tout indique que nous sommes hantés par la question de la fin. La fin du temps de la psychanalyse, bien sûr. Fin souvent évoquée, souhaitée par beaucoup, et logiquement possible : puisque l'inconscient s'est passé du psychanalyste pendant des siècles, il pourrait bien recommencer. Angoisse donc. Le psychanalyste, déjà rebut de son discours, pourrait devenir le rebut de l'histoire. Cette épée de Damoclès d'une disparition annoncée n'est donc pas sans raisons, mais, quelles que soient ses raisons, cette angoisse a des effets certains, bien présents, qui, eux, n'attendent pas à demain, et qui sont souvent délétères. C'est cette hantise qui donne aux luttes compétitives entre les regroupements d'analystes des accents quasi darwiniens. Car avec le principe de la sélection naturelle, c'est à qui produira l'analyste le mieux adapté à la survie en milieu hostile. C'est ainsi que de partout, on se dit prêt pour le siècle nouveau, que l'on fanfaronne sur le psychanalyste du XXI^e siècle que l'on prétend produire, sur "l'Europe psychanalytique" ou "Notre Ecole et celle de l'autre", dernier titre venu à ma connaissance.

Ici une remarque : évoquer la question de la survie à son niveau le plus concret ne me paraît pas déplacé. Et je vous rappelle que c'est sur cette évocation que la "Proposition de 1967" se termine. Lacan, après avoir rappelé les camps et la montée de la ségrégation, dit ceci, je cite : "(...) l'I.P.A. de la Mitteleuropa a démontré sa préadaptation à cette épreuve en ne perdant dans

les dits camps pas un seul de ses membres”, et d’ajouter, je souligne, que c’est grâce à ce tour de force qu’elle a enregistré après la guerre une ruée de candidatures, motivée, dit Lacan, par le souci de trouver un abri !

Aujourd’hui, de plus en plus, les analystes cherchent appui, appoint et abri dans les discours et les institutions autres, celles du discours dominant. On ne se tourne plus vers le “bercail” de la psychologie générale que Lacan dénonçait déjà dans les années soixante, car elle-même est défunte. Mais on est friand de dialogue avec les neuro-sciences, le droit, la médecine, voire le cognitivisme. Quant aux institutions, c’est patent. Mettre un pied dans l’hôpital psychiatrique, ou toute autre institution de la santé mentale, et surtout dans l’Université, à cause des jeunes, de l’avenir, apparaît aujourd’hui comme le b-a ba de l’assurance-vie du psychanalyste. Les psychanalystes se cherchent des assises sociales et identificatoires dans les institutions et la culture. Ils se font professeurs, directeurs d’institutions, auteurs, animateurs de médias, collectionneurs, que sais-je encore ? Voyez le contraste avec les années 70 – en France du moins. On était alors au moment de la montée en puissance de l’enseignement de Lacan, de la splendeur de l’EFP, avec son formidable effet de transfert, et nul ne lorgnait sur l’autre discours. Au contraire, le mouvement d’ensemble était inverse. Les analystes croyaient alors assez fort en la psychanalyse, en Lacan, en son Ecole, pour désertier les institutions d’Etat, notamment les Hôpitaux, les Universités. J’ai moi-même partagé ce moment d’enthousiasme, au point de démissionner de mon poste d’enseignante à l’Ecole normale supérieure.

Un tel malaise participe du symptôme. C’est dire qu’il est sur-déterminé. Il tient d’un côté aux mutations du discours du maître dans sa forme contemporaine, le Discours capitaliste ; de l’autre côté, c’est ma thèse, il tient au discours analytique lui-même tel qu’il existe aujourd’hui, et à quelque chose qui cloche du côté des psychanalystes.

Tout se ramène en fait à deux questions : le sujet moderne, celui que détermine le discours contemporain, est-il encore analysable ?

Mais de l'autre côté, celui qui nous intéresse au premier chef, car c'est le seul sur lequel nous ayons une prise possible : le psychanalyste d'aujourd'hui est-il encore capable, comme le disait Lacan, je cite, "de rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque", alors même qu'il ne cesse de la dénoncer, nous le constatons tous les jours ?

La première question inspire à l'évidence la complaisance que nous mettons aujourd'hui à déplorer ou à nous inquiéter des symptômes que nous disons nouveaux, plus réfractaires, et aussi des demandes ou des non-demandes que nous trouvons peu propices à l'entrée dans le transfert. Ce chœur de lamentations ne se distingue en rien de celui des médias. Partout ce n'est qu'une seule grande clameur. Pour ce qui nous concerne, comment ré-écrivait-on aujourd'hui, quarante ans après, la fin de la "Proposition de 1967" ? "L'horizon de la psychanalyse en extension" a bien changé, c'est sûr. L'Œdipe et la famille petite-bourgeoise que Lacan évoque solidairement, ne sont plus à l'horizon. Reste seulement le rêve hystérique du Père majuscule introuvable, et... la famille en désordre, comme titre Elisabeth Roudinesco. Côté institutions, le modèle de l'Unité n'est plus unique, le Un de l'IPA a un jumeau AMP et toute une grande fratrie d'autres modèles. Dans le réel, la ségrégation, elle, tient le coup, elle est même galopante. Désormais les problèmes de logement sont pour tous - métaphoriquement parlant, évidemment.

Toutes ces plaintes, pour fondées qu'elles soient, sont pusillanimes, car elles ne changent rien. Mais il est vrai qu'au vu de la durée des analyses, de celle des séances (inverse), du prix, de l'épreuve annoncée, du résultat incertain, on se dit parfois que l'offre analytique n'est plus à l'heure, et qu'elle peine à rejoindre l'esprit d'un temps qui fait de la rentabilité un maître mot, et qui pousse à l'acte plus qu'à la dialectique. A moins que, considérant combien cette époque s'embarrasse de l'emploi des temps libres, on ne craigne d'être relégué dans la catégorie des loisirs de luxe, et d'être dans la culture ce que le golf est aux autres sports. Index de tous ces doutes s'il en fallait : on peut écrire "Pourquoi la psychanalyse ?", question qui ne se pose jamais que pour les choses menacées, du genre, "Pourquoi des philosophes ?" ou "Pourquoi l'œuvre d'art ?", etc.

Laissons ces lamentations et voyons en quoi le capitalisme libéral, qui est conditionné par la science tout comme la psychanalyse, pourrait menacer celle-ci.

La psychanalyse repose sur une hypothèse nécessaire, celle du sens du symptôme. Le transfert, tel que Lacan en a construit le mathème, n'est rien d'autre que cette hypothèse. En effet, supposer que le symptôme dont souffre l'individu veut dire quelque chose, qu'il a un sens donc, et que ce sens est accessible, c'est lui supposer un sujet et en outre supposer un savoir inscrit, déchiffrable, qui permette de délivrer le sens. Freud a réussi à imposer dans le siècle cette hypothèse du sens subjectif. Et depuis Freud, dans nos contrées, les sujets vont se demandant, par exemple : "j'ai oublié mes clés", ou "j'ai mal au ventre, j'ai raté mon rendez-vous", qu'est-ce que ça veut dire ?

Seulement cette hypothèse est battue en brèche actuellement pour deux raisons :

1^{ère} raison : les progrès des sciences de la vie sont en train de diffuser dans le discours un postulat inverse de celui du sens : le postulat de la détermination organique (que ce soit par les gènes, le cerveau, les hormones, les vitamines, les virus, les bactéries, peu importe) postulat qui forclôt le sujet. Dans ce cadre de discours, quand quelque chose cloche, les individus se demandent toujours davantage de quel organe ils sont malades et quel est le spécialiste *ad hoc*. Avec cette hypothèse, l'hystérisation des sujets, sans laquelle aucune analyse ne peut s'engager et dont l'analyste a la charge, rencontre des obstacles grandissants. Le capitalisme produit certes des sujets insatisfaits, tout autant que l'hystérie, ce qui pourrait paraître favorable, mais ces sujets, à la différence de l'hystérie, interprètent toujours plus le manque de leur insatisfaction en termes d'avoir, autrement dit en termes de capital. Argent, beauté, amour même, intelligence, talent, santé, tout est comptabilisé dans le registre de ce que l'on possède, du plus ou du moins, du déficit de plus de jouir et du bénéfice espéré. On ne sait pas jusqu'où ça ira, mais l'enjeu des décennies à venir sur ce point peut se formuler simplement : ou l'hypothèse du sens subjectif ou celle de la détermination du capital individuel par les appareils du corps.

2. La deuxième raison est apparemment paradoxale. C'est que la fragmentation des liens génère un autre postulat : la croyan-

ce aux vertus de la parole de confiance, aux vertus du bio-récit, ou de la bio-graphie, ou de toute autre forme de narrativité. Cette croyance aux liens de la parole répond aux solitudes du temps, certes, mais elle n'est nullement favorable à la psychanalyse, et ne fait pas moins obstacle, quoique de façon beaucoup plus sournoise, à l'hystérisation d'entrée. Croire que parler fait du bien, à l'égal du yoga ou de la relaxation, est un obstacle à l'association libre, car on n'entre dans cette dernière qu'en cessant de se raconter, de confier sa petite vie. Et de grâce, n'imaginons pas que les nostalgies de Walter Benjamin quant à la disparition progressive du goût du récit convergent avec la psychanalyse. Ses développements sont pleins d'intérêt par ailleurs, mais notez que les époques où le récit étaient roi, ignoraient aussi la psychanalyse. La vérité a structure de fiction, certes, mais cette formule n'était pas pour inviter à la cultiver, mais au contraire pour dire son impuissance à rejoindre du réel. Le déchiffrement, qui seul opère dans l'analyse, n'a pas structure de fiction, et l'association libre vise précisément à faire coupure dans les chaînes de la fiction subjective qui enveloppent le fantasme. "Se dire" dans l'analyse est antinomique du se mirer dans son récit biographique. Et l'anamnèse, me direz-vous, et la reconstruction de l'histoire avec ses repères symboliques, imaginaires, réels, n'est-ce pas de l'ordre du récit ? Eh bien non, justement, car ce qui est refoulé ou même forclos d'une histoire, ne s'atteint pas par le récit, lequel ne sort pas de la métonymie. B-a ba freudien. Le récit permet parfois d'apercevoir, du côté de l'auditeur ou du lecteur, ce qui interprète toute une vie, mais il ne permet pas de le mobiliser analytiquement. "Vous devriez aller en parler à quelqu'un" est un propos qui, si on ne le corrige pas, égare l'analysant en puissance, je veux dire qu'il le condamne aux bornes de la psychothérapie, laquelle est parfaitement à même d'envahir le cadre de la psychanalyse.

Je prends maintenant les choses au niveau où la psychanalyse est à la merci, non de l'esprit du temps, mais du psychanalyste.

J'évoquerai deux facteurs qui font que ça cloche. L'un tient aux limites des analyses, l'autre au statut même de l'acte psychanalytique.

Il n'est pas douteux que l'on ne pousse aujourd'hui les analyses des analystes beaucoup plus loin que du temps de Freud et de ses contemporains. Cependant, il semble bien que l'on produise surtout des analystes qui, comme Lacan l'avait diagnostiqué, je cite, "s'autorisent de leur égarement". Le "s'autoriser" ici ne désigne pas l'installation professionnelle, mais ce qui fonde chaque réponse de l'analyste. L'égaré dans la structure étant toujours le sujet, ce propos désigne des analystes qui s'autorisent à titre de sujet barré, assuré de la béance (Δ), mais en manque de passe vers ce qui répond à cette béance, qu'on l'appelle fantasme ou symptôme. Je ne parle pas ici du dispositif de la passe, mais de la passe vers la conclusion propre à chaque analyse.

C'est qu'il y a plusieurs façons de terminer une analyse, et même plusieurs façons d'opérer comme analyste. La dispersion des cas de figure est cependant ordonnée, je l'avais développé en 1989, après ma participation aux cartels de la passe.

On constate qu'il n'est même pas impossible d'analyser, dans une certaine mesure, avec son fantasme. Le paradigme sur ce point, c'est Mélanie Klein. Inspirée sans doute, mais pas analysée, du moins à ses débuts, et qui porte sur la scène de la doctrine et de la pratique analytique, avec ses premiers cas, tout le matériel de son fantasme de la mère. Ce produit de la névrose témoigne des vertus de la vérité hystérique pour la psychanalyse – à condition que la foi dans l'inconscient y soit.

Notez que dans le courant où on prône l'identification à l'analyste, les analystes s'autorisent du fantasme standard de la norme qui sustente le rapport à la réalité. Il n'est pas dit que ça n'existe que dans l'IPA, d'ailleurs. Pour preuve la réaction de certains lacaniens aux transformations des mœurs sexuelles, familiales et médicales de notre temps.

La fin qui conclut sur le \$, que je dirais volontiers la fin par identification à la castration, a bien des effets. Elle détermine notamment un style individuel qui prêterait aisément à la satire si celle-ci n'était vaine ; elle fabrique des communautés "teintées de dépression", comme disait Lacan, et surtout elle fonde des identifications aussi puissantes que celles que nous avons dénoncées côté IPA et qui entretiennent la belligérance rusée de l'impuissance. Mais plus grave, et c'est le point décisif à mes yeux, elle engendre un certain dégoût du savoir, au nom de ceci

que le savoir d'un être qui se dérobe est vain. Or, le fameux désir de l'analyste, ce qui le rend propre à l'acte, ne se soutient pas seul. Je ne veux évidemment pas dire qu'il lui faille la compagnie du groupe dont les obscénités ont seulement fonction de divertissement. Je constate seulement que les périodes florissantes de la psychanalyse sont celles où fonctionne un nouveau transfert. Après Freud ce furent Mélanie Klein, un temps, puis Lacan. Peut-être est-ce ce qui manque aujourd'hui : un nouveau transfert vers un savoir nouveau. Nous habitons la maison Lacan. Nous connaissons plus ou moins les plans de la maison, donc nous ne nous cognons plus aux murs, nous organisons même des visites guidées (nos enseignements), mais il n'y a plus d'aile en construction, quoiqu'il y ait encore des étages inexplorés.

La conjoncture actuelle des communautés seules susceptibles de soutenir le discours analytique, à savoir les lacaniens, me semble donc constituée de deux traits : d'abord des analyses qui échouent non pas à produire des analysés, car aujourd'hui les analystes existent bel et bien, mais à produire des analysés qui puissent soutenir un désir de savoir ; ensuite, le manque d'un transfert nouveau qui fasse qu'il y ait *du* psychanalyste assez pour soutenir ce désir qui conditionne l'existence même de la discipline. Et cela, ce n'est pas la faute au capitalisme.

J'en viens au deuxième point. Le principal. Je l'énonce ainsi : le statut du psychanalyste se fait toujours plus insupportable dans la conjoncture capitaliste actuelle. Je voudrais essayer de dire pourquoi.

Je note d'abord que le capitalisme génère le désir de l'appartenance. L'aspiration à s'intégrer, à "être quelque part", comme disait un analysant, est aiguë à tous les niveaux de la société du fait même de la fragmentation et de la fragilité des liens. Rien ne déclenche plus d'acharnement que de s'assurer d'un lieu d'ancrage où se loger à l'abri des aléas de la conjoncture. Le vœu d'appartenance a sa logique évidente : c'est une suppléance au défaut de l'Autre majuscule. L'isolement, la solitude, la marge peuvent s'assumer et même prendre valeur quand l'Autre est consistant. Alors toutes les figures du retranchement, jusqu'à celle de l'ermite, peuvent prendre valeur. Pour le sujet moderne, qui est en mal d'Autre, il est exclu qu'il se fasse ermite. Il lui faut

un troupeau, c'est-à-dire un ensemble d'autres, sans majuscule cette fois, qui soient en nombre. Le nombre supplée aujourd'hui à l'Autre majuscule, j'ai eu l'occasion de le développer déjà. C'est pourquoi il prend une portée transférentielle.

Dans cette conjoncture, qu'en est-il du psychanalyste, dont le discours ex-siste, siège hors du discours commun ? Extraterritorialité disait Lacan, et on voit tout de suite que sur ce point un changement est intervenu. Il fut un temps où les psychanalystes cultivaient, protégeaient leur extraterritorialité par toutes sortes de mesures signifiant : défense au profane d'y venir voir. Aujourd'hui, dans tous les groupes, on voit à l'inverse ce que j'appellerai, pour faire image, des opérations portes ouvertes ! C'est un indice de plus.

Or, la psychanalyse est une profession profondément anti-capitaliste. Encore faut-il voir à quel niveau.

Nous disons : la psychanalyse est une pratique anti-identificatoire - à contre-courant donc, nous le répétons. Elle l'est dans ce qu'elle produit côté analysant, à savoir la chute des identifications, la déclinaison des images de l'autre sans majuscule, et des signifiants idéaux de l'Autre avec une majuscule. Et plus que ça encore. La chute de son identification dernière, hystérique, au manque du désir. On peut dire alors que l'analyse, réduisant les semblants, réduit chacun à son être de jouissance.

Ici problème. Réduire le sujet à son être de jouissance, c'est justement ce que fait le capitalisme, qui réduit chacun aux jouissances du consommateur et producteur obligé. On peut, certes, plaider là pour ce qui distingue la psychanalyse, et dire : oui, mais dans le capitalisme, ce ne sont que les jouissances standard, homogénéisantes, que programme la globalisation du marché, tandis que dans la psychanalyse le sujet peut s'approcher de son point de singularité fantasmatique et/ou symptomatique. C'est vrai, seulement la culture de la singularité n'est pas moins un effet de l'homogénéisation capitaliste. Je viens d'évoquer le vœu d'appartenir. Mais il va de pair avec un autre, celui de se distinguer de la masse, de faire exception par ses talents, ses œuvres, voire son *look* quand on n'a rien d'autre, bref, le vœu de se singulariser. Il faut bien y réfléchir, spécialement dans les forums qui se sont constitués contre la massification homogénéisante de l'AMP. Viser à la différence est devenu, dans le capitalisme, un

vœu conforme et général. Alors, si la psychanalyse produit seulement la différence de l'analysé, elle l'aura réadapté au monde de la concurrence narcynique, comme je l'appelle, sans plus. C'est ce qu'indique, d'ailleurs, la *Lettre aux Italiens*. Mais alors, est-ce qu'elle ne collabore pas elle aussi, comme Lacan le disait des psychothérapeutes ?

Voici ma réponse : c'est pour autant que, et seulement dans la mesure où elle produit du psychanalyste, qu'elle ne collabore pas. C'est au niveau du psychanalyste, en tant qu'agent du discours analytique, que l'on aperçoit à quel point la psychanalyse est beaucoup plus qu'une pratique désidentifiante. Analyste, c'est une profession que je dis, si vous me le permettez, anti-capitaliste – et le fait que l'analyste puisse gagner de l'argent n'y objecte pas. L'inconscient, lui, n'est pas anti-capitaliste, le contraire : il travaille incessamment à produire la jouissance. Le capitalisme, au fond, c'est une maladie de la dépense, ou de l'accumulation comme on veut, puisque ça fonctionne sur le principe de la constitution et de l'accroissement du capital. Or, l'acte analytique, et c'est là le point essentiel, ne génère rien de capitalisable. Le politique, l'artiste, le savant, le philosophe, le sportif, l'auteur, etc., peut engranger les fruits symboliques ou réels de son excellence, les attacher à son nom et parfois les transmettre. Ce n'est pas le cas de l'analyste, en tant qu'il opère dans la cure. Son acte a des effets certes, mais les bénéfiques, thérapeutiques ou épistémiques, passent côté analysant.

Vous savez de quels termes Lacan a situé l'issue de l'analyse pour l'analyste : rejet, désêtre, déchet, rebut, *palea*, fumier enfin. Toute la question est de savoir comment les entendre, et bien des analystes avouent ne pas les entendre du tout.

Ce sont des termes qui ont une résonance très pathétique. On croit volontiers qu'ils désignent le fait que l'analyste est un objet destiné à être quitté, et qui, en outre, ne peut être quitté que s'il est déchu de la position d'être agalmatique que lui donnait le transfert, d'où le terme de désêtre. Si Lacan avait utilisé l'enflure des termes que j'ai rappelés pour dire cela, ce serait simplement ridicule. Pour deux raisons essentielles. D'abord, cette histoire d'un amour qui va finir, n'est pathétique que vu avec la lunette du transfert. Vu par l'analyste, c'est différent, car cet objet, il ne l'est pas, il en supporte seulement le semblant, et

quand il est déchu de cette position, il est du même coup libéré de l'obligation de supporter le transfert. Ensuite, l'analyste n'est pas seul qui soit destiné à être quitté ou déchu. C'est aussi bien le cas des parents, et des maîtres que les enfants et les élèves quitteront. C'est aussi le cas des femmes et des hommes qui, avec le temps, perdent l'agalma de leurs charmes ou de leur moyens. Ce sont des douleurs de la vie certes, mais que n'importe qui supporte au total. Ce serait un comble que pour l'analyste ce soit un plus grand drame.

La différence est ailleurs. Les premiers transmettent tous quelque chose, des conditions de l'humanisation, du désir, de la jouissance aussi, et ils peuvent en espérer quelque retour, voire reconnaissance à tous les sens du terme. L'acte analytique, lui, ne transmet rien, si transmettre c'est déplacer d'un site dans un autre, que ce soit des valeurs, des signifiants, des biens, des savoirs faire, etc. L'acte analytique fait opérer la cause et obtient la transformation analysante, mais il s'oublie à la mesure de son efficace, tout le bénéfice revenant à l'analysant et à juste titre. C'est en ce sens que l'analyste est le rebut de l'opération. Ce n'est pas qu'on le quitte, sort commun, c'est qu'il assume une tâche, éminente, difficile, mais dont les retombées ne reviennent pas à son nom, sort unique, celui-là. L'acte analytique opère mais il ne se signe pas. Ça n'empêche pas les analystes d'être fort différents, car le symptôme fondamental de chacun influe sur la façon de soutenir l'acte, c'est bien certain, mais l'analysant ne porte pas la marque, je dirai même n'a pas à porter la marque de son analyste - et quand ça arrive, c'est plutôt l'indice des limites d'une pratique. Héros obscur d'un acte qui le dépossède, l'analyste doit supporter de se tenir pour responsable des échecs des analyses qu'il dirige, tandis que les éventuelles réussites, qui d'ailleurs ne s'avèrent que dans la passe, car sans elle l'analyste n'est que probable, les éventuelles réussites donc, sont portées au crédit du passant. Responsable, mais pas bénéficiaire, on comprend pourquoi il faut qu'il soit payé ! Pour le dire autrement : acte et arbre généalogique sont incompatibles. Ce que le proverbe dit par erreur du pas de la gazelle sur le rocher et de l'homme dans la femme, à savoir qu'ils ne laissent pas de traces, c'est de l'acte qu'il faudrait le dire. L'analyste n'a pas de descendant, et l'analysant transformé par l'analyse, porte la marque du pro-

cessus, mais pas celle de l'analyste. Il n'est ni le descendant, ni l'héritier, et encore moins l'œuvre de l'analyste. Autrement dit : impossible de s'identifier à l'analyste défini par son acte.

Ce pourquoi, je crois, Lacan a pu évoquer l'horreur de l'acte et l'énigme du choix de cette position.

Comment soutenir un acte aussi anti-capitaliste, quand le discours capitaliste prend sa forme la plus déployée - celle que Lacan a écrite en 1970 comme un cycle infernal dans lequel les plus de jouir commandent au sujet ; lequel sujet commande à la chaîne ; la chaîne qui commande à la production des plus de jouir qui commandent au sujet, etc. ? Comment supporter cet acte sans Autre, non seulement solitaire par essence, mais non capitalisable au titre de la jouissance, dans un monde où il n'y a plus d'autre cause que le cynisme des plus de jouir ? La sortie du discours capitaliste évoquée dans *Télévision* n'est rien d'autre que l'existence de l'analyste. Lacan ne parle pas sans raison du saint. Seulement le saint n'était pas tout seul. Il y avait pour lui la présence de l'Autre divin, et l'imminence ou la promesse de l'amour infini. Résultat : le capitalisme cynique ne peut rien promettre au psychanalyste, à qui son acte ne promet rien non plus.

Pour se faire le héros obscur de cet acte sans mesure, faut-il des reliquats religieux d'idéal d'abnégation, un reste d'ascétisme hystérique, un dégoût natif de l'avoir ? Mystère. C'est ce que la passe devrait explorer. Il est patent, en tous cas, que l'acte insoutenable appelle des compensations. Précisément parce que les psychanalystes ne sont pas des saints. Ce sont les caractéristiques de l'acte qui donnent le ressort le plus réel de tous les travers des analystes que j'ai peut-être paru critiquer : leur narcissisme exacerbé, si souvent dénoncé, leur aspiration à la notoriété, au pouvoir mondain, à l'appartenance, bref à toutes les formes de participation au discours de l'Envers. Rien à redire : ces facilités sont la face inversée des rigueurs de l'acte. Rien à redire si l'acte y est, ou peut y être.

Or, contrairement au saint qui va tout seul son chemin, en marge des voies tracées par l'Eglise, sans voie canonique, l'acte ne va pas tout seul. C'est ainsi que je m'explique qu'en 1974 Lacan situe le désir de savoir comme le seul compatible avec la position de l'analyste.

J'ai isolé deux facteurs qui me semblent faire claudiquer la psychanalyse d'aujourd'hui. D'abord les fins d'analyses qui ne destituent pas le sujet, mais qui l'instituent dans sa castration. Ensuite, les difficultés croissantes à soutenir un acte sans rétribution dans un monde où tout fonctionne à la rétribution comptable. Il n'y a aucune solution organisationnelle à ces difficultés. Mais ces deux écueils appellent, en fait, le même correctif, à savoir l'impulsion d'un désir de savoir. Lui seul est susceptible de balayer les désenchantements quant au savoir que j'ai signalés. C'est le seul aussi qui soit compatible avec l'acte. Dans son acte, l'analyste ne pense pas. Il n'empêche qu'il doit penser la psychanalyse (je n'ai pas dit son inconscient) pour se soutenir. Ce joint de l'acte au désir de savoir s'indique dans les faits suivants : c'est qu'il y a des freudiens, des kleinien, et ... des lacaniens. Lacan disait volontiers, "mes élèves" et parlait de "ceux qui me suivent". On pourrait y voir d'ailleurs une objection à ce que je soulignais d'une non-rétribution de l'acte. Ça n'en est pas une. Ceux-là ont généré un nouveau transfert, car ils ont été des sujets plus que supposés savoir : des sujets produisant le savoir (SpS), le savoir de la structure. Ce sont les seuls que l'on puisse créditer d'un désir de savoir, car ils l'ont prouvé en acte.

Je conclus donc sur les chances de la psychanalyse dans le nouveau siècle, pour autant qu'elles dépendent des psychanalystes. Ce sera selon qu'un désir de savoir effectif fera ou non le poids dans la vie de chaque psychanalyste face aux diversions capitalistes qui lui sont aussi permises.

Et je m'aperçois qu'une fois de plus, écrivant ces dernières lignes dans l'avion, je retombe, sans l'avoir calculé, sur le problème de l'Ecole de psychanalyse dont je n'avais nullement l'intention de parler.

ENQUÊTE

Qu'est-ce qu'être lacanien aujourd'hui ?

L'enquête publiée dans les deux premiers numéros de *Hétérité* et présentée par Gabriel Lombardi est, par la diversité même de ses réponses, éclairante.

Il semble bien que l'analyste lacanien soit un analyste qui se définisse de ne pouvoir se définir comme tel... Chacun pourtant a répondu à la question, privilégiant le ou les domaines où la spécificité lacanienne lui paraissait la plus marquante, qu'il s'agisse de la cure avec l'absence de standards, de la formation avec l'absence de critères, de l'institution avec l'absence de normes.

Et ces absences partout privilégiées, loin de remettre en cause cure, formation et institution en les rendant aléatoires ou triviales, s'avèrent être ce qui détermine radicalement le champ lacanien, d'y inclure la fonction de la cause, fonction dite *a*. Elles font le fondement de la logique psychanalytique telle que Freud l'a dégagée, l'appelant castration ou manque. C'est pourquoi il n'est pas possible d'être lacanien sans être freudien.

Un lacanien est alors un psychanalyste qui ordonne la cure, sa conduite et sa terminaison, l'enseignement, le collectif, à cette logique qui préserve sa place au manque en tant qu'il est déterminant de la structure, au même titre que la logique formelle moderne l'a démontré dans son champ.

De cette promotion du manque se déduisent nombre de conséquences, dont la plus patente est la dénonciation de tout ce qui pourrait apparaître comme animé d'une visée totalisante. Ainsi peut-il en être de toute tentative de définition, et pourquoi pas de celle du psychanalyste lacanien. C'est la raison pour laquelle nos intervenants sont justifiés de ne pas proposer des pré-

dicats qui définiraient le psychanalyste lacanien autrement que négativement, en opposition au psychothérapeute qui ne se soutient dans son existence que du postulat de l'unité du sujet, en opposition à l'Universitaire qui ne se soutient que de l'Auteur voilé, en opposition au Maître qui, comme le psychothérapeute qui est d'ailleurs à son service, ne se soutient que du rejet de la division.

C'est pourquoi aussi apparaît dans toutes les contributions une dimension d'idéalité du psychanalyste lacanien. L'effectivité du psychanalyste lacanien est-elle condamnée, comme celle du délire Schréberien, à n'être qu'asymptotique dans sa réalisation, non sans une discrète note sadienne : "Psychanalystes, encore un effort pour être lacaniens !"

Et c'est bien là notre problème, notre problème au sens du problème qui se pose au psychanalyste lacanien d'aujourd'hui : qu'est-ce qui peut se démontrer être "lacanien" ?

C'est que la présence du manque est par définition sans réalité, sans substance ; il ne suffit pas de prédiquer sur le manque pour le faire "ex-sister". Aucun enquêteur, même lacanien, ne pourra dans une contribution refermer la main sur le manque, le prendre au collet et l'amener à comparaître au tribunal du jugement dernier pour qu'il s'y justifie de son lacanisme. Ainsi, à toute réalisation, à toute production d'un analyste qui se voudrait lacanien, qu'il s'agisse de sa pratique, de son enseignement ou de son fonctionnement institutionnel, un autre analyste tout aussi "lacanien" peut dénier cette qualité, simplement en refusant d'y reconnaître la présence du manque. La dimension du jugement intime, promue par Lacan et souvent évoquée par Colette Soler dans nos débats récents sur nos procédures institutionnelles de garantie, vise bien ce point précis, où aucun critère objectif n'assure de la conformité à la logique lacanienne. Si la logique lacanienne délivre une certitude entièrement transmissible, ce n'est que sur ce qui y contrevient, de s'appuyer sur la totalité, et par là s'exclut de soi-même du champ lacanien. Par contre, il n'existe aucun critère d'inclusion assuré.

Que ce problème se pose spécialement au psychanalyste lacanien d'aujourd'hui tient bien sûr en partie à la disparition, qui n'est pas si ancienne, de Lacan lui-même. Encore aujourd'hui sont nombreux, y compris parmi ceux qui ont répondu à l'enquête, les psychanalystes qui ont connu la psychanalyse lacanienne avec Lacan. Lacan certes se refusait à décerner le label de lacanien, mais personne, sauf à la toute fin de son existence, ne déniait à Lacan lui-même ce qualificatif. Cette position d'exception, d'au-moins-un, assurait à l'ensemble une cohérence apparente que la simple annonce de sa disparition prochaine a fait voler en éclats.

Depuis, c'est la communauté lacanienne qui est éclatée, et avec le temps peut-être toujours plus. On peut y voir, avec raison, un signe encourageant, conforme à cette logique particulière qui est celle qu'il a mise en évidence dans l'inconscient et qui a présidé à son enseignement. On peut aussi, avec non moins de raison, y voir un signe inquiétant pour l'avenir des psychanalystes lacaniens.

Il faut là incriminer bien sûr l'époque, qui a bien changé depuis les années 1960-1980. Le marché consumériste exige des normes, des critères, des données objectivables et comparables, pour pouvoir procéder à ses enquêtes d'efficacité, c'est-à-dire de rentabilité.

Disparaître avec la certitude d'avoir eu raison contre les préjugés triomphants de son époque peut ne manquer ni d'élégance ni de panache, mais ce ne peut pas être une perspective désirable, en tout cas pour un psychanalyste lacanien... En effet, malgré la promotion du manque, le psychanalyste lacanien ne peut se faire sans contresens le Hérault héroïque des causes perdues. Si l'objet en cause est bien perdu, la cause elle est en acte.

Et c'est bien là, au niveau de l'acte, de son rapport à l'acte, et pas seulement dans sa manifestation d'échec, que le psychanalyste lacanien d'aujourd'hui est irrévocablement convoqué, de par la disparition de la garantie que donnait la présence de Lacan, de par les sollicitations de l'époque aussi. En effet, la psy-

chanalyse lacanienne ne promeut le manque constitutif que pour rendre toute sa place au sort que choisit de lui faire le sujet : le refouler n'est pas la même chose qu'en tenir compte, il est vrai, mais toute la question est de savoir comment il en est tenu compte, une fois révélé. Et là, la contemplation éternisée, voire la fétichisation du manque n'équivaut pas à sa mise en cause, au sens d'implication, dans l'acte, et contemplation comme fétichisation ne sont pas lacaniennes.

On a beaucoup glosé sur la phrase célèbre de Lacan, "Le psychanalyste a horreur de son acte" mais Lacan n'en a jamais fait prétexte pour dispenser l'analyste d'être à la hauteur des exigences de l'acte. Cela suppose un psychanalyste informé. Informé de la division subjective, de sa division subjective d'abord, avec la singularité inexportable de sa réponse à cette division ; informé de la structure de division du sujet et de son ignorance préalable des solutions que chacun y apporte ; informé du pouvoir du transfert et de l'interprétation, et qui sache en user d'une manière qui convienne à l'issue souhaitée. Un psychanalyste donc à qui la place centrale du manque ne laisse que peu d'échappatoire s'il veut que le sujet qui s'analyse avec lui ne se heurte à l'impasse d'une indétermination éternisée, mais apprenne à son tour ce qui lui manque, et ce dont il jouit.

Et s'il nous est permis de paraphraser la remarque de Lacan sur la sortie qui ne vaudrait que si elle vaut pour tous, l'acte ne vaut que s'il laisse la place à d'autres actes, à l'Hétérité.

Ajoutons que l'acte peut s'accompagner d'une dimension qui ne lui est pas structurellement étrangère, la joie. C'est bien pour cela que Lacan s'interrogeait devant les psychanalystes de son temps qui s'affrontaient au difficile problème de la liberté dans la psychose, sur ce qui faisait notre joie dans ce qui nous occupe.

Restons modestes et ne nous laissons pas trop intimider par une accusation de lâcheté morale mal comprise, chacun peut à l'occasion être triste, mais le psychanalyste lacanien, qui ne se confond pas avec la personne du praticien, ne peut pas être triste.

C'est même quelqu'un qui, dans son acte, est animé par une joie singulière, dont il a quelque idée. Cette joie se transmet à l'occasion, à qui y est sensible, tant il est vrai que les joies ne sont pas les mêmes pour tous, et que toutes ne font pas un psychanalyste.

La joie du psychanalyste lacanien d'aujourd'hui peut-elle faire contrepoids aux effets de dispersion/dépression du discours dominant actuel ? A tenter, non sans de bonnes raisons d'y croire...

ÉTUDE

Le plus de temps¹

Dans la psychanalyse “faut le temps”², disait Jacques Lacan. Il faut le temps, en effet, pour arriver à la conclusion finale. Ce temps nécessaire paraît généralement très long, trop long. Impatience bien naturelle ? Etrange, aussi bien, car elle fut là dès le tout début, alors que la durée des cures ne se comptait pas encore en années. Avec quelle inquiétude navrée Freud ne se résolvait-il pas à annoncer à ses premiers patients le sacrifice nécessaire de plusieurs mois d’analyse ! La question n’est pas d’aujourd’hui : pourquoi faut-il tellement de temps ? Plus que l’on ne voudrait, c’est sûr. Plus qu’il n’en faut pour raconter sa petite histoire, ou même pour déchiffrer le symptôme et, généralement, plus encore. Pourquoi ?

Le traitement du temps dans la civilisation

D’où s’émet le jugement qui proteste des analyses trop longues, et qui protestait déjà alors qu’elles étaient encore courtes ? A l’évidence, c’est l’autre discours qui parle là. Je pars de ceci – banal : il y a un traitement du temps dans la culture, qui génère des habitus et des normes dont la psychanalyse ne saurait être séparée. L’ère capitaliste a converti le temps en quasi marchandise : il se gagne, se vend, s’achète, s’investit, se gaspille, bref, c’est une valeur marchande, une variable prise en compte dans le calcul des coûts de tous les produits de la culture. Le temps qu’il faut pour fabriquer les objets et les... hommes – autres objets – est une notion qui a précédé de loin la psychanalyse. “La force de travail” elle-même, dont Marx créditait le prolétaire qui n’a rien d’autre à vendre, est bien inséparable du temps de vie.

¹ Ce texte reprend les thèses de deux articles de mai et septembre 1993, l’un intitulé *Le plus de temps*, et l’autre *Le temps qu’il faut*, rédigé à partir d’un séminaire donné à Buenos-Aires.

² Lacan Jacques, “Radiophonie”, *Scilicet* 2/3, éd. du Seuil, 1970, p. 78.

Pour l'homme pressé d'aujourd'hui, le temps est plus que jamais un avoir - ce que la langue entérine d'ailleurs.

Objet, le temps peut donc aussi se donner, se refuser, se demander, se revendiquer, voire se... dérober. Dans tous les liens sociaux - maître/élève, parents/enfants, employeur/employé, et bien sûr hommes/femmes -, partout, le temps se négocie, et le sujet moderne, rompu à un constant calcul sur le partage du temps, reçu, donné, vendu, perdu, etc., entretient l'idéal contraire : le "donner sans compter". Cette comptabilité ne traverse pas seulement l'espace des luttes sociales pour une réappropriation du temps, elle hante aussi les conflits intimes, plutôt tragi-comiquement : revendications de l'enfant à sa mère, de l'époux à l'épouse et réciproquement, plus généralement de celui qui aime à l'aimé. Pas étonnant que le temps de l'analyse apparaisse tout naturellement soustrait à celui qu'il faudrait pour les proches. Une clinique du temps volé est à faire. Mais là on saisirait que le temps n'est quand même pas un objet comme un autre, trop lié qu'il est à la présence pour fonctionner tout à fait comme un avoir détachable.

Les impératifs du traitement court, présents dès le début de la psychanalyse, ne firent d'abord que relayer les idéaux du médecin dont la pratique de Freud eut à se détacher, et qui sont eux-mêmes à inclure dans les normes plus globales de rentabilité et d'efficacité. C'est dans la psychanalyse même que les exigences de la civilisation pressée se font entendre, chacun, analysant et analyste, se faisant à l'occasion porte-voix du discours autre, de ses pratiques et de ses normes. On conçoit sans peine la hâte de l'analysant : elle semble ne pas appeler d'explications particulières dès lors qu'il souffre. Mais en fait, ce furent les analystes qui, dès l'époque de Freud, montèrent en problème la durée de la cure analytique et qui introduisirent la question d'une analyse possiblement abrégée. On dira sans doute qu'ils le firent sous la pression de la demande, mais si ce n'était pas celle que l'on croit ? N'oublions pas Anna O. et Breuer, ce moment de seuil historique où la réponse freudienne va juste émerger : c'est lui qui coupe court et elle qui veut poursuivre. Et aussi cette remarque tardive de Freud, notant qu'après s'être évertué pendant des années à convaincre ses patients de poursuivre, il devait se donner encore beaucoup de mal pour les persuader... de s'arrêter.

Le grand texte de Freud qui a valeur de testament quant à sa conception de la pratique analytique, "*Analyse finie et analyse infinie*", s'ouvre précisément sur cette question, en évoquant à nouveau les premiers disciples théoriciens du temps compressible. Otto Rank d'abord, et son rêve d'une technique en court-circuit qui éviterait les détours de l'association libre, irait directement à la cause du symptôme, supposée être traumatisme originel. Sandor Ferenczi, inventant la "méthode active", pour faire répondre en accéléré la cause première. Après Freud, le thème n'a pas cessé de courir et de s'enrichir. Curieusement, l'IPA, sous l'effet de l'enseignement de Lacan et de son manquement renouvelé de la durée de la séance, a entonné une autre antienne : à l'analysant, on lui devait du temps, cinquante minutes pour une séance, par exemple. Autre chanson, en effet. Comme si l'analysant payait, non pour être analysé, mais pour de la présence. On dira, non sans raison, que pour s'analyser il faut du temps. Oui, mais lequel et pourquoi ? C'est justement la question : ou bien la réponse peut être fondée en théorie, ou bien elle ne sera que celle, déjà là, des impératifs du marché là où l'on attendrait celle de la cause analytique.

A cet égard, la séance courte peut paraître ambiguë si on la juge selon l'autre discours. Elle semble, en effet, homogène à la temporalité de décision rapide qui régit toutes les instances exécutives de notre civilisation. Partout, dans le commerce, la politique, la diplomatie, etc., et en dépit de la multiplication croissante et corrélative de ce que l'on peut bien appeler les instances pour comprendre, règne une précipitation généralisée et inévitable des moments de conclure... les marchés, les contrats, les traités, etc. C'est au point qu'à défaut de saisir ce qui la fonde dans la structure, on pourrait vouloir y reconnaître une infiltration de l'esprit de l'époque dans la psychanalyse.

La question se complique néanmoins, du fait que la pression de la culture n'est pas univoque. La civilisation nous bouscule sans doute, et pousse toujours plus vers la compression du temps. Pourtant le malaise génère aussi ses antidotes et l'on voit que les pratiques qui prétendent rivaliser avec la psychanalyse sont de types divers. Il y a bien sûr, en premier lieu, les différentes thérapies courtes, toujours plus courtes, jusqu'à la séance unique quoique longue – nord-américaine, bien sûr. Mais aussi,

à ne pas oublier, toutes les thérapies, disons, de la compensation. Celles-ci prétendent donner au sujet justement ce dont son époque le prive. Et puisque le temps manque, ce sera : le temps de souffler, de se détendre, de se tranquilliser. Relaxation, yoga, thérapies d'inspiration Zen, etc.

Je me souviens d'une fort sympathique personne qu'un milieu professionnel très exigeant soumettait à la pression d'un tourbillon et de lutttes constantes. Elle avait "bénéficié" de quatre ans d'une supposée analyse à l'étranger, dont elle disait qu'elle lui avait ménagé trois fois par semaine trois quarts d'heure de détente. Et c'est ce qu'elle voulait : un lieu protégé. Toute une série de thérapies, d'ailleurs pas toujours nouvelles, sont en passe de prêter à confusion avec les lieux de loisirs, où l'on cultive le droit à l'oisiveté. Les espèces végétales et animales menacées de destruction ont déjà leurs parcs réservés, et il est clair que de tels lieux se cherchent pour les urgences subjectives que la civilisation engendre. Des espaces préservés où le sujet puisse arrêter sa montre, cette petite merveille de la technique qui ne s'arrête jamais, et croire qu'il se réapproprie son temps. Seulement, le temps qui manque a un frère jumeau : le temps en trop, déserté de finalités, et dont le sujet ne souffre pas moins.

Demandons alors : que veut finalement l'analysant ? Comme tout sujet, il est à cet égard divisé entre des vœux divergents. Epargnant et dépensier à la fois, il veut économiser son temps et aussi en profiter. Part perdue dans les deux cas. S'il l'économise, il n'en jouira pas. Qui songerait à identifier l'épargnant et le jouisseur ? Il pourra jouir de bien des choses sans doute, de toutes les activités dont il comble son temps, voire des astuces d'un planning parfois époustouflant, mais de son temps lui-même, il se verra floué. Si, au contraire il veut en profiter, ne vait-il pas le "perdre", comme on dit, le vider de rien qui vaille, et n'y retrouver qu'un désir exténué ? Ce choix forcé se transpose dans l'analyse. Trop pressé vers l'objectif, il ratera les détours en surprise de l'association libre sans laquelle rien ne se fait dans une analyse, mais à se livrer aux délices de l'escapade et à trop flâner dans le dire n'importe quoi, c'est la finalité qui se perdra. On saisit dans ce choix forcé combien le temps n'est là que "l'étoffe"³ du sujet et de ses modes de jouissance.

³ *Ibid.*, p. 79.

Or, le régime de la jouissance a changé. Au temps tranquille du maître antique répondait – c’est la thèse de Lacan – l’accès à un plus-de-jouir de “consommation plus courte”⁴. Mais notre régime de consommation de jouissance s’est inversé : au temps pressé des montres qui ne s’arrêtent jamais, répond la consommation plus longue d’une satisfaction toujours plus retardée par la multiplication des médiations qui séparent le sujet des objets de sa convoitise. Déjà, Jean-Jacques Rousseau dénonçait la “malheureuse prévoyance”, qui soustrait la jouissance du présent pour la reporter au futur et cultive ainsi ce que Lacan appelle, deux siècles plus tard, la participation de tous à la “soif du manque-à-jouir”⁵. Le choix forcé du travail, évidemment inconnu du maître antique, c’est le prix que la civilisation met à la distribution de ses plus-de-jouir en extension. Mais ces nouveaux objets du désir sont “plus-de-jouir en toc”⁶, on ne le sait que trop. Pas sûr, dès lors, qu’une analyse longue ne soit pas le plus court chemin pour rendre le sujet à la cause véritable de son désir. Je reviens donc au temps de l’analyse.

Pour que le procès d’une analyse se constitue en séquence finie, plusieurs modes de temporalités sont requis. Il y a le temps propre de l’association libre, des pensées mises en série ; puis le “temps logique”, qui est autre chose, à savoir le temps qu’il faut pour produire une conclusion à partir de ce qui n’est pas su. Et la question se pose encore de savoir si ce temps logique épuise en tous les cas le temps de la séquence analytique elle-même.

Le temps de l’association libre

La temporalité propre de l’association libre est celle d’une série plus que d’une séquence dans la mesure où, par définition, la parole analysante se présente comme un chapelet d’énoncés qui met des dits en série. Série virtuellement aussi infinie que la série des nombres entiers, même si elle ne dure qu’un temps ; un énoncé de plus peut toujours être émis. La formule inverse est aussi recevable : il manque toujours encore un énoncé.

⁴ *Ibid.* p. 89

⁵ *Ibid.*, p. 87.

⁶ Lacan Jacques, *L’envers de la psychanalyse*, éd. du Seuil, mars 1991, p. 93.

L'analysant a certes souvent le sentiment qu'il dit toujours la même chose, mais qu'il se répète n'objecte pas à cette structure de série au terme inaccessible. Suivant certaines indications de Lacan, nous pouvons l'écrire ainsi, en symbolisant les énoncés par des uns : $[1,1,1 \dots (-1)]$, ou bien, en réduisant la série des énoncés à un seul élément : $[1 \dots (-1)]$. Le problème de la conclusion de l'analyse est précisément de savoir si on passe, et comment, de la série associative potentiellement interminable à une séquence finie – distincte donc d'une série simplement arrêtée – autrement dit d'une structure de succession qui n'inclut pas son terme à une structure de succession produisant le terme qui la clôt.

L'association libre comme série a la même structure que la série des nombres entiers, à ceci près que celle-ci est absolument déterminée par la loi du successeur. Aucune loi ne préside à la production des énoncés associés de l'analysant, c'est de règle, mais en dépit de son nom, la série associative, on le sait, n'est cependant pas libre. Son artifice qui invite l'analysant à tout dire, mais aussi bien à dire n'importe laquelle des pensées qui lui viennent, révèle à celui qui s'y essaie une contrainte associative, par quoi il expérimente l'impossibilité de dire n'importe quoi. Le discours pulvérulent n'est accessible qu'au sujet hors-discours. Lui seul entre en maître "dans la cité du discours"⁷, tandis que le névrosé s'y installe en esclave, assujetti qu'il est à la chaîne dont il interroge précisément la cause.

Cette série, infinie et partiellement déterminée, n'est pas quelconque : elle développe la signification du sujet supposé savoir. C'est dire qu'elle a un point d'entrée précis, que nous pouvons identifier au moins-un écrit ci-dessus, au terme de la série. C'est le sujet lui-même, référent inaccessible au signifiant, qui ne peut faire mieux que de le représenter, et équivalent à l'ensemble vide. C'est lui qui s'affirme à l'entrée de la série associative, sous une forme clinique très simple, que Lacan a d'abord désignée comme question du sujet, et que nous reconnaissons chaque fois que nous évoquons la nécessaire hystérisation d'entrée. Cette question, qui interroge le symptôme d'un "qu'est-ce que ça veut dire ?" ou d'un "qu'est-ce qu'il y a ?", situe le moins-un au com-

⁷ Lacan Jacques, Compte rendu du séminaire sur l'Acte analytique, *Ornicar ? 29*, éd. Navarin, 1984, p. 22.

mencement, comme le zéro avant le un. Elle convoque l'ensemble des énoncés à produire en position de savoir promis à lever l'énigme, et conditionne la mise en séquence de la série associative par quoi celle-ci se distingue de tous les tests dits aussi d'association libre. La série en tant que telle obéit en effet au temps amorphe de la pure réitération d'une différence homogène, tandis que la séquence anime un temps inhomogène, tendu entre anticipation et rétroaction. La mise en fonction de la signification du sujet supposé savoir à l'entrée d'une psychanalyse a donc pour effet de capter le sujet analysant dans la temporalité séquentielle des points de capiton, laquelle lui dissimule d'abord l'*automaton* de la récurrence du moins-un.

La série d'énoncés de l'analysant est en effet une série de séquences. Ces énoncés, on peut les écrire, comme je l'ai fait, chacun comme des uns, mais il y a des uns de types divers, Lacan l'a noté. Le un du signifiant pur, asémantique, qui ne copule avec aucun autre, se distingue de l'unité syntaxique qu'est la phrase. Celle-ci est une chaîne, symbolisable en réduction par deux signifiants ($S1 \longrightarrow S2$), et qui produit cette autre unité qu'est l'unité sémantique de signification. Ainsi le sujet qui profère, dernier exemple venu : "je ne me sens pas fils de mon père", produit la structure minimale de séquence qu'est un point de capiton où le je tente de se déterminer dans une stase significative : $S1 \longrightarrow S2$. L'unité sémantique ainsi produite peut se symboliser d'un "un" combinable à son tour :

$$\begin{array}{l} (S1 \longrightarrow S2) \\ \quad (1 \longrightarrow S2') \\ \quad \quad (1 \longrightarrow S2'') \\ \quad \quad \quad (1 \longrightarrow \dots (-1)) \end{array}$$

Dès lors le transfert comme adresse au supposé savoir est-il "une relation essentiellement liée au temps"⁸ et l'expérience analysante, ordonnée par la rétroaction des séquences signifiantes, s'anime-t-elle entre une attente et une rétrospection de transfert, qu'exprime au mieux le mode grammatical du futur antérieur grâce auquel, à la fin, il ou elle aura été celui ou celle qui... Ce temps génère des affects spécifiques qui marquent de leur touche les dynamismes comme les retombées de la libido, la passion du signifiant se manifestant comme passion du

⁸ Lacan Jacques, *Ecrits*, éd. du Seuil, 1966, p. 844.

temps. La quête analysante se fait espoir, parfois exalté, mais aussi crainte, hantise, jusqu'au renoncement anticipé. Ces nuances qui spécifient chaque cas ont leur importance à l'entrée de l'analyse. Ce n'est pas la même chose d'entrer plutôt par la confiance du gain ou par la crainte de la découverte, car ce sont indices de la position du sujet à l'endroit du savoir inconscient qui le constitue. Les affects de rétrospection ne manquent pas non plus : nostalgie sans doute, mais plus ou moins nuancée de regret, voire de remords. Nécessairement, l'élaboration de transfert oscille entre l'enthousiasme de l'expectative, et le sentiment d'une impuissance récurrente à trouver le dernier mot. S'y ajoutent, bien sûr, les "eurékas" de la trouvaille lorsqu'un bout de vérité se livre.

Cependant, ce temps de la rétroaction signifiante n'est pas le propre de l'analysant. C'est un universel du "parlêtre" que d'advenir dans un présent aussitôt révolu, les promesses du futur ne relevant les verdicts de l'advenu qu'au prix du dérobement du présent. Le résultat c'est que pour chacun, même pour les "vies minuscules", la vie se juge du point de vue de la mort, point de capiton suprême. Soustrayant toute promesse, il fait prévaloir le futur antérieur d'un jugement dernier qui se passe bien du dieu de la révélation. Or, la psychanalyse ne vise pas l'universel dans le sujet, mais plutôt la particularité du positionnement de chacun dans cette structure. Ce n'est donc pas cette phénoménologie universelle qui importe, mais tout au contraire sa singularité. C'est elle qui permet, par le "manierement du temps"⁹, de faire travailler le transfert à la production de la réponse attendue. Les modes en sont variés, mais ils se répartissent selon les types cliniques car le symptôme, dans sa consistance, met le sujet au présent, et même au présent perpétué de "ce qui ne cesse pas" de se souffrir, en dépit du consentement et du déplaisir, et on peut constater que chaque type clinique accentue une modalité temporelle spécifique, qui vient comme gauchir la structure universelle du temps de la chaîne.

⁹ *Ibid.*

Le temps symptomatique

Il y a le mode obsessionnel du temps séquentiel. *Automaton* des compulsions mises à part, le sujet s’y détermine dans l’anticipation toujours actualisée du point de rétroaction ultime. En ce sens, sa montre avance, contrairement à ce que l’on croit parfois. On le croit du fait de sa procrastination fréquente, mais c’est une erreur qui repose sur la confusion du sujet et de la personne. Que la montre du sujet avance ne tranche pas du comportement qu’il affiche : selon les cas ou selon les moments, ce seront aussi bien les attermolements de la délibération que la mise au présent par la précipitation de l’acte. Ni l’une ni l’autre n’empêchera que le sujet, toujours déjà offert “au regard de la mort”¹⁰, ne se saisisse dans un temps révolu qui vide encore un peu plus un présent déjà universellement évanescent. Par l’opération de l’anticipation, qui consomme les épousailles, si l’on peut dire, platoniques du sujet et de la mort, c’est le couperet de la rencontre qui est conjuré. Voyez l’homme aux rats de Freud. Tout érigé sous l’œil éternel, il se maintient, dans la réalité, entre deux femmes : la fille de l’auberge, servante du besoin sexuel, et la dame pauvre du choix impossible, dont il entretient ses rêveries et fantasmes. Mais l’inconscient a déjà suscité la troisième, cette fille supposée de Freud qui, de “ses yeux de bitume”¹¹, le fixe du regard de la mort.

L’hystérique au contraire s’inscrit d’un “pas encore” qui vit d’espoir. Le sujet n’y est pas déjà à l’heure de la mort, il attend l’heure de la vérité. Celle-ci “se refuse plus souvent qu’à son tour”¹², et ce qu’elle dit quand il s’en rencontre un bout ne lui plaisant pas, le sujet l’attend... encore. Qu’il se dérobe comme objet de la jouissance de l’Autre, ou qu’il récuse, au nom du réel, le savoir qu’il appelait de ses vœux, le “faire désirer” à quoi il se voue fait de lui l’artisan d’un suspens prolongé. Non qu’il soit déjà mort, cas de l’obsessionnel à qui sa dernière heure anticipée ne laisse rien à attendre, mais qu’au contraire il attende de naître, déplorant de n’être pas, pas sans l’Autre. Rien qu’un vide, qui

¹⁰ Lacan Jacques, Compte rendu du séminaire sur l’Acte analytique, *opus cit.*, p. 22.

¹¹ Lacan Jacques, “Fonction et champ de la parole et du langage”, *opus cit.*, p. 303.

¹² Lacan Jacques, *Télévision*, éd. du Seuil, 1973, p. 64

appelle. Qui appelle toujours, car à l'heure de la vérité, si c'est vérité de l'Autre, le sujet s'éclipse pour parer à sa destitution. Cf. Socrate et sa dialectique interrompue, réellement. Ce n'est pas la nostalgie qui prévaut là, mais le rêve des lendemains, de l'ailleurs et du pas encore. Des pans entiers de l'existence du sujet en sont parfois relégués, non pas dans l'amnésie, qui est autre chose, mais dans le non-advenu – traumatisme mis à part, bien sûr. On comprend que pour ce sujet, l'entrée dans l'analyse, et l'espace d'attente qu'elle ouvre, lui aille comme un gant. C'est plutôt la fin, et ce qu'elle implique de réduction à un verdict définitif, quel qu'il soit, qui endeuille le sujet.

Le phobique se différencie en ceci qu'il ne perd jamais le nord : il n'a pas assez d'une montre, il a aussi sa boussole qui ne trompe pas, dès lors que seul le signifiant de sa phobie le sépare de l'angoisse. Ce point fixe du présent trop présent de la rencontre d'angoisse, du "gouffre temporel" qui abolit, en un instant quasi éternel, tant l'horizon du futur que les arrière-plans du passé, fait point d'ancrage pour ses évitements et commande la géométrie de ses déplacements – d'où les métaphores spatiales qu'il suggère. Sa montre à lui est toujours à l'heure, à l'heure H du réel. Elle tolère pourtant, elle aussi, des conduites de types contrastés : immobilité et temps figé de l'affût, qui prête parfois à confusion avec la pétrification obsessionnelle, ou au contraire temps projeté de la fuite ailleurs, "en avant", comme on dit, qui prête plutôt à confusion avec l'attente hystérique.

La psychose, elle, défait la temporalité séquentielle du fait même du signifiant dans le réel hors chaîne. Qu'elle attaque les cadres temporels de la réalité s'aperçoit d'ailleurs à fleur de phénomènes. (C'est ce dont Binswanger et le courant de la psychiatrie phénoménologique ont fait tellement de cas). C'est que défaire l'épinglage du signifiant et de la signification, défait aussi par voie de conséquence la temporalité rétroactive de la chaîne : hallucination verbale, fragmentation pulvérulente de la schizophrénie, infinitude asymptotique de la réalisation paranoïaque, série des instants juxtaposés dans le désordre anhistorique de la manie, présent éternisé de la mélancolie, etc.

Cette variété symptomatique de la temporalité universelle du sujet se conçoit dans la mesure où le symptôme inscrit ce que

nous pouvons bien appeler la relation du sujet avec le réel. La rencontre première avec la réalité sexuelle – traumatisme, a dit Freud – le symptôme l’inscrit. Ce faisant, il la dissimule et la distancie : “*proton pseudos*” selon Freud, “*falsus*”¹³ selon Lacan. On comprend que l’“enveloppe formelle”¹⁴ du symptôme, en tant qu’édifice signifiant, inclue en la figeant la diachronie de la chaîne qu’il superpose à la métaphore première de la jouissance. Dès lors, rien d’étonnant à ce qu’il livre son secret dans la temporalité d’anticipation-rétroaction de la chaîne qui s’y déchiffre, et que cette temporalité porte la marque de la défense subjective à l’égard du réel. C’est elle qui fait tout l’enjeu d’une analyse.

Il a bien fallu constater pourtant, qu’en dépit des premiers espoirs de Freud, l’élucidation d’un symptôme ne se confondait pas toujours avec sa résorption, et que cette dernière elle-même n’équivalait jamais à la disparition de tout symptôme. Soit qu’un symptôme déchiffré se maintienne, cas de l’homme aux loups, soit qu’un symptôme guéri en laisse un autre à sa place, cas de l’homme aux rats, mais aussi de beaucoup d’autres, notamment celui par lequel Freud introduit l’expression de *proton pseudos*, dans son “Esquisse d’une psychologie scientifique”. De fait, quand la jeune fille que tourmente la “hantise” d’entrer dans les magasins, avec tout ce que ce terme connote d’attirance fascinée et de crainte, aura déchiffré avec Freud la chaîne qui permet de substituer le signifiant “homme” au signifiant “magasin”, et de traduire sa phobie en termes de hantise de la relation sexuée à l’homme, elle sera au pied du mur du vrai problème à traiter. De même pour l’homme aux rats : son obsession disparaît de façon spectaculaire sous l’effet du déchiffrement, mais lui, reste partenaire de la mort qui l’attend à la place de la femme.

Il faut donc plus de temps pour traiter le rapport du sujet à la cause sexuelle que pour déchiffrer le symptôme, au sens étroit du terme. Ce fait nous introduit à la question du temps logique dans sa définition stricte. Le temps rétroactif de la chaîne peut sans doute être dit “temps logique”, dans la mesure où la logique du signifiant commande à son mouvement réversif. Réservez pourtant l’expression de “temps logique” au temps qu’il faut

¹³ Lacan Jacques, “Radiophonie”, *opus cit.*, p. 80.

¹⁴ Lacan Jacques, “De nos antécédents”, *Ecrits*, *opus cit.*, p. 66.

pour conclure malgré l'incomplétude de l'Autre, là où l'inconscient lui-même ne sait pas. Ce temps est requis pour mettre un terme à la série associative infinie et pour produire l'effet d'après-coup d'où elle puisse s'ordonner en séquence finie.

Le temps logique

Réussir à conclure en dépit du manque à savoir, c'est bien le problème posé à chacun des prisonniers dans le sophisme du texte que Lacan consacre au temps logique en 1945. Chacun doit déduire sa propre couleur qu'il ne sait pas, mais que les deux autres savent. Lacan les désigne de trois lettres A, B et C, A étant chacun d'entre eux, en tant qu'il calcule sa couleur. Il le peut en inférant des mouvements des deux autres ce qu'ils savent de sa propre couleur. Il n'est sans doute pas excessif de voir dans ce savoir de B et de C une sorte d'anticipation de la fonction de l'Autre, lieu du savoir. Cependant, au-delà d'avoir reconnu l'incomplétude de cet Autre, lieu barré où du savoir manque, $S(\bar{A})$, Lacan n'a jamais cessé de se référer à son temps logique. Il le redéfinit dans "Radiophonie" comme le temps nécessaire pour "se dire"¹⁵, et ce n'est pas simplement celui qu'il faut pour s'associer aux signifiants de sa chaîne. Il y revient de nouveau dans le séminaire *Encore*, pour le redéfinir comme un calcul sur l'objet *a*. Modifiant sa formulation antérieure dans laquelle il nommait A chacun des sujets en tant que calculateur, il met l'accent sur le savoir qui manque en les désignant désormais comme "*a*", pour autant que chacun des trois intervient comme objet sous le regard des deux autres, en tant qu'il est "l'enjeu de leurs pensées"¹⁶. Toute la question est en effet de savoir comment conclure là où le savoir manque non seulement au sujet, mais aussi... à l'Autre. Il y faut un calcul déductif, et donc, je l'avais évoqué voici déjà quelques années, "un analysant logique" qui tire les conséquences de ses dits : de ce qui s'y dit, et de ce qu'ils soient dits.

¹⁵ Lacan Jacques, "Radiophonie", *opus cit.*, p. 78.

¹⁶ Lacan Jacques, séminaire *Encore*, éd. du Seuil, Paris 1973, p. 47.

On peut localiser la différence entre le temps de la seule association libre et le temps proprement logique sur l'écriture du discours analytique, la statique de sa structure n'excluant pas que l'on y situe la temporalité de l'expérience. La chaîne du sujet se place à l'étage inférieur, entre la production des signifiants maîtres et le savoir qui inscrit la signification de vérité, c'est là que l'on peut localiser le temps des séquences associées. Le temps logique qui doit conclure sur la cause impossible à dire se placerait plutôt entre les deux étages du discours, dans sa partie gauche qui écrit l'hiatus du savoir et de l'être de jouissance :

$$\begin{array}{ccc} a & \longrightarrow & \$ \\ S2 & & S1 \end{array}$$

Le point de capiton du temps logique qui conclut la série sans fin des dits ne peut qu'être conclusion outrepassant l'impossible à savoir – refoulement originaire, disait Freud – par un savoir de l'impossible. Rien à voir avec quelque horizon mystique. Contrairement à ce qu'affirme Wittgenstein, "l'inexprimable" n'est pas l'élément mystique¹⁷. Il ne se montre pas, il se déduit et le sujet s'en trouve instruit de sa division. Tel est le didactisme de l'analyse : la logique y relaie le savoir défaillant pour produire, à la fin, le sujet "assuré de savoir"¹⁸ les diverses formes de l'impossible inscrites dans la structure. La conclusion de passe, que conditionne la traversée de ce que Lacan a désigné comme moment de passe, comporte, elle, la vérification d'une impossibilité, dont l'affirmation fait point de capiton pour l'ensemble de la série associative. A pousser le savoir aux limites de son élaboration, il se découvre qu'il ne sait pas tout de l'être. Dévalorisation. La castration s'y confirme d'être sans recours, et la répétition de la demande s'y résout de sa vanité aperçue. Ainsi le sujet vérifie-t-il qu'à plus se dire, il affirme d'autant ce qui ne saurait se dire, et que le temps pour se dire se double à chaque pas d'un temps pour s'instruire de l'impossible à dire, jusqu'à ce que ce dernier, d'être parvenu à ses fins – le sujet instruit – ne mette un terme au premier. Bénéfice épistémique, donc.

¹⁷ Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, éd. Gallimard, 1961, p. 106.

¹⁸ Lacan Jacques, "L'Etourdit", *Scilicet 4*, éd. du Seuil, 1973, p. 44.

Il faut pourtant bien constater que ce bénéfice n'est que possible et n'a jamais la nécessité d'une conclusion déductivement démontrée : bien des analyses manquent la conclusion d'impossibilité, et celles qui y parviennent restent de toute façon en deçà de la démonstration à laquelle l'analyse ne se prête guère. Toutes les conclusions ne sont pas du même ordre. S'il s'agit d'un roman, l'inattendu et la surprise peuvent avoir leur prix. Il y a aussi les dénouements seulement en acte. Dans le registre proprement logique, la conclusion semble valoir par sa nécessité. A l'évidence pourtant, on le constate, toutes les conclusions de fin d'analyse ne sont pas des conclusions d'impossibilité. Un sujet peut se précipiter vers la sortie sur un "basta !" qui, soit désespère d'obtenir plus, soit se satisfait des acquis de vérité ou de mieux-être déjà produits. Toute la question est donc d'évaluer, en chaque cas, la connexion déterminante entre la décision de sortie et la conclusion obtenue dans le symbolique.

Le plus-de-temps

La question se pose donc du ressort de ce qui imprime au temps logique le rythme propre à chaque cas, voire ses limitations parfois irréductibles. Pourquoi faut-il tant de temps au sujet pour s'instruire d'une structure qui est à l'œuvre tout au long de l'expérience, et comment même peut-il s'y refuser ?

Il faut noter d'abord qu'il n'est pas de conclusion purement logique. L'incomplétude, voire l'indécidabilité, indiquent, là où on s'y attendrait le moins, dans la logique mathématique elle-même, ce qui limite l'ordre déductif : aussi nécessaire qu'elle paraisse, une conclusion enveloppe toujours un élément de décision, par quoi jamais elle ne s'imposera à celui qui n'y consent point.

Demandons d'abord à quelle catégorie, de l'imaginaire, du symbolique, ou du réel, ce temps logique de la conclusion appartient. Lacan en pose la question et y répond dans un passage de "Radiophonie". Evoquant le "se dire", il ajoute : "ce qui du temps lui fait étoffe n'est pas d'emprunt imaginaire, mais plutôt d'un textile où nœuds ne diraient rien que des trous qui s'y trouvent"¹⁹. On voit ce qui est en question : si le temps logique n'est

¹⁹ *Ibid.* p. 79.

pas simplement identique à celui des nœuds de la signification – imaginaire –, est-il alors simplement d'essence symbolique ? L'évocation du trou pourrait le suggérer, mais la phrase, plus subtile, glisse, sur la veine homophonique, de la textualité à la texture : deux termes au lieu d'un, ce n'est évidemment pas pour dire la même chose, mais pour épouser la complexité de la chose même : la déhiscence invisible qui de texte à textile fracture une apparente gémellité. Ce textile, s'il n'est pas simplement d'essence symbolique tiendrait-il donc au réel ?

C'est un autre terme pourtant que Lacan convoque : "Ce temps logique n'a pas d'En-soi que ce qui en choit pour faire enchère au masochisme". Tortueuse précision d'une phrase qui à la fois nie et affirme ce qu'elle nie – l'en-soi du temps logique – ; subtilité d'une négation rajoutée à l'expression commune "n'avoir que" : "n'a pas de (...) que ce qui" ; clivage surprenant de la phrase entre une affirmation qui nie – "il n'a pas" – et une négation qui affirme – "il n'a que". Le terme de masochisme connote évidemment la jouissance et l'objet qui s'y propose. Ce n'est pas la première fois que Lacan évoque l'en-soi de l'objet *a*. Il l'a déjà fait dans son compte rendu du séminaire sur l'Acte analytique²⁰. L'emprunt est à Kant, évoqué quelques pages auparavant de façon critique et à sa "Chose en-soi", qui, telle la Dame inaccessible, "se déroberait à la connaissance"²¹. L'objet *a* n'est pas l'en-soi du temps logique, car il ne serait pas sans la chaîne symbolique dont il choit ; il en est cependant le seul en-soi, non parce qu'il reste aussi impossible à dire que le noumène de Kant serait impossible à connaître, mais parce qu'il existe plus substantiellement. Sa substance, la seule évocable ici, c'est la jouissance que le texte évoque juste un peu après. S'il le dit en-soi, cet objet, plutôt que de le dire réel, comme en d'autres occurrences, c'est précisément pour évoquer ce qui s'ajoute de jouissance, au réel de sa consistance logique.

C'est du "se dire" perpétué que la jouissance qui "se produit d'effet de texture" trouve parfois à résister à la conclusion qui y mettrait un terme, le sujet ne s'instruisant qu'au prix d'un renoncement. Le plus-de-temps est la face visible d'un plus-de-jour.

²⁰ Lacan Jacques, "L'Acte psychanalytique", opus cit., p. 18.

²¹ Lacan Jacques, "Radiophonie", opus cit., 76.

En effet, il faut du temps, dit Lacan, “pour se faire à être”²². L’expression connote le forçage d’un consentement, la patience de supporter, de s’habituer... à l’inévitable - autre nom de l’impossible. Cet être auquel il faut se faire ne vient pas de l’Autre. Il n’a de répondant ni de savoir, ni d’amour. S’y faire, c’est se séparer des mises en acte transférentielles, qui dans la répétition de la demande, connectent le sujet à l’Autre qu’il appelle comme complément de son manque-à-être. Cette chute de la demande, où le partenaire s’évanouit, c’est ce qui peut se produire quand la réponse impossible du symbolique apparaît comme... la réponse, la réponse qui réduit le sujet à son être sans Autre. Encore faut-il qu’il s’y fasse... avec le temps. Ce temps-là n’est pas épistémique. Il dépend moins de l’entendement que d’une impensable décision.

Le temps de l’analyse ne peut se comprimer, car le temps nécessaire pour pousser le symbolique en ses retranchements, temps logique, est inséparable de celui qu’il faut encore pour admettre et supporter le résultat. C’est un temps imprévisible, dont l’équation inclut l’élément incalculable d’une “insondable décision de l’être”²³, selon l’expression dès longtemps utilisée par Lacan à propos de la psychose. Le choix de jouissance y est impliqué. Celui du névrosé prélevant une jouissance sur le manque-à-être dont pourtant il se plaint, on conçoit qu’il lui faille du temps pour le rectifier. S’il le fait, ce sera en acte ; sur ce point Wittgenstein n’a pas tort qui nie la possibilité même de “propositions éthiques”²⁴. En effet, pas d’éthique déclarative. Mais ici comme ailleurs, c’est “en rectifiant la position de l’éthique”²⁵ que l’on prépare, non la science, mais la conclusion logique sans quoi il n’est point de désir de l’analyste possible.

²² *Ibid.*, p. 78.

²³ Lacan Jacques, “La causalité psychique”, *Ecrits, opus cit.*, p. 177.

²⁴ Wittgenstein, *op. cit.*, p. 103.

²⁵ Lacan Jacques, “Kant avec Sade”, *opus cit.*, 1966, p. 765.

RECUEILS

FRANCE
Michel Bousseyroux

À temps (ce qui n'attend pas)

Le directeur d'une prison fait venir dans la cour trois prisonniers et promet la liberté à celui qui réussira l'épreuve suivante : "Voici cinq disques, leur dit-il, trois blancs et deux noirs. Je vais en accrocher un derrière chacun de vous, entre ses deux épaules, sans vous dire la couleur que j'aurai choisie. Vous n'aurez le droit de communiquer ni par la parole ni par signes. Vous pourrez vous regarder, mais n'aurez pas bien sûr de miroir à votre portée. Le premier qui viendra me dire quelle est sa couleur sera libéré de sa peine, à condition qu'il sache m'expliquer le pourquoi de sa conclusion." Le directeur dispose alors un disque blanc sur chaque dos. Les trois prisonniers, après s'être regardés très peu de temps, sortent comme un seul homme de la cour, chacun lui disant, pris à part, qu'il est un blanc, en lui donnant la même déduction de pure logique. Laquelle ?

Cette devinette, c'est André Weiss, le frère de Jenny Aubry, pionnière de la psychanalyse d'enfants en France, qui la pose à Lacan, selon le témoignage qu'Élisabeth Roudinesco¹ tient de Françoise Choay, lors d'une soirée de février 1935 chez son meilleur ami d'internat Sylvain Blondin, chirurgien renommé et frère de sa première épouse. André Weiss n'ayant pas donné la solution, Lacan se casse la tête toute la soirée au point de n'en pas trouver le sommeil. À trois heures du matin, n'en pouvant plus, il téléphone à Weiss – alors qu'il venait de le rencontrer pour la première fois – qui, bien que furieux d'être réveillé en plein sommeil, lui livre la solution tant désirée. Soit A, le sujet qui vient conclure pour lui-même, et B et C ceux sur la conduite desquels il raisonne pour établir sa déduction. A déclare au directeur : « B et C étant des blancs, j'ai pensé que si j'étais un noir,

¹ É. Roudinesco, Jacques Lacan. *Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Paris, Fayard, 1993, p. 238.

ils se seraient chacun dit ceci : “Si je suis un noir moi aussi, l’autre, qui est blanc, voyant deux noirs, serait aussitôt sorti, donc je ne suis pas un noir”. Et convaincus d’être des blancs, B et C seraient alors sortis ensemble. Comme ils n’en ont rien fait, j’en ai déduit que moi, A, j’étais un blanc comme eux et je suis donc sorti vous dire pourquoi. »

Lacan est soufflé par ce que, par la suite, il appellera cette “solution parfaite” du sophisme. Une note par lui manuscrite sur le sophisme, datée du 27 février 1935², en atteste et se trouve dans les archives de Jacques-Alain Miller, à ce jour encore maintenue inédite. Il faut savoir qu’en 1935 Lacan, qui était en analyse depuis moins de trois ans et n’avait pas encore présenté son “stade du miroir”, s’intéressait déjà tout particulièrement au problème du temps qu’il considérait comme un sujet d’avenir pour l’abord de la structure mentale. Lacan était en train d’écrire, en effet, pour la revue, créée par Koyré et Corbin, *Recherches philosophiques*, un compte rendu du livre du maître de la psychiatrie phénoménologique Eugène Minkowski, intitulé *Le Temps vécu. Études phénoménologiques et psychologiques*, où le philosophe s’efforce, écrit Lacan, de “dés-patialiser le temps, toujours faussé par la mesure”, et finit par laisser, dans son dernier chapitre, “l’espace géométrique de l’intuition pour l’espace noir du tâtonnement, de l’hallucination et de la musique” qui nous porte vers la nuit obscure des mystiques. Lacan écrit aussi qu’il regrette que l’auteur n’ait pas pris connaissance de la pensée de M. Heidegger. Car Lacan était en train de le découvrir grâce à Hegel et à Kojève, qui défendaient la thèse que nous vivions désormais un temps d’après la fin de l’Histoire, que l’homme de cette fin soit Napoléon, pour Hegel, ou Staline, pour Kojève.

Pour Lacan aussi, il n’y a pas de progrès. Le temps de l’histoire, celle de tout un chacun, nous fait tourner en rond. Et la raison en est topologique : c’est que le monde humain est torique. Car c’est dans l’étoffe d’un tore – mais là j’anticipe de quelque trente ans sur ce que pense Lacan en 1935 – que se taille le sujet de la névrose, tore qui le captive autour d’une “extériorité centrale” qui est celle du désir, dont il lui faut faire deux fois le tour

² *Ibid.*, p. 595.

pour se libérer du grand Autre de la demande dont il est le captif amoureux. Ce qui s'y noue du sujet à l'Autre est le nœud du temps avec une surface, la topologie étant "le temps qu'il faut pour la comprendre", car pour comprendre l'espace qu'elle structure autrement que par la géométrie du moi et l'évidence des choses visibles d'un seul coup d'œil, il faut du temps. Ce que Lacan cherche en effet à spatialiser, grâce à la topologie, c'est ce rapport temporel comme mettant en jeu une logique de l'acte. Et le sophisme des prisonniers lui permet d'isoler les trois dimensions spécifiques à ce rapport temporel du sujet à l'Autre qui, sans acte, s'éternise : un *instant*, celui de voir, un *temps*, celui de comprendre, et un *moment*, celui de conclure, le nouage de ces trois dimensions par l'acte – soit par ce qui "laisse sa chance" à l'objet *a* – ayant pour propriété, comme on peut le lire dans "Les non-dupes errent", de "faire du même coup surface et temps".

La nécessité qu'une logique de l'acte éclaire l'urgence à conclure, acte par lequel le "je suis un blanc" vient éclipser le se penser un noir, n'a certainement pas échappé à Lacan en 1935 où il n'a pas manqué de vouloir vérifier collectivement la pertinence de ce sophisme, s'employant, lors des réunions d'*Acéphale* et du *Collège de sociologie* dont il était, à expérimenter l'épreuve des disques avec ses trois amis, Georges Bataille, Michel Leiris et Roger Caillois.

C'est au cours de ces expériences assez hétérologiques que Lacan dut certainement s'apercevoir que l'urgence à conclure ne pouvait se produire sans l'*objectivation d'un temps de retard* de A, du fait que, si B et C voient un noir, selon l'hypothèse de départ que fait A, B et C n'ont pas eu à faire cette hypothèse, et que donc, l'ayant immédiatement vu non noir, ils le devancent du temps que prend pour A son raisonnement hypothétique, si bien qu'ils vont sortir avant lui et qu'il lui faut donc *vite* dire qu'il est un blanc *de peur de ne plus pouvoir savoir s'il n'est pas un noir*. Ce qui veut dire que c'est l'acte de sortir qui anticipe sur la certitude de l'assertion "je suis un blanc" : il devance de son dire – d'où vient l'acte – le dit de sa déclaration conclusive. Ce sophisme produit donc un nouveau mode d'accès à la certitude qui subvertit le *cogito* de Descartes. Avec le temps logique, la certitude du "je suis un blanc" est à mettre à l'épreuve du doute, de l'hésitation que son procès logique suscite lors de deux scan-

sions que Lacan appellera aussi, en 1966³, “motions suspendues”. Celles-ci sont nécessaires à ce que le temps pour comprendre fasse le saut du moment de conclure. Là est le ressort du temps logique : Lacan inclut dans son progrès logique deux arrêts des prisonniers qui les font hésiter et les retiennent par deux fois (il y en aurait trois s'ils étaient quatre, quatre s'ils étaient cinq) dans les premiers pas qu'ils font pour aller vers la sortie. Lacan corrige donc la “solution parfaite” de Weiss par l'objection de ces scansion répétées. Mais, loin d'invalider la solution, elles provoquent “l'issue salutaire”. Dès lors que l'on tient compte de ces deux temps d'arrêt, le temps logique n'est plus un sophisme mais une pure logique de l'acte qui n'aurait pas lieu sans la fonction de la hâte, le sentiment de celle-ci allant croissant au cours de l'épreuve, pour s'*objectiver* au troisième et dernier départ, *lui non arrêté*. Car si le sophisme des trois prisonniers n'est pas du cru de Lacan mais de Weiss, la fonction de la hâte est bien une invention de Lacan, sa première, avec celle du stade du miroir.

La publication du texte de Lacan dans le numéro de la revue *Les Cahiers d'art* qui célèbre la Libération, en mars 1945, a, comme telle, valeur d'acte, d'acte politique qui s'annonce comme le “fragment d'un essai d'une logique collective”. Logique collective qui ambitionne rien moins que de répondre au problème de l'identification au groupe et du nœud social autrement que par la *Massenpsychologie* de Freud, comme le montre le texte de 1945 “La psychiatrie anglaise et la guerre” où Lacan se réfère aux travaux de Bion sur les petits groupes sans chef, esquissant une réflexion qui trouvera son aboutissement en 1975 dans la formalisation borroméenne du cartel.

C'est le 16 février 1973, dans *Encore*, que Lacan va réinterpréter son petit apologue en se servant du chiffrage de l'objet *a* par le nombre d'or, dans son rapport incommensurable au 1, les additionner et les diviser étant strictement égal ($1 + a = 1 / a$). Lacan reparle de son texte de 1945 pour dire qu'on peut “y lire, si on écrit, et pas seulement si on a de l'oreille, que la fonction de la hâte, c'est la fonction de ce petit *a*, petit h(a)té” (version Érik Porge). C'est dire que le petit *a* est dit hâté non en tant que sa voyelle s'entend dans ce mot, hâté, mais au titre de ce que sa

³ J. Lacan, “Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée”, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 197-213.

consistance logique permet d'écrire avec la lettre a du nombre d'or (plus exactement, son inverse, de valeur égale à 0,618...), à savoir que, précise Lacan⁴, chacun n'intervient dans ce ternaire qu'au titre de l'objet a qu'il est, sous le regard des autres, comme enjeu de leur pensée, ce qui fait qu'en réalité ils sont deux plus a , lequel $2 + a$ se réduit, au point du a , à Un plus a .

On peut remarquer que Lacan ne dit pas, comme on a tendance à le dire un peu vite, que l'objet a , en tant qu'il opère dans le temps logique, c'est l'objet regard : il y a l'objet a qu'est A, le sujet réel du raisonnement, et il y a le regard des autres, des deux autres qu'il voit blancs, regard chiffré par le nombre 2 et sous lequel le sujet A devient *l'enjeu petit a d'un pari sur le temps*, pari sur le temps qui reste, qui reste pour sortir du doute, de l'ajournement sans issue.

C'est lorsque A se dit : "Je me hâte de m'affirmer pour être blanc, pour que ces blancs, par moi ainsi considérés, ne me devancent pas à se reconnaître pour ce qu'ils sont avant que je ne le fasse", c'est là que se produit la réduction hâtée de $2 + a$ à $1 + a$. C'est là que l'acte anticipe par la hâte (qui n'a rien d'un désir d'abrèger) la certitude du sujet de l'assertion "je suis Un blanc". Mais ce "j'en suis Un", chacun, en tant que venant à la place de A, ne saurait pouvoir le dire sans qu'à cette *unité de lieu* de son acte il n'ajoute le petit a qu'est le petit temps d'avance qu'*aura sur lui l'autre* si jamais A est bien un noir.

Le "faire du même coup espace et temps" met en jeu la valeur temporelle de l'objet qui *s'ajoute* au Un de l'identification du sujet au lieu *invisible* de sa couleur, valeur incommensurable à quelque durée que ce soit, de n'être mesurable par aucune unité de temps. L'objet a , ici, c'est un plus-de-temps⁵ – à écrire avec deux tirets comme plus-de-jour. Le plus que j'en suppose à l'autre provoquant ma hâte. Et c'est la nécessité d'ajouter à la marque du Un sur le corps (un rond blanc) cette part incorporelle du temps d'avance possible de l'autre (ce qu'écrit $1 + a$) qui *cause* la sortie de la répétition des départs du sujet, un troisième arrêt lui faisant rater définitivement la sortie. La consistance lo-

⁴ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 47.

⁵ Ce terme a été initialement produit par Colette Soler dans l'article intitulé "Le plus de temps", paru en juillet 1993 dans *La Lettre mensuelle de l'ECF*, n° 121 (p. 33-36), ainsi que dans le texte intitulé "Le temps qu'il faut", paru dans la revue *La Cause freudienne*, n° 26, en février 1994 (p. 17-25).

gique de l'acte de conclure est telle qu'au moment de sortir chacun s'égale, en tant que pris comme $1 + a$, à $1 / a$ par où s'écrit la division du "je", dans sa "détermination essentielle⁶", par l'objet h(a)té, l'objet qu'est le *reste de temps*, le reste du temps qui fait l'En-Je de l'acte. La détermination essentielle du "je", dont parle Lacan à la fin de son texte des *Écrits*, l'essence de sa détermination est *temporelle*. C'est sa détermination essentielle par le *Zeit*, plus que par le *Sein*. Car c'est le temps, incorporel majeur des stoïciens, qui surdétermine les positions subjectives de l'être. Et c'est une détermination temporelle qui *s'écrit*. Elle s'écrit comme ce qui cesse, ou ne cesse pas, de s'écrire, comme possible ou comme nécessaire. Il faut que petit *a*, comme temps d'avance *possible* de l'autre qui me presse d'y aller, *cesse de s'écrire* dans la motion suspensive où je m'arrête, pour que "Je" reparte et que sa détermination essentielle, alors, *ne cesse pas de s'écrire*.

Le temps logique, dans ses trois dimensions d'instant de voir, de temps pour comprendre et de moment de conclure, entre en jeu aussi bien dans la temporalité de la cure que dans celle de chacune de ses séances. Les séances courtes ou à durée variable de Lacan sont à proprement parler des séances h(a)tées, laissant sa place à l'objet *a*, à son possible : la scansion ouvre le sujet à un nouvel à dire, la chose à comprendre étant renvoyée au temps de l'entre-deux-séances.

Quant au mouvement de la cure, il ne saurait aller sans le repérage de son temps logique propre. La passe, comme moment électif de l'acte par lequel du psychanalyste se fait de l'objet *a*, active la tension de la hâte et la part du temps essentielle à la détermination de ce qui fait l'en-soi de l'acte. Mais l'expérience montre bien qu'entre ce moment et celui de terminer la cure, du temps, beaucoup de temps peut passer, sous le pont du transfert, tant la structure inconsciente lui est, à ce transfert, coalescente. Cette coalescence dont parle Lacan en juin 1969, dans le séminaire "D'un Autre à l'autre", veut dire que le transfert déborde très largement ce que l'analyse permet d'en faire chuter par la destitution du sujet comme supposé savoir, et que sa coalescence avec la structure de l'hystérique ou de l'obsessionnel est telle

⁶ J. Lacan, *Écrits*, *op. cit.*, p. 231.

que, en dépit du fait que la passe se soit produite, le sujet peut encore continuer, et parfois de plus belle, à supposer savoir la femme, en ce qui concerne l'hystérique, ou à supposer savoir le maître, en ce qui concerne l'obsessionnel.

Dans son séminaire du 10 janvier 1978, "Le Moment de conclure", qui a lieu juste après Deauville où il avait jugé complet l'échec de la passe, Lacan donne une définition simple de la fin de l'analyse : "La fin de l'analyse, c'est quand on a deux fois tourné en rond, c'est-à-dire retrouvé ce dont on est prisonnier. Recommencer deux fois le tournage en rond, c'est pas certain que ce soit nécessaire. Il suffit qu'on voie ce dont on est captif. Et l'inconscient c'est ça, c'est la face de réel [...] de ce dont on est empêtré.

[...] L'analyse ne consiste pas à ce qu'on soit libéré de ses sinthomes, puisque c'est comme ça que je l'écris, symptôme. L'analyse consiste à ce qu'on sache pourquoi on en est empêtré.

Ça se produit du fait qu'il y a le symbolique. Le symbolique, c'est le langage ; on apprend à parler et ça laisse des traces. Ça laisse des traces et, de ce fait, ça laisse des conséquences qui ne sont rien d'autre que le sinthome et l'analyse consiste - y a quand même un progrès dans l'analyse - l'analyse consiste à se rendre compte de pourquoi on a ces sinthomes, de sorte que l'analyse est liée au savoir. C'est très suspect. C'est très suspect et ça prête à toutes les suggestions."

Au début de ce long passage que je cite, Lacan formule la fin en des termes qui évoquent le temps logique de son apologue des prisonniers avec le double tour topologique de ses deux scansions. Mais la sortie ne consiste nullement à être libéré de ses sinthomes définis comme la face de réel de ce dont on est empêtré. Qu'on *sache pourquoi* on en est empêtré est assez pour sortir, avec cette réserve, estime Lacan, que ce lien de la sortie à un savoir est suspect, le savoir prêtant à toutes sortes de suggestions.

Ces suggestions sont celles du langage, celles du sens double qu'il suggère à tour de bras. Mais ce n'est pas que ça. Le suspect, c'est aussi pour Lacan, il le dit dans la suite de cette leçon, ce qui s'écrit, du fait qu'il y a "une équivoque entre le réel et le langage", en particulier au niveau des chiffres, le zéro de l'ensemble vide n'étant pas le zéro comme chiffre pour écrire 10 ou 1000 : comme disait Queneau, "le zéro est un opérateur qui ne fonc-

tionne qu'à droite", il suffit d'écrire un chèque pour s'en rendre compte.

Mais alors comment conclure, comment sortir au deuxième tour *s'il y a deux façons de compter* ?

Telle est la thèse de Lacan sur le moment de conclure en 1978 : l'apologue du temps logique se passe certes entre les quatre murs du langage que nous habitons, mais c'est du sinthome que nous sommes captifs, parce qu'empêtrés dans son enchevêtrement avec le symbolique, avec l'inconscient. Le but n'est pas de se libérer de son sinthome mais de savoir le pourquoi de cet empêchement. Lacan met donc le sinthome (dont il y a à savoir *pourquoi* il est blanc et pas noir) à la place du rond dans le dos de A qui le met en position de petit *a* hâté. Quant à la fonction de la hâte nécessaire à ce que ce savoir passe au dire, c'est au poète que Lacan l'apparente quand il déplore, en 1977, n'être "pas poète assez⁷".

De quoi se hâte le poète, pour parvenir à la fin du poème ? Giorgio Agamben a sur la fin du poème une thèse qui peut nous éclairer : "La poésie ne vit que de la tension et l'écart entre le son et le sens, entre la série sémiotique et la série sémantique". À l'appui de cette thèse, il rapporte ce dire de Valéry que Jakobson glose dans ses études de poétique : "*Le poème, hésitation prolongée entre le son et le sens*". Qu'est-ce qu'une hésitation, demande alors Agamben, si on laisse de côté toute dimension psychologique, avant de développer sa réponse où il montre que la possibilité de l'enjambement – ce procédé rythmique qui, de suspendre le sens du vers, presse la voix de sauter sa rime – est le seul critère qui permette de distinguer la poésie de la prose⁸.

Pas d'enjambement du mur du son qui sépare le poète du sens sans l'hésitation à partir de laquelle il pourra se hâter, le poème suspendant sa propre fin, vers une "déclaration d'état d'urgence poétique⁹".

Lacan, le dernier, le Lacan directeur d'une École pas loin de le faire prisonnier, n'en attendait pas moins des analystes : une déclaration d'état d'urgence, d'urgence poétique. Car ce qui s'écrit

⁷ J. Lacan, "Vers un signifiant nouveau", *Ornicar ?*, n° 17-18, 1979, p. 22.

⁸ G. Agamben, *La Fin du poème*, Circé, 2002, p. 131.

⁹ *Ibid.*, p. 136.

dans l'analyse, c'est un poème. Non que l'analysant fasse de la poésie sans le savoir. C'est ce que produit l'analyse qui est un poème. Ce que Lacan s'est dit être, en réponse à tel ou tel trop empressé de le faire analyste né, né en 33 tout frais émoulu d'un "Hiatus Irrationalis"¹⁰ : "Je ne suis pas un poète, mais un poème"¹¹.

Lacan-le-poème – je marque ici une dernière scansion suspensive pour de ce pas précipiter un jugement qui pour finir me presse à vous dire ceci :

La fin de l'analyse, c'est la fin du poème, quand ce qu'elle porte à l'écriture, c'est la cause de ce qui manque pour le finir.

Sant Antoni, août 2002

¹⁰ Titre du poème de Lacan, daté d'août 1929, publié dans *Le Phare de Neuilly* en 1933.

¹¹ J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 572.

La névrose obsessionnelle repensée

“Pour l’obsessionnel, [...] même les plus aveugles [...] se sont aperçus de sa contribution à ce qu’on appelle la pensée²”. “La névrose obsessionnelle par exemple, c’est le principe de la conscience³”.

C’est Colette Soler qui m’a suggéré ce titre, et je l’ai adopté pour ce qu’il correspond au mieux à mon propos. On verra d’ailleurs plus loin l’incidence du principe de l’“adoption” dans le procès obsessionnel.

La pensée dans son fonctionnement “ordinaire” se distingue-t-elle de la pensée obsédante autrement que par une accentuation quantitative telle que celui qui en subit le poids vienne à s’en plaindre, ou bien est-elle d’une autre nature ? Poser la question suffit à imposer de “repenser” la névrose obsessionnelle, puisqu’il devient indispensable de s’interroger sur le statut de la pensée comme telle. À l’inverse, toute référence à la pensée, et l’on sait l’importance du commentaire de Lacan sur le *cogito*, concernera la clinique de l’obsessionnel. Nous voici d’emblée au cœur du sujet, si l’on ose le dire, dès lors que la pensée obsédante devient le symptôme-clé de la dite névrose en même temps que le modèle de la pensée chez l’être parlant. L’autre élément qui viendra s’y adjoindre est la dimension sexuelle telle qu’elle se présente du côté de l’homme, comme si la contrainte de la pensée venait répondre de l’embarras que plus spécifiquement l’homme rencontre avec la présence sur son corps de l’organe sexuel.

Pour se convaincre de ce passage de la pensée obsédante à la pensée, qu’il suffise de rappeler le très important développement

Les notes sans mention de nom d’auteur renvoient à des textes de Lacan.

² Lacan, J., séminaire “D’un Autre à l’autre”, 1968-69, à la fin de la leçon du 21 mai.

³ Lacan, J., séminaire “L’insu que sait...”, leçon du 17 mai 77, in *Ornicar ?*, n° 17/18, p. 22.

sur l'incompatibilité de la pensée et de l'acte dans le séminaire précisément de "L'acte analytique" (1967-1968), lequel reprend un thème déjà largement évoqué dans "Le désir et son interprétation" à propos de la procrastination d'Hamlet⁴ : n'est-il pas manifestement fondé sur la clinique de l'obsessionnel, qui pense au lieu d'agir, avant d'être ensuite élargi à tout sujet aux prises avec le langage, entre sa pensée et son être ?

Mais reprenons à son début la découverte freudienne de façon à bien préciser ce qui de la névrose obsessionnelle va être "re-pensé" et ce qui ne le sera pas. Qu'il soit bien clair que Lacan à aucun moment ne va discuter le type clinique lui-même, type dont il convient de rappeler qu'il est l'invention de Freud – Janet ne l'anticipant que partiellement –, contrairement aux autres structures cliniques décrites dans le champ de la psychiatrie et utilisées par lui sans profondes modifications.

L'hystérique avait ouvert la voie de la psychanalyse : c'est sur ce fondement, et grâce au postulat de l'inconscient, que l'invention de cette nouvelle névrose, *Zwangsneurose*, a pu voir le jour, expliquant du même coup que sa description n'ait pu être réalisée auparavant. Il suffit que la psychanalyse perde de son influence pour que la névrose obsessionnelle soit réduite au "toc" anglo-saxon⁵, l'hystérie conservant une relative cohésion sous des appellations protéiformes soumises au caprice des modes (spasmophilie, par exemple).

Ce rappel vaut pour ce qu'il va impliquer de corrélation étroite entre la formalisation de cette névrose et les développements de la théorie analytique à partir de la cure même. C'est ainsi que bien des concepts vont devoir être reformulés pour rendre compte des apories de la névrose. Par exemple le symptôme défini à partir de l'hystérie va devoir être réévalué pour satisfaire aux particularités de l'obsession – un texte tel que *Inhibition, symptôme, angoisse* devra pour une bonne part répondre de ces difficultés.

Lacan reprendra à son compte ce qui reste inscrit dans l'histoire comme un bénéfice non contestable de la psychanalyse,

4 Leçon du 15 avril 1959.

5 ...lequel "toc" ne permet pas le diagnostic différentiel entre névrose et psychose, et pour cause selon notre thèse que le postulat de l'inconscient est nécessaire pour l'établir.

non sans y intégrer ce qui constitue l'envers de ce bénéfique et qui tient à la provenance "analytique" de la névrose. Il existe en effet un problème méthodologique qui tient à ce qu'on ne puisse dans le même mouvement la fonder sur la psychanalyse et l'utiliser pour en approfondir la théorie. D'où l'extrême soin pris à son commentaire.

D'emblée l'accent va être mis sur le rapport à l'Autre dans cette névrose, plus précisément sur les impasses de ces relations aussi bien que les semblants de solutions qui puissent en généraliser la fonction (par exemple la religion, amplement explorée par Freud). Ainsi, dès les *Complexes familiaux*, après un hommage à Janet, il étend, avec la complicité de "la pensée compulsive" freudienne, la problématique obsessionnelle "caricature des formes mêmes de la connaissance" à l'existence de l'être pensant :

"Et l'on comprend la raison pour laquelle ces sujets, que distinguent fréquemment des facultés spéculatives, montrent dans beaucoup de leurs symptômes le reflet naïf des problèmes existentiels de l'homme."

La reprise par Lacan de cette question sera balisée de quelques écrits sur lesquels nous pouvons nous repérer pour marquer les étapes de cette "repensée" :

1) Culpabilité et agressivité sont liées au "développement précoce du moi" des *Complexes familiaux* à "L'agressivité en psychanalyse" et organisés selon la thématique du stade du miroir. On s'aperçoit à cette occasion que ce stade est si bien adapté à la névrose obsessionnelle qu'on le croirait inventé pour elle :

"Corrélativement la formation du je se symbolise oniriquement par un camp retranché, voire un stade – distribuant de l'arène intérieure à son enceinte, aux gravats et aux marécages de son pourtour, deux champs de lutte opposés où le sujet s'empêtre dans sa quête de l'altier et lointain château intérieur, dont la forme (parfois juxtaposée dans le même scénario) symbolise le ça de façon saisissante. Et de même, ici sur le plan mental, trouvons-nous réalisées ces structures d'ouvrage fortifié dont la métaphore surgit spontanément, et comme issue des symptômes eux-même du sujet, pour désigner les mécanismes d'inversion, d'isolation, de réduplication,

d'annulation, de déplacement, de la névrose obsessionnelle⁶.”

On notera la constance insistante des métaphores militaires défensives, du “camp retranché” (ci-dessus) aux “fortifications à la Vauban” :

“Ces nœuds sont plus difficiles à rompre, on le sait, dans la névrose obsessionnelle, justement en raison de ce fait bien connu de nous que sa structure est particulièrement destinée à camoufler, à déplacer, à nier, à diviser et à amortir l'intention agressive, et cela selon une décomposition défensive, si comparable en ses principes à celle qu'illustrent le redan et la chicane, que nous avons entendu plusieurs de nos patients user à leur propre sujet d'une référence métaphorique à des “fortifications à la Vauban”⁷.”

2) “Le mythe individuel du névrosé” ou “poésie et vérité dans la névrose”(mythe et linguistique). Un pas décisif est accompli en 1953⁸ grâce à Lévi-Strauss, il le rappellera plus tard :

“La chose est par moi hautement appréciée en son relief, puisque, comme Claude Lévi-Strauss ne l'ignore pas, j'ai essayé presque tout de suite, et avec j'ose le dire, un plein succès, d'en appliquer la grille aux symptômes de la névrose obsessionnelle ; et spécialement, à l'admirable analyse que Freud a donnée du cas de l'Homme aux rats, ceci dans une conférence que j'ai intitulée précisément le “mythe individuel du névrosé”⁹.”

La mise en perspective du cas de Freud avec la fonction du mythe permet de montrer l'utilité de sa nouvelle topique - réel, symbolique, imaginaire. Le réexamen du cas paradigmatique de la névrose figurera également dans “Fonction et champ de la parole et du langage”, la même année. Le mythe autorise le lien entre l'imaginaire et le langage¹⁰ :

“La référence enfin à la linguistique nous introduira à la méthode qui, en distinguant les structurations synchroniques des

⁶ “Le stade du miroir...”, in *Écrits*, éd. du Seuil, Paris, 1966, pp. 97-98.

⁷ “L'agressivité en psychanalyse”, 1948, *ibid*, p.108.

⁸ Il en fait la confidence à Lœwenstein, son analyste, dans une lettre de cette même année où il conte ses déboires institutionnels : “Bien au contraire cette année a été particulièrement féconde, et je crois avoir fait faire un progrès authentique à la théorie et à la technique propres à la névrose obsessionnelle”, in “La scission de 1953” (Supplément à *Ornicar ?* n°7, 1976, pp. 120-135).

⁹ Intervention sur l'exposé de Claude Lévi-Strauss : « Sur les rapports entre la mythologie et le rituel », Société Française de Philosophie, 26 mai 1956. Parue dans le *Bulletin de la Société française de philosophie*, 1956, tome XLVIII, pp.113-119.

¹⁰ Encore Lévi-Strauss, qui lui apporte le “signifiant”.

structurations diachroniques dans le langage, peut nous permettre de mieux comprendre la valeur différente que prend notre langage dans l'interprétation des résistances et du transfert, ou encore de différencier les effets propres du refoulement et la structure du mythe individuel dans la névrose obsessionnelle¹¹.”

On pourra s'assurer de toute l'importance que Lacan accorde à ce pas dans un texte de 1956 :

“Entendons, certes, que cette chaîne n'est pas toute la structure de la névrose obsessionnelle, mais qu'elle s'y croise, dans le texte du mythe individuel du névrosé, avec la trame des fantasmes où se conjoignent, en un couple d'images narcissiques, l'ombre de son père mort et l'idéal de la dame de ses pensées.

Mais si l'interprétation de Freud, à défaire dans toute sa portée latente cette chaîne, va aboutir à faire tomber la trame imaginaire de la névrose, c'est que pour la dette symbolique qui se promulgue au tribunal du sujet, cette chaîne l'y fait comparaître moins encore comme son légataire que comme son témoignage vivant¹².”

Dans son hommage à Lévi-Strauss, surgit la notion de l'impossible spécialement attachée à la névrose obsessionnelle, auquel le mythe apporte sa solution :

“De sorte que le mythe serait là pour nous montrer la mise en équation sous une forme signifiante d'une problématique qui doit par elle-même laisser nécessairement quelque chose d'ouvert, qui répond à l'insoluble en signifiant l'insolubilité, et sa saillie retrouvée dans ses équivalences, qui fournit (ce serait là la fonction du mythe) le signifiant de l'impossible” (souligné par moi)¹³.

3) Le désir comme impossible¹⁴

L'écrit “La direction de la cure” et le séminaire “Le désir et son interprétation” (1958-1959) marquent un nouveau pas décisif dans l'examen de la névrose obsessionnelle. Il convient de ne pas sous-estimer le séminaire sous prétexte qu'Hamlet est une

¹¹ “Fonction et champ de la parole et du langage”, *Écrits*, p. 287.

¹² “Variantes de la cure-type”, in *Écrits*, p. 355.

¹³ Intervention sur l'exposé de Claude Lévi-Strauss: “Sur les rapports entre la mythologie et le rituel”, *op. cit.*, pp. 113-119.

¹⁴ Cette formulation, adaptée à la névrose obsessionnelle, est datable du congrès de

œuvre de fiction et non un cas. De ce point de vue, Hamlet occupe une position intermédiaire entre le commentaire de l'Homme aux rats avec la question œdipienne et le désir obsessionnel dans ce qu'il anticipe de sa généralisation vers le désir mâle, "père-versement" orienté.

En effet, le pas suivant va consister à caractériser les deux structures cliniques (hystérie et obsession) par la position du sujet à l'endroit du désir. Désigner le désir de l'obsessionnel comme impossible est ici déduit de Freud à partir de deux sources convergentes, celle du mythe où se condense la thématique de la dette symbolique qui échoit au sujet en provenance du père sous la forme du symptôme, et ce que ce mythe fait valoir de la détermination sexuée de l'être parlant. Le vœu de mort, clé de voûte de l'édifice freudien, sera traduit en désir par *Wunsch*¹⁵, et complémenté d'un impossible à l'endroit de la confrontation avec la mort, lieu où va se loger¹⁶ la problématique sexuelle.

L'articulation de l'existence, en question chez l'obsessionnel, avec l'impossible constituera une part non négligeable des déve-

Bonneval, juillet 1958, mais ne sera rédigée qu'en 1960, pour paraître en 1961 sous le titre de "La Direction de la cure" : "... d'où notre patient comme obsessionnel puisse maintenir son désir dans un impossible qui préserve ses conditions de métonymie", p. 632, *Écrits*. Ignorant les rajouts éventuels de cette rédaction, nous pouvons en tout cas la dater du 18 mars 1959, dans son séminaire : "Le désir et son interprétation", à propos d'Hamlet : "Mais il est aussi vrai qu'il s'agit de l'obsessionnel, pour autant que son problème est de se supporter sur un désir impossible", *Ornicar ?* n° 25, p. 25.

"... le fantasme comme désir de l'Autre. On en trouve alors les deux termes comme éclatés : l'un chez l'obsessionnel pour autant qu'il nie le désir de l'Autre en formant son fantasme à accentuer l'impossible de l'évanouissement du sujet" ("Subversion du sujet...", *Écrits* p. 824).

Cette formulation reviendra souvent, et par exemple avec cette précision, à la fin de la leçon du 25 juin 1963 de "L'angoisse", que nous examinerons plus loin : "Quand je dis que l'obsessionnel soutient son désir comme impossible, je veux dire qu'il soutient son désir au niveau des impossibilités du désir."

¹⁵ Lacan souligne la distinction à faire entre *Wunsch* et désir à deux reprises au moins : "Il faut s'arrêter à ces vocables de *Wunsch*, et de *Wish* qui le rend en anglais, pour les distinguer du désir, quand ce bruit de pétard mouillé où ils fusent, n'évoque rien moins que la concupiscence. Ce sont des vœux", p. 620.

"Je parle du vœu, je veux dire de quelque chose qui est tout à fait capable de s'articuler. Entre le vœu et le désir, je vous l'ai dit ce matin, il y a un monde". (Intervention dans une réunion organisée par la *Scuola freudiana* à Milan, le 4 février 1973. Parue dans l'ouvrage bilingue : *Lacan in Italia 1953-1978*, Milan, La Salamandra, 1978, pp. 78-97).

En somme, pour Lacan, le *Wunsch* relève du préconscient, et le désir, strictement de l'inconscient, est impossible à énoncer. Il est seulement déchiffirable. C'est là une dimension du désir impossible comme tel.

¹⁶ Ceci est d'abord une évidence, voire une banalité, avant de pouvoir être seulement abordé sous son versant proprement énigmatique : mais quoi donc lie mort et sexe ?

loppements de Lacan au cours de ses séminaires ultérieurs, et permettra la mise en circuit de la signification phallique grâce au traitement logique progressif de ces deux termes¹⁷.

Le texte sans doute où la névrose sera étudiée de façon la plus exhaustive et qui correspond à une nouvelle avancée significative depuis le “mythe du névrosé” est “La Direction de la cure”¹⁸. On y notera l'écart entre une première et une seconde approche. La première rappelle ses commentaires passés sur l'Homme aux rats :

“Mais le plus fort est que l'accès à ce matériel n'a été ouvert que par une interprétation où Freud a présumé d'une interdiction que le père de l'Homme aux rats aurait porté sur la légitimation de l'amour sublime à quoi il se voue, pour expliquer la marque d'impossible dont, sous tous ses modes, ce lien paraît pour lui frappé. [...] Je dis que c'est dans une direction de la cure qui s'ordonne, comme je viens de le démontrer, selon un procès qui va de la rectification des rapports du sujet avec le réel, au développement du transfert, puis à l'interprétation, que se situe l'horizon où à Freud se sont livrées les découvertes fondamentales, sur lesquelles nous vivons encore concernant la dynamique et la structure de la névrose obsessionnelle. Rien de plus, mais aussi rien de moins¹⁹.”

Dans la seconde, plus personnelle, se trouve développé un cas de la pratique de Lacan – la chose est suffisamment rare pour être notée – qui explicite à la fois ce désir impossible et ce que la cure peut prétendre obtenir de son déchiffrement. L'Homme aux rats ne suffit plus, même si Lacan se situe strictement dans la ligne de Freud et des commentaires qu'il a lui-même effectués sur le cas de Freud. Faute de pouvoir reprendre ici le détail du cas de Lacan, je tâcherai d'en dégager ce qu'il ajoute à la compréhension.

Pour ce qui est du sexe, côté homme, car c'est ainsi que la névrose se pose, quoi qu'il en soit de l'inscription particulière de chacun, le problème est celui de l'existence :

“Nous ne serons pas étonnés en effet de nous apercevoir que la névrose hystérique comme la névrose obsessionnelle sup-

¹⁷ Sous les auspices d'Aristote et de ses catégories modales : nécessaire, impossible, contingent et possible.

¹⁸ Plus particulièrement le point 13, *Écrits*, pp. 630-633.

¹⁹ *Ibid.*, pp. 597-598.

posent dans leur structure les termes sans lesquels le sujet ne peut accéder à la notion de sa facticité au regard de son sexe dans l'une, de son existence dans l'autre²⁰.”

Là encore l'accent est mis sur l'écart homme-femme, qui recouvre celui entre hystérie et obsession. À l'endroit du phallus, si le désir s'articule pour une femme de ce qu'elle n'a pas (ce qui peut sembler aller de soi), pour l'homme il est mis en fonction à partir de ce qu'il n'est pas (la chose est moins évidente) :

“Car pour notre patient, ce phallus, rien ne sert de l'avoir, puisque son désir est de l'être²¹.”

C'est la conception même du désir qui est en cause, non pas manque à avoir, statut du désir quand il est manifeste qu'on n'a pas, mais désir comme “manque à être”²² :

“Le vrai de cette apparence est que le désir est la métonymie du manque à être²³.”

Ou ce qu'il énoncera plus tard :

“Le désir est ce qui se manifeste dans l'intervalle que creuse la demande en deçà d'elle-même, pour autant que le sujet en articulant la chaîne signifiante, amène au jour le manque à être avec l'appel d'en recevoir le complément de l'Autre, si l'Autre, lieu de la parole, est aussi le lieu de ce manque²⁴.”

Cette formule vaut pour tout être parlant et par conséquent aussi pour l'analyste :

“L'analyste est moins libre encore en ce qui domine stratégie et tactique : à savoir sa politique, où il ferait mieux de se repérer sur son manque à être que sur son être²⁵.”

On sait que Lacan s'en servira pour forger ce qu'il appelle le désir de l'analyste.

Mais il est un usage de la formule plus spécifiquement réservé à l'obsessionnel dans le couple qu'il forme avec l'hystérie et qui oppose métonymie à métaphore. En effet, si les variations de la névrose accentuent comme modèle du symptôme-métaphore

²⁰ *Ibid.*, p. 451.

²¹ *Ibid.*, p. 632.

²² L'expression “manque à être” apparaît à la fin du séminaire *La relation d'objet*, p. 431, à propos de Léonard de Vinci : “Si j'en fais du doigt le symbole, ce n'est pas parce qu'il en reproduit grossièrement le profil, mais parce que ce doigt, que l'on retrouve partout dans Léonard de Vinci, est l'indication de ce manque-à-être dont nous retrouvons le terme inscrit partout dans son œuvre.”

²³ *Ibid.*, p. 623.

²⁴ *Ibid.*, p. 628.

²⁵ *Ibid.*, p. 589.

sa présentation dans l'hystérie, le désir-métonymie trouve son expression clinique chez l'obsessionnel. Là aussi nous nous trouvons entraînés dans un jeu dialectique où se répondent les apports que cette clinique déploie dans une élaboration du désir qui vaille pour tout être parlant, et en retour, ceux que la théorie permet d'ajouter à la construction du cas.

L'extrait rapporté par Lacan lui permet de préciser comment le phallus intervient en tant que représentant du désir... de l'Autre. Il s'agit de tirer toutes les conséquences du fait que le phallus, en tant que signifiant du désir, ne vaut que comme signifiant et non comme organe. D'entrer dans la langue au titre du manque, sa première propriété sera de pouvoir y être substitué. Qu'il figure dans le rêve de la compagne sur son corps répond précisément de ce traitement caractéristique du rêve qui transforme les mots en images à la manière d'un rébus et dont Lacan a fait le symbolique, tout le contraire de la symbolique, qui fixe chaque terme à son image²⁶. La pointe de l'analyse de Lacan²⁷ va résider dans le dédoublement du phallus, celui qu'elle arbore et celui qu'elle désire voir remplir son office – rappelons qu'il se plaint d'impuissance²⁸. L'effet produit par le récit du rêve²⁹ nous est expliqué avec soin comme le résultat d'une remise en jeu du Désir (sexuel) par cette opération même (le récit), laquelle rétablit le manque dont l'homme se croyait dépourvu par la faute de l'organe arrimé sur son corps. Il ne dispose pas du signifiant, qui n'est à personne, ce que montre le rêve avec la plus grande économie, puisqu'il ne nécessite même pas l'appoint d'un troisième personnage.

Je passe sur les interprétations qui ont été toutes récusées, non comme fausses mais comme partielles ou partiales - homosexualité refoulée, castration de la mère que Lacan revendique d'ailleurs comme de son cru, aussi bien que la crainte de la cas-

²⁶ Point de partage entre Freud et Jung (*op. cit.*, p. 594).

²⁷ Où la maîtresse de l'analysant rêve : "elle a un phallus, elle en sent la forme sous son vêtement, ce qui ne l'empêche pas d'avoir aussi un vagin, ni surtout de désirer que ce phallus y vienne". (*op. cit.*, p. 631).

²⁸ "Disons que d'âge mûr, comme on dit comiquement, et d'esprit désabusé, il nous leurrerait volontiers d'une sienne ménopause pour s'excuser d'une impuissance survenue, et accuser la nôtre."

²⁹ "Notre patient à cette audition retrouve sur-le-champ ses moyens et le démontre brillamment à sa commère."

tration elle-même³⁰ –, pour en déduire ce qui les gouverne foncièrement à ses yeux : “La condition du désir qui retient éminemment l’obsessionnel...”, et que Lacan va sceller d’un terme qui n’est pas un vrai hapax, puisqu’il figurera une autre fois³¹ : la contrebande.

Outre l’équivoque phallique – bander contre –, humour que notre auteur est bien loin de récuser, il faut y lire ce qui noue les éléments qu’une présentation par trop historique donnait en ordre dispersé :

“La condition du désir qui retient éminemment l’obsessionnel, c’est la marque même dont il le trouve gâté, de l’origine de son objet : la contrebande.

Mode de la grâce singulier de ne se figurer que du déni de la nature. Une faveur s’y cache qui chez notre sujet fait toujours antichambre. Et c’est à la congédier qu’il la laissera un jour entrer³².”

La question de l’origine de l’usage phallique est bien celle de la transmission, laquelle ne peut être supposée se faire que par le père. La “contrebande” nous offre une version sans doute plus structurale et propre à la névrose obsessionnelle, plus proche de la tromperie du plat de lentilles offert à Esau par Isaac (sur le conseil de sa mère) que du mythe freudien du meurtre du père : pas davantage de cadeau du père – il ne lui fait pas de faveur – mais l’emprunt d’une fonction (signifiant) qui autorise l’usage de l’organe. C’est là une version moins tragique et sans doute plus modestement adaptée à la névrose ordinaire.

La phrase de Lacan ci-dessus en forme de rébus, je propose de la lire : l’attribution imaginaire qu’on lui fait de l’organe, entachée de la faute nécessaire du père³³, le conduit à en refuser l’exercice (“déni de la nature”), lorsque l’objet du désir non ra-

³⁰ “Ne nous laissons donc pas tromper à cette garantie que le sujet reçoit de ce que la rêveuse ait un phallus, qu’elle n’aura pas à le lui prendre – fût-ce pour y pointer doctement que c’est là une garantie trop forte pour n’être pas fragile.”

³¹ Dans “L’Étourdit”, in *Scilicet IV*, éd. du Seuil, Paris, 1973, p. 42.

³² *Écrits*, p. 633. Telle est la chute de l’extrait de cas, en forme d’énigme, proposée à la sagacité du lecteur.

³³ Cf. L’Homme aux rats. Dans l’exemple, cette faute n’est pas du père mais “se faufile” entre le désir du père (pour la mère) et le mépris de sa mère (à l’endroit du désir du père) : grâce à l’analyse, le symptôme nouveau (l’impuissance) prend acte du mépris. Il constitue donc paradoxalement un progrès sur la voie du désir, même s’il recule pour un temps devant une jouissance désarrimée du désir.

valé se présente³⁴. Il doit donc y renoncer (“la congédier”, faire sortir la faveur imméritée de l’antichambre) pour en accepter la valeur symbolique (accepter de se soumettre à la grâce d’une dame et se faire son représentant).³⁵

On voit comment la problématique obsessionnelle construite sur le vœu de mort à l’endroit du père, dédoublé en vœu de mort à l’endroit de la dame – où se précise la dimension sexuelle (l’Homme aux rats) – et que la pensée obsédante protège, élargit son empan à l’écueil proprement masculin, pour aboutir quelques années plus tard au tableau de la répartition sexuelle qui figurera dans *Encore* (1972-1973).

Ce parcours suivra le progrès de la “pensée” de Lacan tout au long d’un certain nombre d’étapes que je cite ici brièvement :

4) “L’angoisse”³⁶

Le tableau qui sert de fil rouge au séminaire, et que Lacan complète à la fin, illustre les trois concepts que Freud traite simultanément dans son livre : *Inhibition, symptôme, angoisse*, et non l’angoisse seule. Ils se nouent si bien que Lacan en proposera une version borroméenne en 1974³⁷. Or le texte de Freud, comme le commentaire de Lacan, montrent un intérêt particulier pour la névrose obsessionnelle, que le concept d’inhibition concerne plus spécifiquement, avec le problème de sa transformation éventuelle en symptôme, pour pouvoir être traitée, non sans une production d’angoisse, signal de sa systématisation³⁸.

³⁴ Cf. “Le ravalement de la vie amoureuse”.

³⁵ Dans le dictionnaire, chacun des deux termes est donné comme la signification de l’autre, à ceci près, et que l’étymologie atteste, que la faveur est ce ruban offert par une dame au chevalier, ou plus largement ce qu’elle lui octroie afin qu’il porte haut ses couleurs. La grâce est ce qui vient par surprise, plus précisément par surcroît (comme la guérison dans la psychanalyse). Ces deux termes peuvent s’articuler ainsi : la dame fait la grâce d’accorder une faveur.

³⁶ Que cette citation des *Complexes familiaux* nous serve de guide et nous fasse mesurer les limites à l’intérieur desquelles il se meut : “au reste les symptômes en viennent à être si peu désintégrés du moi que Freud a introduit pour les désigner le terme de pensée compulsive. Ce sont donc les superstructures de la personnalité qui sont utilisées ici pour mystifier l’angoisse. L’effort de restauration du moi se traduit dans le destin de l’obsédé par une poursuite tantalante du sentiment de son unité.”

³⁷ Cf. “La troisième” et le séminaire “RSI”.

³⁸ Cf. par exemple la leçon : “...le symptôme n’est constitué que quand le sujet s’en aperçoit, car nous savons par expérience qu’il est des formes de comportement obsessionnel où le sujet, ce n’est pas seulement qu’il n’a pas repéré ses obsessions, c’est qu’il ne les a pas constituées comme telles. Et le premier pas, dans ce cas, de l’analyse - des passages de Freud là-dessus sont célèbres - est que le symptôme se constitue dans sa forme classique.”

Par exemple dès la troisième leçon, tout de suite après avoir rappelé la névrose obsessionnelle et son rapport à la scène du monde, il revient sur “la scène sur la scène” d’Hamlet. Mais surtout ce sont les dernières leçons qui sont centrées sur la névrose obsessionnelle, au point d’adapter tous les éléments de son tableau à son “démembrement”³⁹, avec en son cœur, à l’endroit du symptôme, la toute-puissance, dont ce n’est un secret pour personne qu’elle est pour Freud toute-puissance de la pensée.

A l’inhibition “d’un autre désir”, il va opposer l’acte et former ainsi une nouvelle triade, quelque peu négligée pour son apparente tautologie : “inhibition, désir et acte” :

“Un acte est une action, disons, en tant que s’y manifeste le désir même qui aurait été fait pour l’inhiber⁴⁰.”

Sa présentation de l’inhibition que Lacan avait pris le soin de nous annoncer comme “une formulation nouvelle... dont... nous échappent les déductions qui en découlent⁴¹”, constitue de fait une introduction à sa conception de l’acte telle qu’elle sera développée plus tard⁴².

Impossible, au point où nous en sommes, de retarder davantage l’entrée en lice de l’objet *a*, carrefour de cette repensée de la névrose obsessionnelle :

“C’est ce symptôme qui, pris sous sa forme la plus exemplaire, implique que la non-suite, si je puis dire, de sa ligne, éveille l’angoisse. C’est là ce qui fait que le symptôme, je dirai, nous indique dans son phénomène même que nous sommes au niveau le plus favorable pour lier la position de *a* autant aux rapports d’angoisse qu’aux rapports de désir⁴³.”

Que ce soit un carrefour implique notamment qu’il y ait plusieurs voies d’entrée. Il nous faut aussi prendre en compte le parcours effectué jusqu’ici et qui y trouvera sa place : le “mythe du névrosé” nous avait introduit au fantasme obsessionnel. Il va être repris sous une autre forme, grâce à l’angoisse et l’ajout de *a*, l’objet cause du désir :

³⁹ Cf. sur l’usage par Lacan de ce terme : *Compte-rendu d’un ouvrage de Henry Ey : Hallucinations et délires*, Paris, F. Alcan, 178 pages, in *Evolution Psychiatrique*, 1935, fascicule n°1, pp. 87-91. Le tableau se trouve dans la dernière leçon, du 3 juillet 1963.

⁴⁰ Cf. leçon du 25 juin.

⁴¹ Notation suffisamment rare pour lui donner tout son poids.

⁴² Notamment dans le séminaire : “L’acte analytique”.

⁴³ Cf. leçon du 25 juin, *op. Cit.*

“...quoi qu’il fasse, à quelque raffinement qu’aboutissent en se construisant ses fantasmes et ses pratiques, ce que l’obsessionnel en saisit – vérifiez la portée de cette formule – c’est toujours le désir dans l’Autre.”

Vient alors un long développement sur la pulsion anale et son objet⁴⁴, l’excrément. Celui-ci devient le modèle de l’objet *a* comme tel, parce qu’il est éminemment cessible :

“Pour tout dire, l’obsessionnel, comme tout névrosé, a d’ores et déjà accédé au stade phallique, mais c’est par rapport à l’impossibilité de satisfaire, au niveau de ce stade, que son objet à lui, le *a* excrémental le *a* cause du désir de retenir, et dont, si je voulais vraiment conjindre, ici, la fonction avec tout ce que j’en ai dit des relations à l’inhibition, je l’appellerais bien plutôt le bouchon, c’est par rapport à cela que cet objet va prendre des valeurs que je pourrais appeler développées⁴⁵.”

Il était question, dans “La Direction de la cure”, du phallus comme substituable ; reste à préciser sa relation avec l’objet cessible⁴⁶ :

“Cette fonction du *a* qui se symbolise au niveau du désir génital par le $(- \varphi)$ qui apparaît ici comme le résidu subjectif au niveau de la copulation, en d’autres termes, qui nous montre que la copule est partout et qu’elle n’unit qu’à manquer là où justement elle serait proprement copulatoire. C’est à ce trou central qui donne sa valeur privilégiée à l’angoisse de castration, c’est-à-dire au seul niveau où l’angoisse se produit au lieu même du manque de l’objet, c’est à ceci qu’est dû, nom-

⁴⁴ Commencé dès la leçon du 12 juin 1963, avec cette fin : “Dans toute la mesure où l’analyse soutient une dimension analogue, celle de la demande, quelque chose subsiste jusqu’à un point très avancé - est-il même dépassable ? - de ce mode d’échappe de l’obsessionnel. Or, voyez quelles en sont les conséquences. C’est, dans la mesure où l’évitement de l’obsessionnel est la couverture du désir dans l’Autre par la demande dans l’Autre, c’est dans cette mesure que *a*, l’objet comme cause, vient se situer là où la demande domine, c’est-à-dire au stade anal où *a* est, non pas seulement l’excrément purement et simplement, mais comme ça, c’est l’excrément en tant que demande”.

⁴⁵ *Idem.*

⁴⁶ Lacan en fera la définition même de l’obsession écrite “obcession”, soit ce qui fait ob(stacle) à toute cession : “Mais le signe en retour produit jouissance par le chiffre que permettent les signifiants : ce qui fait le désir du mathématicien, de chiffrer au-delà du jouis-sens. Le signe est obsession qui cède, fait obcession (écrite d’un *c*) à la jouissance qui décide d’une pratique”. Compte-rendu du séminaire “Ou pire”, in *Scilicet* n° 5, p.10.

mément chez l'obsessionnel, l'entrée en jeu d'un autre désir. Cet autre désir, si je puis dire, donne son assiette à ce qu'on peut appeler la position excentrique, celle que je viens d'essayer de vous décrire, du désir de l'obsessionnel par rapport au désir génital."

On saisit mieux le gain réalisé avec cet étrange outil qu'est l'objet *a*. Il permet de préciser comment la pulsion anale interfère, fournit au fantasme un jeu d'échappe au désir, produit, en quelque sorte en circuit interne au sujet, une alternative telle que l'inhibition (ou l'impuissance du cas précédemment décrit) trouve sa solution symptomatique, l'excrément venant à la place de l'autre phallus, *a* comme "bouchon". C'est celui du stratagème de la rêveuse, ou de toute mise en jeu des ravalements de la vie amoureuse, que ce soit la figure féminine dévaluée, la dérive homosexuelle⁴⁷, voire toute autre fuite évitant la question du désir "dans l'Autre".

5) L'acte et la pensée

Avec le séminaire "L'acte analytique"⁴⁸ que nous prendrons ici comme point de repère, la question se déplace vers la différence sexuelle qui verra son plein accomplissement dans le séminaire *Encore* (1972-1973). Le *cogito* cartésien servira de point d'appui à une description nouvelle de l'installation du dispositif analytique et de sa fin. Sans l'acquis sur les structures cliniques et tout spécialement sur la névrose obsessionnelle, tout ce développement n'aurait pas de sens. Voyons comment.

Le *cogito* sera traité sur le mode négatif : "ou je ne pense pas ou je ne suis pas". L'opposition de la pensée et de l'acte, telle que l'acte suppose une suspension de la pensée, conduit à faire de l'analyste – supposé pour sa part supporter l'acte, fondé donc sur un "je ne pense pas" – une sorte d'envers de l'obsessionnel, ou un obsessionnel guéri de la maladie de la pensée.

Mais il y a plus : dans son schéma à quatre places il vient opposer en bas, d'un côté *a* et de l'autre – φ conformément à ce qu'il a pu dégager grâce notamment à l'obsessionnel dans "L'angoisse". Si la fin de l'analyse est assumption de la castra-

⁴⁷ Très claire notamment dans un cas de ma pratique où le sujet était spécialement intéressé par des hommes censés s'interposer entre lui et les femmes et lui en autoriser l'accès.

⁴⁸ Non publié, 1967-1968.

tion, “réalisation comme telle du manque phallique”⁴⁹, celle-ci ne peut s’effectuer qu’à résoudre l’aporie de l’objet pulsionnel au lieu de l’analyste : “le sujet définitivement se sépare” de l’objet rejeté au moment où il “se reconnaît pour être causé par l’objet en question⁵⁰”. Profitant d’un jeu de mots (qui n’est pas de son fait) : “fait comme un rat”, il peut alors retourner au crédit de Freud la duperie à laquelle il se prête comme une condition de l’acte analytique :

“Nous la trouvons bien là de toujours cette avance dont c’est assez qu’elle existe pour qu’elle ne soit pas mince, quand nous nous souvenons de l’appréciation, faite par tel, que dans le cas d’où reste provenir tout ce que nous savons de la névrose obsessionnelle, Freud avait été “fait comme un rat”. C’est là en effet ce qu’il suffisait de savoir lire de l’Homme aux rats, pour qu’on se soutînt au regard de l’acte analytique⁵¹.”

Lacan ne cessera de revenir sur cette question de la pensée, qu’elle obsède ou non, jusque par exemple dans *Télévision*, où, face à la découpe du corps proposée par le symptôme hystérique, il affirme :

“Cette cisaille vient à l’âme avec le symptôme obsessionnel : pensée dont l’âme s’embarrasse, ne sait que faire. La pensée est dysharmonique quant à l’âme⁵².”

6) L’obsessionnel, le maître...

Le séminaire suivant qui, comme Lacan l’a lui-même signalé, répond au précédent, revient cette fois sur celui qu’il appelle désormais l’analysant, le névrosé, après ce détour centré sur le psychanalyste et son acte, et comme déjà dans *Les formations de l’inconscient*, puis dans “Le Désir et son interprétation” et dans “L’angoisse”, curieusement le névrosé obsessionnel occupe la fin de chaque année de séminaire - trop répétitif pour être fortuit ; c’est le cas, encore ici, avec le séminaire “D’un Autre à l’autre”, 1968-1969, lequel prélude à l’installation des quatre discours l’année suivante dans *L’envers de la psychanalyse*, 1969-1970. Il note ainsi les réponses hystérique et obsessionnel-

⁴⁹ Leçon du 17 janvier 1968.

⁵⁰ Leçon du 27 février 1968.

⁵¹ Compte-rendu d’enseignement : “L’acte psychanalytique”, *Ornicar* ?, n° 29, 1969, p. 24.

⁵² *Télévision*, éd. du Seuil, Paris, 1973, p. 17.

le face à l'impossible du rapport sexuel, à propos de "la loi de l'Autre" :

"Pour l'homme qui a à remplir l'identification à cette fonction dite du père symbolique, la seule à satisfaire, et c'est en cela qu'elle est mythique, la position de la jouissance virile dans ce qu'il en est de la conjonction sexuelle, pour l'homme, ce qui s'offre (...) est ce qui s'appelle savoir être le maître", or "l'obsessionnel est celui qui refuse de se prendre pour un maître", parce que du rapport du savoir à la jouissance, il ne reste de l'incidence de l'interdiction de la jouissance que l'objet *a* : *a* "vient se substituer à la béance qui se désigne dans l'impasse du rapport sexuel⁵³."

Insensiblement, le débat se déplace vers cette question du maître, de Hegel à Marx, du risque de la mort au plus-de-jouir, pour revenir ensuite sur l'obsessionnel qui, en somme, "ne prend le maître en exemple que de sa façon d'échapper" à la jouissance⁵⁴. Ceci nous apprend que le maître ne jouit pas plus que l'obsessionnel, mais que l'un a pris le risque de la lutte à mort, au moins dans le mythe hégélien du maître antique, et pas l'obsessionnel⁵⁵. "Jeu de cache-cache" où l'obsessionnel suppose un savoir au maître sur la vie et la mort, tel que la mort ne soit que pour l'esclave, mais le maître dépend de l'esclave sans lequel il n'est plus rien. C'est là une nouvelle version du désir impossible que Lacan simplifiera encore :

"Pour l'obsessionnel, il y a un symptôme très particulier, que je vais vous dire. Personne n'a la moindre appréhension de la mort, sans ça vous ne seriez pas là si tranquilles. Pour l'obsessionnel, la mort est un acte manqué. Ce n'est pas si bête, car la mort n'est abordable que par un acte. Encore pour qu'il soit réussi, faut-il que quelqu'un se suicide en sachant que c'est un acte, ce qui n'arrive que très rarement⁵⁶."

7) ...et les quatre discours

Le maître, déjà chargé de supporter l'inconscient⁵⁷, voit l'année suivante⁵⁸ son discours, identique à celui de l'inconscient, ne pas parvenir à écrire la névrose obsessionnelle :

⁵³ Leçon du 4 juin 1969.

⁵⁴ Leçon du 11 juin 1969.

⁵⁵ Suit ici un autre exemple clinique, "le tricheur de vie", propos d'un fils à son père et qui s'oppose à "l'acte de maîtrise, le risque de vie", leçon du 18 juin 1969.

⁵⁶ Séminaire "RSI", leçon du 11 mars 1975, *Ornicar ?* n° 5, p. 16.

⁵⁷ Leçon du 18 juin 1969.

⁵⁸ Séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, 1969-1970.

“L’homme, on le sait d’expérience, n’a pas le privilège de la névrose obsessionnelle, mais il a une préférence pour cette façon de témoigner de l’inaptitude au rapport sexuel qui n’est pas le lot de son sexe. Ce témoignage n’a pas moindre valeur que le témoignage de l’hystérique. Il a pourtant moins d’avenir, non pas seulement d’avoir un passé très chargé, mais de ne trouver place dans aucun discours qui tienne⁵⁹.”

Qu’il confirme un peu plus tard ainsi :

“Les sujets d’un type sont donc sans utilité pour les autres du même type. Et il est concevable qu’un obsessionnel ne puisse donner le moindre sens au discours d’un autre obsessionnel. C’est même de là que partent les guerres de religion : s’il est vrai que pour la religion (car c’est le seul trait dont elles font classe, au reste insuffisant), il y a de l’obsession dans le coup⁶⁰.”

Cette fois la dissymétrie des deux névroses est plus accentuée que jamais, puisque l’hystérie fait lien social et pas l’obsession. Par contre, il peut dire à la fois la névrose foncièrement hystérique :

“Freud, c’est-à-dire un cas, a eu le mérite de s’apercevoir que la névrose n’était pas structurellement obsessionnelle, qu’elle était hystérique dans son fond, c’est-à-dire liée au fait qu’il n’y a pas de rapport sexuel, qu’il y a des personnes que ça dégoute, ce qui quand même est un signe, un signe positif, que ça les fait vomir⁶¹.”

Et que seule la névrose obsessionnelle existe :

“Je veux dire qu’il n’est pas très sûr que la névrose hystérique existe toujours, mais il y a sûrement une névrose qui existe, c’est ce qu’on appelle la névrose obsessionnelle⁶².”

Comment comprendre ces paradoxes apparents, sinon à faire valoir ce qui se déduit aisément de la clinique : la névrose obsessionnelle est foncièrement intimiste, dans une sorte de circuit du

⁵⁹ Extrait de notes préparatoires à la séance du séminaire “D’un discours qui ne serait pas du semblant” du 9 juin 1971, telles qu’elles furent intégralement publiées avec les fac-similés complets, par le supplément gratuit réservé aux abonnés de *l’Unebêvue* n° 8/9, printemps/été 1997.

⁶⁰ “Introduction à l’édition allemande des *Écrits*” *Scilicet* n° 5, éd. du Seuil, Paris, 1975, p. 16.

⁶¹ Lacan, J., séminaire “L’insu que sait...”, leçon du 19 avril 1977, *Ornicar ?*, n° 17/18, p. 15.

⁶² 9^e Congrès de l’École Freudienne de Paris sur “La transmission”. Parue dans les “Lettres de l’École”, 1979, n° 25, vol. II, pp. 219-220.

désir, non pas nul, comme voudrait le faire croire telle théorie de "l'annulation du désir" que tout ceci combat activement (comme est combattue l'oblativité d'un Bouvet), mais au contraire un désir exacerbé dont le signe est "pensée". Cette pensée (du particulier) ne fait pas lien social – Lacan dit que la sublimation échappe au névrosé –, même si son mécanisme⁶³ peut être à la source de la religion comme de la culture. C'est là un aspect qui a été laissé de côté parce qu'il nécessiterait de trop longs développements. De plus, c'est la névrose obsessionnelle qui apprend sur la religion et non l'inverse.

La pensée, dans son "ob-cession" même, faute de faire "discours" – ce qui est précisément le cas de la fonction sujet accentuée dans l'hystérie –, présente à l'inverse l'avantage d'effacer le sujet, de l'"on"tifier, soit de se situer de plain pied sur le versant désir de l'inconscient, plus propice à faire valoir cet étrange ajout lacanien aux concepts freudiens qu'est l'ob-jet *a*.

⁶³ Comme exemple de l'adhésion de Lacan aux thèses de Freud sur ce point, on peut citer, dans "La Science et la vérité", in *Écrits*, p. 872 :

"Dans la religion, la mise en jeu précédente, celle de la vérité comme cause, par le sujet, le sujet religieux s'entend, est prise dans une opération complètement différente. L'analyse à partir du sujet de la science conduit nécessairement à y faire apparaître les mécanismes que nous connaissons de la névrose obsessionnelle. Freud les a aperçus dans une fulgurance qui leur donne une portée dépassant toute critique traditionnelle. Prétendre y calibrer la religion, ne saurait être inadéquat."

ARGENTINE
Marcelo Heckier

Donner corps à ce qui ne cesse pas Un cas d'anorexie

Mode particulier de présentation : c'était le dernier jour de la semaine, à la dernière heure de consultation, dans la froide pénombre de la salle d'attente d'un Centre de santé mentale, sans se faire annoncer, elle restait appuyée sur son père.

Son corps émacié semblait avoir de la consistance de par la quantité de pulls qu'elle portait. Les mains glacées et son aspect égaré semblaient être pour le père les seules raisons de la consultation. Malgré son malaise et sa réticence, elle paraissait se suffire d'être là, présente. Mais elle a commencé à développer sa plainte silencieuse et son angoisse à partir du moment où le médecin a posé l'indication de donner comme supplément artificiel de son alimentation le même produit qu'avait reçu sa mère quand elle était au dernier stade de sa maladie terminale. Sa mère était devenue "la moitié de ce qu'elle était".

Une coïncidence s'est produite entre la date anniversaire du décès de la mère, l'anniversaire du sujet et la fête des mères.

Cela a permis de passer de la suspension à la mise au travail. "Quand je me regarde, je vois une autre que celle qu'on dit que je sois... Je n'ai pas pu la pleurer. Nous avons apporté ses cendres dans une boîte, à l'endroit qu'elle nous avait indiqué, et on les a dispersées".

À partir du mode de présentation et de l'effet de l'intervention pendant la consultation, je peux situer deux moments dans la direction de la cure (plus précisément dans les entretiens préliminaires).

Premier moment : elle fait le récit suivant. C'est comme un cauchemar. "On me bâillonnait la bouche, j'essayais de mordre, je criais." Elle associe : "me bâillonner la bouche pour ne pas manger est ma manière de crier."

Deuxième moment : quelques mois plus tard, elle énonce :

“Si je ne mange pas, c’est pour qu’on me voie et ainsi ne pas passer inaperçue. ... Je ne veux pas changer la situation. ... C’est ma façon d’exprimer ce que je sens. ... Je voudrais être mal, même si le coût est élevé. Quand je suis bien je me demande : où est passée la tristesse ? Quelque chose en moi ne me permet pas d’être bien. Je sais que c’est ma santé qui est en jeu. Je ne peux pas être si maigre. Je suis d’une maigreur malade. Je devrais être le double... comme auparavant”.

“D’une maigreur malade” et “être la moitié ou le double” ont été l’axe de mes interventions, ce à quoi elle répondait : “ce qui me soucie ce sont mes *alménorrhées*”.

Il s’agit là d’un lapsus particulier s’agissant d’une étudiante avancée dans une carrière proche à la médecine. Peu de temps après, elle dira qu’il s’agit d’aménorrhée. Dans la consultation médicale, on lui annonce par ailleurs que son poids est trop bas et que sa vie est en danger (pour une période brève, elle devra être nourrie par une sonde gastrique).

Parallèlement, elle manifeste un intérêt particulier pour apprendre le saxophone et elle est attirée par un homme. Je lui indique – pour ensuite faire scansion – la séquence saxophone, sexe, homme, mais quoi faire avec “au moins fille” ? (Jeu de mots en espagnol entre *almenorrea*, *aménorrea*, qui était le lapsus de la patiente et *al-menos-vena*, au moins fille qui est homophonique avec *aménorrhée*).

A l’entretien suivant, en me disant au revoir, elle prend une petite boîte avec une injection qu’elle devait faire pour stimuler son cycle menstruel. Elle décide d’attendre quelques jours pour la faire... jusqu’à lundi. Le dimanche elle a sa menstruation. Avec ses injections, la boîte dans la main, elle se demande : “qu’est-ce que je fais avec cela” ?

Nous avons donc jusqu’ici le matériel clinique.

Entre les entrées et les sorties dans les jeux d’échec que Freud fait équivaloir à la méthode psychanalytique, il y a une innombrable quantité de variables “la plasticité de tous les processus de l’âme et la richesse des facteurs déterminants s’opposent à une mécanisation de la technique¹”. Une intervention qui produit

¹ S. Freud, *Le début du traitement*, in : La technique psychanalytique, Paris, PUF.

ses effets à un moment, peut être erronée à un autre moment. Autrement dit, “si nous cherchons à apprendre dans les livres... variété interminable des mouvements qui suivent l'ouverture²”, la clinique démontrera que de telles tentatives sont vaines. Cette citation freudienne pourrait se situer comme contrepoint du “soyez plus détendus, plus naturels, quand vous recevez quelqu'un qui vous demande une analyse³”, auquel Lacan nous invite.

Dans l'articulation du matériel clinique évoqué, nous pouvons situer trois temps :

1^{er} temps : celui où le sujet est muet.

2^e temps : celui du *grito (rito)*, (jeu de mots en espagnol qui pourrait se traduire par : cri (rituel)).

3^e temps : où le sujet formule “qu'est-ce que je fais avec cela” ?

La plainte qu'elle ébauche est un glissement par rapport au fait de rester muette, ce qui au départ mettait en acte le fait que ce soit suffisant pour elle d'être là.

Être muette et la plainte – du début –, sont à distinguer de la demande qui s'articule a posteriori. Cette plainte présente la particularité d'être explicite, mais ne comporte aucune implication subjective. C'est seulement quand celle-ci entre en fonction que la demande s'articule. Encore faut-il l'intervention de l'analyste. La patiente esquisse ainsi un pari et une implication.

Quelque chose doit “servir de poussée” pour que le travail de transfert puisse opérer et faire ainsi office de boussole pour délimiter la stratégie et la tactique en rapport à une politique qui, nous le savons, doit viser le cœur de l'être.

De temps en temps, elle apportait un cadeau, une bougie artisanale qu'elle fabriquait... mais ce cadeau n'entrait pas dans un discours, c'était simplement un cadeau qui se donne à lire.

Cela démontre un certain bien-être dans la douleur... du deuil. Dans ce sens, elle attend d'être accueillie dans le transfert. Cette patiente ne demande pas la suppression de sa douleur, justement, car le rituel, restrictif – de là la ponctuation du cri, rituel – était la voie pour maintenir en vie celle qui était morte, sa mère. Dans l'angoisse, elle cherche à être logée au lieu de l'Autre. Via la *tuchè*, elle révèle la persistance et l'insistance pulsionnelle : à la manière d'un cadeau, une bougie.

² *Ibid.*

³ J. Lacan, “La troisième”.

Si la plainte est en rapport avec un signifiant du transfert, la dimension en jeu est autre : l'implication subjective serait sur le point de basculer. C'est la seule façon de glisser et donner consistance à la plainte qu'elle formule au début.

La question qu'il s'agit de préciser est celle de la plainte qui pousse à la consultation : comment opérer donc, si le mode de présentation et la stratégie pour aborder le cas requièrent l'intervention médicale ? Quelle place reste-t-il pour l'analyste ?

La souffrance psychique ne se constitue pas toujours comme préliminaire à une demande d'analyse. Il peut s'agir simplement :

- 1- de la formulation d'une question, qui ne se développe pas.
- 2- elle peut se limiter à rester muette.
- 3- ou bien donner lieu à "l'installation d'une plainte" et rester éternellement ainsi.

À la fin, une bougie, un deuil arrêté, un deuil en suspens.

Lacan nous prévient : "Ne dites pas qu'il attend de lui (du psychanalyste) purement et simplement la guérison. Il vient parfois pour nous demander à être authentifié comme malade... ce qui lui permettra de continuer à être un malade bien installé dans sa maladie⁴."

Bien que le jeu d'échecs métaphorise la psychanalyse, quand il s'agit d'un rejet de l'inconscient, nous sommes dans le jeu de l'oie, dans la mesure où, une fois le jeu commencé, différentes formes de mouvements peuvent arriver aux participants : avancer, reculer, répéter le mouvement, s'arrêter, perdre son tour, retourner au point de départ et même "rester hors-jeu".

Les règles de ce jeu semblent opérer dans le matériel plus haut déplié : tout mouvement mène le sujet au point de départ ou à être hors jeu... morte, comme la morte.

Dans ce "toujours" en régression, qu'est-ce qui est en jeu ? Un acte dans lequel prévaut un versant particulièrement mortifère... qu'implique l'abolition du sujet, et dans lequel elle se trouve éjectée de la scène, en pleine irruption impérative de jouissance.

Pour soutenir l'illusion de l'existence de l'Autre, elle trouve son corps poussé à la limite, toujours jusqu'au point de la défaillance. Elle prend à sa charge les traces de celle qui est morte comme effet que l'Autre n'existe pas. Son nom est, dans ce cas,

⁴ J. Lacan., *Psychanalyse et médecine*.

“la moitié de ce que j’étais”. Il y a à la fois fusion et confusion : elle oscille dans le fil, dans le cri (rituel), dans le vivre “presque morte”. Le corps présente ce qui a été de l’Autre ; c’est la marque de l’impossible à négocier, jusqu’à maintenant.

Elle répète ainsi le même circuit : faire de son corps une maladie terminale pour soutenir “un temps qui ne passe pas” et qui s’incarne dans un corps décharné qui terrifie. C’est de cette manière qu’elle donne corps à ce qui ne cesse pas de se négocier : le deuil.

“Quand je me regarde, je vois une autre.” Se regarder lui donne un retour “autre”, qui n’est pas plus...autre qu’elle n’est.

Donner corps à ce qui ne cesse pas... donner corps à ce qui n’est pas elle.

Dans l’insistante et progressive perte de poids, s’articule d’une même voix, dans son corps qui agonise, l’agonie de l’Autre. Tout cela pour se maintenir en vie, pour la maintenir à peine en vie.

On pourrait le dire ainsi : si “je ne mange pas, étant la moitié de ce qui était, je la fais exister.”

Ce travail a été présenté aux premières Journées
du Forum Psychanalytique de Buenos Aires
en 2001 dans la Table ronde *Avatars de la clinique*.

Traduit de l’espagnol par Luis Izcovich

AUSTRALIE
Andrew J. Lewis

Division temporelle et réel du transfert

*Si tu ne m'enseignes pas je n'apprendrai pas
Répétant qu'il y a une fin à tout
Même à la fin
La fin de mentir
La fin d'aimer
Se savoir sans savoir, prétendant
Qu'il y a une fin même à la parole*

Samuel Beckett, *Cascando**

“Le sujet lui-même, le rappel de sa biographie,
tout cela atteint la limite, ce qui est connu comme le réel”.
Jacques Lacan,
Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse

La séance commence :
– Maintenant... vous me devez du temps.

Ce *maintenant* marqua un point d'accumulation pour cet analysant qui avait pris soin de comptabiliser le temps considéré comme irrémédiablement perdu. Il se quantifiait en quelque chose dont je lui étais redevable. Il pouvait donner le décompte exact de cette dette que j'avais laissé s'accumuler envers lui. Bien qu'il connût la pratique des séances à durée variable et plus encore, y ait consenti avec enthousiasme, la réalité de ces ponctuations avait induit ce comptage. Cela venait en contrepartie de ce qu'il supposait avoir perdu. La transformation du temps perdu en une dette était une sorte de restitution, de récupération partielle sous la forme du transfert. Créer une dette symbolique lui

* Samuel Beckett, *Collected Poems in English and French*, (Grove Press, New York, 1977) et J. Lacan, Séminaire XI, *Les quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Le Seuil, Paris, p. 49.

permettait de laisser non-dit ce qui se disait en son for intérieur pendant qu'il comptabilisait le temps perdu. Seul le transfert pouvait cependant ouvrir vers cette autre voix.

- Est-ce parce que je suis si ennuyeux que vous voulez vous débarrasser de moi ?

Cette déclaration, en elle-même plutôt habituelle, affleurait à la surface lisse de son histoire. Cette question était familière sans même avoir été prononcée. Avant ce moment, au lieu d'évoquer la question là où elle se posait, il s'était appliqué à faire tout ce qui était susceptible d'être intéressant : accumuler des marques d'approbation, diverses attestations et témoignages de ses actions, qui pourraient tous être cités en long et en large. La ponctuation des séances mit fin à cette pratique. L'acteur qu'il avait été ayant reconnu celui que sa déclaration visait en réalité, avait raté sa cible. La ponctuation des séances était perçue comme une privation dans le transfert. La répétition indexait l'échange qui ne s'était jamais produit entre lui-même et sa mère. Le transfert révélait la stratégie adoptée face au désir d'un autre.

Dans ce cas, les effets dans le transfert furent le résultat de la ponctuation des séances qui peut être considérée comme une perte réelle de temps, si l'on considère le temps comme substance tangible d'échange. Ce fragment construit une série que, suivant Freud, nous appelons des équations symboliques. N'importe quel chef d'entreprise vous dira immédiatement que le temps c'est de l'argent, mais dans ces moments de l'analyse les deux égalaient le "chiant". Cette phrase supplémentaire, idiomatique et équivoque en anglais, désigne à la fois une chose sans intérêt dont on peut se débarrasser et en même temps l'action de "se mettre à bouffer" pour éviter l'expulsion. Les remarques originales de Lacan à propos des séances variables, qu'il appelait ses "expériences" incluent le commentaire que cette technique était capable de produire "chez un certain sujet masculin, des fantasmes de grossesse anale aussi bien que le rêve de sa solution au moyen d'une césarienne¹". En laissant de côté ce qui pourrait

¹ J. Lacan, "Fonction et champ de la parole et du langage", *Ecrits*, Le Seuil, Paris, 1966, p. 100.

être dit encore en matière de diagnostic à partir de la similitude entre ces cas, et la similitude des effets de scansion sur ces sujets, nous voyons dans une forme brute la relation entre l'être du sujet et le temps du transfert.

Ce que j'aurai été...

Le temps n'est pas une mesure externe en psychanalyse mais intrinsèque à la définition de son sujet, et l'opération par laquelle ce sujet est transformé pendant la durée de la cure. La portée de la généralisation de ce que les analystes ont à dire sur la temporalité est limitée, puisque d'emblée la théorie analytique du temps est dérivée et formulée en relation aux phénomènes de transfert. En gardant cela à l'esprit nous pouvons voir pourquoi Freud a rapidement rejeté la théorie du temps comme séquence linéaire qui reflète seulement l'accès à la représentation d'événements de l'appareil perception-conscience. Cette temporalité de la vie quotidienne vers laquelle la conscience se dirige d'emblée est une temporalité dans laquelle les événements ont lieu et se présentent à nous. Pour sa part Lacan, toujours attentif à situer sa théorie en relation avec l'histoire de la philosophie, revendique le dépassement de la division kantienne du temporel et du spatial comme condition a priori de l'intuition. Il situe le sujet dans la psychanalyse d'une autre manière que l'esthétique transcendantale kantienne.

La tradition philosophique que la psychanalyse doit dépasser si elle veut définir sa propre temporalité est certainement plus vaste que la référence à Kant. Elle a des implications plus vastes que l'abandon de l'esthétique transcendantale. La notion de temps à dépasser pour la psychanalyse est mieux résumée par ce que Heidegger appelle le concept vulgaire de temps, renvoyant - dans une note de *l'Être et le Temps* - son origine à la discussion sur le temps chez Aristote dans *La Physique*². Aussi intéressante que puisse être la confrontation de cette série de travaux avec

² Cette note est elle-même mise en évidence par le célèbre commentaire de Jacques Derrida dans *Ousia an gramme : notes sur une note de l'Être et le Temps*, Margins of Philosophy (University of Chicago Press, Chicago, 1982).

le rejet par Freud d'une certaine temporalité hors de l'inconscient, nous pouvons résumer la notion heideggérienne du concept vulgaire de temps dans le passage suivant de son livre, *Une Introduction à la Métaphysique*, où il donne une réévaluation de son projet de *Sein und Zeit* :

“Au début de la philosophie occidentale la perspective prévalent à la révélation de l'Être était le temps, bien que cette perspective en tant que telle fût cachée, inévitablement. Ultérieurement *ousia*, c'est-à-dire la présence permanente, devient le concept de base de l'être. Que peut donc être le fondement dévoilé de permanence et de présence sinon le temps ? Mais ce “temps” reste essentiellement non développé et (sur la base et dans la perspective de “la physique”) ne peut pas être développé. Dès que la réflexion sur l'essence du temps commence, à la *fin* de la philosophie grecque avec Aristote, le temps lui-même doit être pris pour quelque chose de présentifié, *ousia tis*. En conséquence, le temps est considéré du point de vue du “maintenant”, le moment actuel. Le passé est le “plus-maintenant”, le futur est le “pas-encore-maintenant”. L'être dans le sens d'un être-au-monde (présence) déjà-là devient la perspective qui détermine le temps³.”

À la différence du temps ordinaire, ou du temps de notre réalité supposée, la définition de l'inconscient en psychanalyse exige un temps qui n'est jamais simplement préétabli ni même présent. Un sujet qui parle de son histoire, présente ce qui semble être à l'intérieur du temps, un temps qui est passé mais dans lequel il assume d'avoir existé. La syntaxe grammaticale encourage celui qui parle à penser que ceci est le cas, et il ne se trompe pas. C'est seulement qu'être à l'intérieur du temps, ou avoir une histoire, est un mode temporel dérivatif qui prend déjà en compte le temps dans lequel nous nous trouvons. En supposant l'existence du temps, la conception “ordinaire” échoue à rendre compte de la manière selon laquelle le temps est inhérent à l'être en tant que tel. Dans la conception “ordinaire”, seule une trace de la relation entre le temps et l'être demeure dans la notion de présence qui à la fois indique la temporalité de l'être et obscur-

³ M. Heidegger, *An Introduction to Metaphysics* (Yale University Press, New Haven 1959) p.206.

cit sa pleine élaboration. Heidegger écrit à propos de l'historicité : “En analysant l'historicité du *Dasein* nous essayerons de montrer que cette entité n'est pas “temporelle” parce qu'elle “se situe dans l'histoire”, mais que, au contraire elle existe historiquement et ne peut exister ainsi que parce qu'elle est temporellement à la base même de son Ctre.”⁴

La sensibilité que montre Lacan envers la temporalité en psychanalyse reflète sa familiarité avec le travail de Heidegger et en particulier la tâche d'une analyse existentielle du *Dasein*. C'est pour le *Dasein* que l'Être est une question qui rend l'expérience du temps essentielle à sa demande. Malgré ce thème commun, les projets de Lacan et de Heidegger sont irréductibles. Lacan ne manque pas de situer le statut du sujet dans la question renouvelée de l'être et ainsi il rejette tout point de vue simpliste selon lequel la psychanalyse serait concernée par le passé non problématique du sujet. On trouve un exemple ancien lorsque Lacan vient à la rescousse de Mélanie Klein en abordant exactement ce point dès 1951 dans son article publié à l'origine en anglais : “Quelques réflexions sur l'ego”. Il y écrit :

“Quelle relation a le ‘sujet libidinal’, pour lequel les relations à la réalité prennent la forme d'une opposition entre l'*Innenwelt* et l'*Umwelt*, avec l'ego ? Pour le découvrir, nous devons partir du fait – trop négligé – que la communication verbale est l'instrument de la psychanalyse. Freud n'oubliait pas cela quand il insistait pour dire que le matériel refoulé comme les souvenirs et les idées qui, par définition, peuvent faire retour, doit, au moment où les événements en question ont eu lieu, avoir existé sous une forme sous laquelle il pouvait être verbalisé. Reconnaître clairement la fonction supra-individuelle du langage, nous permet de distinguer les nouveaux développements actualisés par le langage, qui a un effet rétroactif dans la détermination de ce qui est ultérieurement décidé comme réel. Une fois ceci compris, quelques unes des critiques qui ont été apportées contre la légitimité des empiétements de Mélanie Klein sur les périodes pré-verbales de l'inconscient, deviendront caduques⁵.”

⁴ M. Heidegger, *Being and Time*, [H 376] (Blackwell Press, Oxford, 1962) p. 428.

⁵ J. Lacan, (1953) “Some reflections on the Ego”, *International Journal of Psychoanalysis*, 39. p. 11.

Cette intervention aurait pu être tout à fait décisive dans les débats polémiques entre Mélanie Klein et ses critiques, Anna Freud et Edward Glover, où les deux parties débattaient de la possibilité des phénomènes discrets et surtout des fantasmes inconscients, qui sont des représentations non verbales et non visuelles des relations d'objet dérivées des expériences primitives du corps, intervenues dans les premiers mois de la vie⁶. L'impasse ultime vient de la supposition de la temporalité d'une régression linéaire liée au modèle du développement.

Avec le renouvellement par Lacan de la question du sujet et de la temporalité, le statut de n'importe quel événement infantile et son souvenir est surdéterminé par l'organisation synchronique du langage. La réalité historique apparente du développement est remplacée dans la pensée de Lacan par l'effet rétroactif de la signification qui domine ce qui semble être pris comme une réalité de développement. Le refoulement détermine ainsi une scission temporelle du sujet entre le matériel du refoulement originel, qui à ce stade, précise Lacan, doit être verbal, et la synchronie qui détermine rétroactivement ce qui est perçu comme réel. On peut abandonner toute notion simpliste du passé comme un "passé déterminé" vers lequel la "mémoire" fait retour pour "réintégrer la passé". Bien que l'on puisse voir dans ce passage comment, presque du début de son travail, Lacan essaie de construire une théorie temporelle pour la psychanalyse, il est intéressant de considérer jusqu'où il doit aller avant que sa position échappe à la critique heideggérienne selon laquelle cette théorie participe de la conception vulgaire du temps qui privilégie le présent temporel et son corollaire, la réduction de l'être du sujet à la présence.

La problématique précoce de la reconnaissance demeure incluse dans la conception vulgaire du temps. La reconnaissance est la solution théorique à la base du dilemme des prisonniers par lequel Lacan introduit la notion du temps logique en 1949⁷.

⁶ Un compte-rendu de ce débat crucial a été publié in *The Freud-Klein Controversies 1941-45* ed Pearl King and Riccardo Steiner (Routledge, London, 1991)

⁷ J. Lacan, "Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée" *Écrits*, Le Seuil, Paris, 1966. Cet aspect du travail de Lacan a été commenté de façon exhaustive par Erik Porge, in *Se compter trois : Le temps logique de Lacan* (Édition Éres,

Ces premières incursions vers un nouveau concept de temps analytique proviennent directement de la thèse de Lacan sur les structures symboliques. La rétroactivité est un effet de la dominance de la synchronie sur la diachronie, à laquelle Lacan souscrit comme étant le résultat du structuralisme inhérent à sa théorie des systèmes symboliques, largement empruntée à Lévi-Strauss. Dans son article sur le temps logique, la reconnaissance par le sujet suppose que l'être du sujet est donné par et à travers un échange avec l'Autre. Pour autant que le moyen en est la parole, cet être est pris dans les règles temporelles de langage. Dans les théories temporelles initiales des années 40 et jusqu'au début des années 50, le temps est une série de règles intersubjectives ou, comme dans l'analyse de "La Lettre volée", la configuration intersubjective est imposée de l'extérieur à la situation. Ceci suppose que la temporalité se situe dans les codes intersubjectifs qui commandent les interactions entre des sujets prédéterminés, constituant les paramètres de leurs actions et interactions, faisant naître les effets structuraux qui sont certainement "trans-individuels" mais présupposent, en fin de compte, le statut du sujet. Cependant, il serait difficile d'argumenter qu'il s'agit de la position finale de Lacan en ce qui concerne la temporalité.

Par contraste, pendant que Lacan commence à se tourner vers la problématique de l'historicité, sa théorie se rapproche d'une considération du temps interne au sujet, au plus près de la question du sujet en tant que temps. Les lignes suivantes sont restées fameuses dans le discours de Rome : "ce qui est réalisé dans mon histoire n'est pas le passé défini de ce qui a été puisque ce n'est plus, ou même le présent parfait de ce qui a été dans ce que je suis, mais le futur antérieur de ce que j'aurai été pour ce je suis en train de devenir⁸." Le futur antérieur capte magnifiquement l'effet de l'inconscient sur l'historicité du sujet. C'est une

Toulouse, 1989). Ma contribution antérieure à la littérature sur le temps logique inclut : "Logical time in the act of the analyst", *Antiithesis*, 4 (University of Melbourne, 1997) et le quatrième chapitre "The Logic of Time" in *The logic of the treatment : the function of formalism in clinical psychoanalysis* (Thèse inédite de Ph.D, Monash University 2000).

⁸ J. Lacan, "Fonction et champ de la parole et du langage", *Ecrits*, Le Seuil, Paris, 1966, p. 300.

conception empruntée au commentaire de Samuel Weber où celui-ci fait la différence entre la théorie lacanienne de l'historicité et celle du sujet hégélien qui privilégie le présent parfait et "la forme retenue de la présence" qui fait de l'histoire seulement une réflexion de la conscience de soi non divisée du sujet⁹. Pour Lacan, le futur antérieur problématise une conception simple d'une mémoire qui a été essentielle en philosophie et qui culmine chez Hegel. Le futur antérieur de Lacan implique que l'être du sujet est toujours disposé à l'avenir, ouvert à une contingence future, laquelle peut rétroactivement re-transcrire le passé. Quand Lacan commente : "l'analyse peut avoir pour but seulement l'avènement d'une parole vraie et la réalisation par le sujet de son histoire dans sa relation avec un futur", il décrit le sujet de l'inconscient qui exige à la fois la rétroactivité et l'anticipation du futur comme modes temporels de son historicité, qui constituent toutes deux les pôles de sa division¹⁰. La réalisation de cette division de quelque manière concrète est impossible, puisque sa disposition futuriste *est* la réalisation de son manque comme tel. Même si ce manque est défini de façon différente, la réalisation de cette division sera toujours le but de l'expérience psychanalytique pour Lacan. Ainsi il s'ensuit que le sujet en psychanalyse n'est jamais un pur événement. Il n'y a jamais une simple émergence ou révélation du sujet. Le sujet est dans un rythme de fermeture et d'ouverture. Toute "réalisation" du sujet pourrait seulement être l'acceptation de cette non émergence nécessaire. La simple différence est que l'analysant choisit de parler dans le vide pendant qu'un analyste, non content d'être confiné au silence, prend la position d'écouter les échos de ce vide dans la parole de l'analysant.

Le travail de Lacan tend à développer ces notions de fermeture et d'ouverture en des termes topologiques, plus propices à la formalisation mais auxquels la psychanalyse ne peut pas se réduire. On peut développer les conséquences plus radicales de la division de la temporalité pour rattacher la fermeture de l'incon-

⁹ S. Weber, *Return to Freud: Jacques Lacan's dislocation of Psychoanalysis* (Cambridge University Press, Cambridge, 1991) p.7-10.

¹⁰ J. Lacan, "Fonction et champ de la parole et du langage", *Ecrits*, Le Seuil, Paris, 1966. p.302.

scient au moment du transfert à la mise en avant du sujet comme présence. Un tel moment de fermeture dans la pratique analytique donne lieu à un transfert comme répétition. Ainsi l'analyse est dotée d'une démonstration du moyen par lequel la division est occultée pour ce sujet qui parle au niveau de la phrase, avec intentionnalité et présence à soi-même. L'ouverture de l'inconscient en analyse vient avec la production d'une énonciation – "est-ce parce que je suis si ennuyeux..." – qui elle-même, ouvre à une détermination future pendant qu'elle donne sens rétroactivement à une relation antérieure à l'Autre.

Le temps de l'Autre

Le temps logique n'est ni une logique objective à laquelle le sujet obéit ni une logique que le sujet utilise, mais une logique exigée pour rendre compte du concept de sujet dans sa relation à l'Autre¹¹. Lacan tend à favoriser une théorie fondée sur la topologie de la relation qui répond à l'émergence des aspects nouveaux de cette dialectique. À partir de "Position de l'inconscient", la relation du sujet à l'Autre se déplace d'une logique de l'intersubjectivité et de la réciprocité à une position révisée de non-réciprocité entre le sujet et l'Autre par laquelle un nouveau mode de l'être du sujet et l'inconscient peuvent être définis à travers les processus d'aliénation et de séparation. Le fait que cela exige une refonte similaire de la théorie de la temporalité est le chemin annoncé par le commentaire de Lacan dans le *Séminaire XI* :

"Si le désir indestructible échappe au temps, à quel registre appartient-il dans l'ordre des choses ? Car qu'est-ce qu'une chose sinon ce qui dure, à l'identique, un certain temps ? N'y a-t-il pas lieu ici de distinguer, outre la durée comme substance des choses, un autre mode du temps, un temps logique...¹² ?"

La théorie de la séparation permet de conceptualiser comment il est possible que le sujet ne soit pas destiné à répéter indéfini-

¹¹ J. Lacan, "Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée" *Écrit*, Le Seuil, Paris, 1966.

¹² J. Lacan, *Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Le Seuil, Paris, 1966, p.32/33.

ment la même position structurelle en relation à l'Autre ; ce qui est le problème de l'analyse infinie. La réalisation de la division du sujet, encore située dans le domaine d'une anticipation du futur, exigerait aussi quelque chose d'excentré par rapport à la répétition.

Le texte de 1964 "Position de l'inconscient" reprend le *Séminaire XI* dans lequel Lacan développe les deux mécanismes qui produisent le sujet : aliénation et séparation. Pour Lacan la description de la cause du sujet est fondée sur une argumentation de la conjonction de deux manques, celui du sujet et celui de l'Autre. Leur relation n'est pas décrite comme simplement dialectique ou réciproque. En suivant l'argumentation de Lacan dans "Position de l'inconscient" concernant le processus de la séparation, le sujet se trouve dans la chaîne signifiante, dans l'intervalle entre les signifiants, ce qui implique que l'aliénation de la chaîne signifiante est primaire. Ici le sujet expérimente "quelque chose qui le motive d'Autre (*sic*) que les effets de sens par lesquels un discours le sollicite". Lacan appelle ceci une "rencontre" avec l'opacité du désir de l'Autre ; insistant sur sa priorité radicale à toute signification ou image du désir. Le sujet répond à ce manque dans l'Autre en y plaçant "son propre manque", qui est le manque qu'il aimerait produire à travers sa propre disparition, une disparition qui a déjà été annoncée par le processus de l'aliénation mais sans trouver une forme jusqu'à ce que le sujet, dans le processus de séparation, déguise son propre manque en manque de l'Autre, constituant ainsi à tout jamais sa relation à l'Autre, comme à la fois le domaine du désir et le moyen par lequel il évite ses implications subjectives.

Bien que la névrose ne soit pas spécifiquement mentionnée dans ces passages, on peut supposer que l'impasse névrotique est ce qui répond à cette opacité du désir de l'Autre, la mise en scène par le sujet de sa propre disparition substitue seulement l'opacité de son propre être, comme sujet dérivé de l'effet d'aliénation dans la chaîne signifiante. Être dans le domaine du signifiant, parlêtre, ne suffit pas pour répondre à la rencontre avec le manque de l'Autre, et l'opacité demeure. Cette impasse ou disjonction fondamentale engage le sujet névrosé dans un ricochet continu et angoissé entre de désir de l'Autre et le manque prop-

re du sujet. À la conclusion de son élaboration de la séparation, il applique les idées à la situation analytique en disant :

“(La séparation)... est une opération dont le dessein fondamental va à se retrouver dans la technique. Car c’est à la scansion du discours du patient en tant qu’y intervient l’analyste, qu’on verra s’accorder cette pulsation du bord par où doit surgir l’être qui réside en deçà...¹³”

Il y a deux temporalités en jeu ici. Dans la première instance, la “pulsation” que nous pouvons situer du côté de l’analysant dans sa tentative de produire son statut d’être de parole, que nous avons appelé précédemment la fermeture de la présence à soi-même. Dans le deuxième moment temporel, nous pouvons situer la réponse syncopée de l’analyste pour laquelle notre traducteur anglais a trouvé le terme: “scanding”. En effet, le moment où a lieu la coupure de l’analyste est le point “en deçà” de l’appel du sujet à l’être, juste avant ou après le moment de fermeture.

Ceci est une vue plus sophistiquée de la dialectique engagée dans le processus analytique. Le temps du transfert est une dialectique entre sujet et l’Autre et Lacan l’élabore dans son commentaire dans “Position de l’inconscient” :

“L’attente de l’avènement de cet être dans son rapport avec ce que nous désignons comme le désir de l’analyste dans ce qu’il a d’inaperçu, au moins jusqu’à ce jour, de sa propre position, voilà le ressort vrai et dernier de ce qui constitue le transfert. C’est pourquoi le transfert est une relation essentiellement liée au temps et à son maniement.”

Ces lignes évoquent la problématique essentielle en analyse : le maniement du transfert et ses résultats possibles. Les termes de la discussion ont une tonalité familière : l’être du sujet et sa relation au temps, bien que ce soit maintenant le désir de l’analyste qui intervienne pour ouvrir la disposition au futur sujet du désir. Ainsi l’introduction dans le transfert d’un Autre qui ne soit pas dans une relation réciproque au sujet, pas dans la position

¹³ J. Lacan, “Position de l’inconscient”, *Écrits*, Le Seuil, Paris, 1966 p. 844.

de renvoyer au sujet son propre message sous une forme inversée – Lacan le dira finalement – n'existe pas. Le désir de l'analyste est au lieu de cela, totalement incapable d'assimilation.

Le temps de la Jouissance

Poursuivant notre lecture du texte : "Position de l'inconscient", nous trouvons que Lacan répète un point de vue qui date du discours de Rome sur l'effet rétroactif du sens :

"On s'y aperçoit que c'est la fermeture de l'inconscient qui donne la clef de son espace, et nommément de l'impropriété qu'il y a à en faire un dedans. Elle démontre aussi le noyau d'un temps réversif, bien nécessaire à introduire en toute efficace du discours ; assez sensible déjà dans la rétroaction, sur laquelle nous insistons depuis longtemps, de l'effet de sens dans la phrase, lequel exige pour se boucler son dernier mot...¹⁴."

Lacan ajoute une distinction nette entre la temporalité du signifiant et celle du trauma et de la formation du symptôme : "Le *Nachträglich* ou l'après-coup, par lequel le trauma s'implique dans le symptôme, montre une structure temporelle d'un ordre plus élevé...¹⁵." Cette proposition suppose un retour à Freud dans le sens où l'élaboration de l'après-coup par Freud était originellement en termes de trauma ce qui, par définition, est excessif et irréductible à un effet de signifiant. Freud a indiqué cela dès son article : "Nouvelles remarques sur les psycho-névroses de défense" dans lequel il disait :

"Une théorie psychologique du refoulement devrait également rendre compte du fait que seules des représentations à contenu sexuel peuvent être refoulées. Elle pourrait parier des indications suivantes : les représentations à contenu sexuel provoquent, on le sait, des processus d'excitation dans les organes génitaux semblables à ceux qui viennent de l'expérience sexuelle elle-même. On peut admettre que cette excitation somatique se transforme en excitation psychique. En règle générale, l'effet correspondant est, lors de l'expérience, beaucoup plus fort que

¹⁴ J. Lacan, "Position de l'inconscient", p. 838.

¹⁵ J. Lacan, "Position de l'inconscient", p. 839.

lors de la remémoration. Mais lorsque l'expérience sexuelle arrive à l'époque de l'immaturation sexuelle, et que son souvenir est réveillé pendant ou après l'époque de la maturation, alors le souvenir agit par une excitation incomparablement plus forte que ne l'avait fait, en son temps, l'expérience ; en effet, entre temps, la puberté a immensément augmenté la capacité de réaction de l'appareil sexuel. Or, c'est cette relation inversée entre l'expérience réelle et le souvenir qui semble receler la condition psychologique pour un refoulement. La vie sexuelle... offre la seule possibilité pour que se produise cette inversion de l'efficacité relative. Les traumatismes infantiles agissent après-coup comme des expériences neuves, mais alors de façon inconsciente...¹⁶”

Freud pense à un processus temporel de réactivation et d'augmentation de “l'effet excitant” de la sexualité, c'est-à-dire la jouissance, laquelle est clairement d'un ordre bien différent de celui d'un effet rétroactif du sens. L'expérience inédite d'excitation sexuelle est traumatique et, comme telle, exclut logiquement son admission dans le domaine de la représentation. Au lieu de cela, la composante traumatique de la sexualité se répète et de cette façon elle fait retour. Une telle répétition symptomatique du trauma ne peut être assimilée au modèle lacanien initial du refoulement comme métaphorique, et le symptôme ne peut pas non plus être réduit à un effet de sens. La répétition de ce qui peut seulement être décrit comme le réel se répète précisément parce qu'elle n'est pas de l'ordre du signifiant. Comme l'étymologie du mot *trauma* le suggère, il laisse derrière lui une trace ou blessure, la marque du fait qu'il a eu lieu ou l'empreinte de son empiètement sur l'intégrité du sujet. A partir de sa reconsidération du réel et de la jouissance au début des années 60, Lacan tente d'intégrer cette notion de trace ou d'empreinte avec la répétition du réel. Les résultats de son travail d'élaboration sont résumés devant son auditoire américain ahuri, en 1966 :

“La ‘mêmeté’ n'est pas dans les *choses* mais dans la *marque* de ce qui rend possible d'ajouter des choses sans considération pour leurs différences. La marque à l'effet d'estomper la différence, et c'est la clé de ce qui se passe pour le sujet, le sujet incons-

16 S. Freud, “Further remarks on the Psycho-neuroses of Defense” SE III, p.167.

cient dans la répétition ; parce que vous savez que ce sujet répète une chose particulièrement significative, le sujet est ici, par exemple, dans cette chose obscure que nous appelons dans certains cas le trauma, ou le plaisir exquis¹⁷.”

Le trauma implique un ordre temporel capable de réorganiser son inscription comme symptôme du sujet et ces phénomènes centraux dans l'expérience analytique exigent que nous développiions un nouveau mode de temporalité rattachée au réel et à la jouissance. Dans le *Séminaire XI*, par exemple, Lacan déplie “les deux extrêmes de l'expérience analytique”. Celles-ci sont, d'une part, le refoulement originaire opérant comme un signifiant, sur le fondement duquel le symptôme peut être conçu comme “un échafaudage de signifiants... construit pas à pas comme n'importe quel édifice” et ainsi être “inscriptible dans des termes synchroniques”. De l'autre côté, Lacan situe le désir dans son interprétation comme “une structure temporelle spéciale que j'ai essayé de définir par le terme de métonymie” mais qui est décrit maintenant en termes d'opération de séparation. Déjà nous voyons le changement dans la pensée. Le champ de la psychanalyse ne peut pas être inscrit pleinement en termes synchroniques. Une temporalité est nécessaire où le désir peut se situer. Mais ce qui est d'un plus grand intérêt pour la temporalité du réel est ce qui suit :

“Dans l'intervalle il y a la sexualité. Si la sexualité, dans la forme de la pulsion partielle, ne s'est pas manifestée comme dominant l'économie entière de cet intervalle, notre expérience serait réduite à une mantique, par laquelle le terme neutre d'énergie psychique aurait été approprié, mais manquerait ce qui y constitue la présence, le *Dasein*, de la sexualité¹⁸.”

La sexualité des pulsions partielles, la jouissance, n'est pas de structure et n'est pas non plus la temporalité du signifiant, mais est située entre les deux, et les suppose toutes les deux. Les effets de structure émergent via la rétroactivité et ces effets de sens sont véritablement une forme de fermeture. Par ailleurs, le désir et l'acte d'interprétation sont disposés vers le futur. Pourtant à ce

¹⁷ J. Lacan, “Of structure as an Inmixing of an Otherness prerequisite to any subject whatever”, *The Languages of Criticism and the Sciences of Man: The Structuralist Controversy* (The John Hopkins Press, 1970) p.188.

¹⁸ J. Lacan, *Séminaire XI*, p.176.

point, nous avons aussi le temps de la jouissance curieusement exprimé comme un retour à la présence, en outre la présence de quelque chose qui ne peut pas être présentifié : le réel au cœur de la répétition, celui qui est continuellement répété et toujours raté. Alors, plutôt que de considérer que c'est la structure qui détermine la répétition, comme dans "La lettre volée", on pourrait inverser ceci en démontrant l'originalité de la répétition nécessaire à toute forme signifiante qui opère sans référence à l'intentionnalité ou au sens. Dans "La structure comme immixtion", Lacan affirme que "la répétition de la mêmeté symbolique est impossible". Le sujet est toujours séparé de, et temporellement divisé par, l'effet de la répétition qui oblitère son point de départ. La formation de l'inconscient est une conséquence nécessaire de la séparation entre les énoncés conscients intentionnels et l'énonciation. Cependant, Lacan insiste sur l'identité de la lettre originaire ou trait, marquant la rencontre traumatique d'une excitation, exogène ou endogène, débordante. Cette identité est à jamais inaccessible en raison de la rétroactivité perpétuelle de la structure symbolique mais c'est aussi le point organisateur, l'énigme de l'expérience sexuelle, vers laquelle la répétition cherche à retourner. Ainsi l'inconscient est construit autour du réel de la sexualité.

La fermeture produite par la répétition rend compte de l'apparente hétérogénéité et de la multiplicité de la relation du sujet avec sa sexualité et aussi l'altérité communément rencontrée ou l'excès de la sexualité. Ainsi la grande difficulté clinique est de s'avancer vers une réduction de cette perversion polymorphe et l'agent étranger au *Dasein* de la sexualité qui la sous-tend et appartient indubitablement à la singularité de chaque sujet. Cette expression mémorable, le *Dasein* de la sexualité, indique l'engagement freudien de Lacan envers un noyau irréductible de réel, situé au niveau de la sexualité humaine. La seule différence est que Lacan affirmerait au-delà de Freud que la division la plus radicale n'est pas celle entre conscient et inconscient mais entre l'expérience de la jouissance et le sujet qui pense¹⁹.

Traduit de l'anglais (Australie) par
Barbara Bonneau et Géraldine Philippe

¹⁹ “Voyons donc comment le *Wiederholen* s’introduit. *Wiederholen* a rapport avec *Erinnerung*, la remémoration. Le sujet chez soi, la remémorialisation de la biographie, tout ça ne marche que jusqu’à une certaine limite qui s’appelle le réel... Une pensée adéquate en tant que pensée, au niveau où nous sommes, évite toujours -fût-ce pour se retrouver après en tout - la même chose. Le réel est ici ce qui revient toujours à la même place - à cette place où le sujet en tant qu’il cogite, où la *res cogitans*, ne le rencontre pas”, p. 49.

Sur le lieu qu'occupe l'analyste dans la cure

Il y a un an, nous étions réunis ici même pour notre colloque sur la demande et le désir. A cette occasion, nous avons travaillé sur la nécessité que surgisse une demande qui rende possible la mise au travail analytique. Dans le cas de l'analyse d'enfant, ce sont les parents qui demandent d'abord et l'enfant qui demande ensuite. Exemple commun : les parents arrivent au cabinet parce que l'école les envoie : l'enfant n'apprend pas, il ne se tient pas tranquille, il a des problèmes de comportement, on remarque qu'il est agressif ou triste. Pour cette raison, plus encore dans ce cas, l'enfant devra formuler à sa façon une demande d'écoute. Demande qui doit être accueillie comme une porte d'entrée qui permette d'établir une relation transférentielle en tant qu'il s'adresse à nous comme Sujet-supposé-savoir. Demande qui devra être frustrée pour que puisse surgir le désir. Signalons ici l'importance d'un travail préliminaire, tant avec les parents qu'avec l'enfant, travail qui permette l'articulation d'une demande propre.

Dans ce premier temps de la cure, la fonction du psychanalyste est d'accueillir la demande. Mais il faut être prudent, ceci ne signifie en aucun cas qu'il essaie de répondre à cette demande. Tentation à laquelle le risque de succomber est un fait connu pour ceux qui travaillent la clinique en général, la clinique infantile particulièrement. Demande d'être aimé, d'être protégé, d'être "contrôlé", de donner quelque chose qui calme le malaise, de faire don d'une parole qui explique, d'une méthode à appliquer, d'un conseil à suivre... de n'importe quoi qui vienne d'un grand Autre auquel on a toujours demandé quelque chose qui comble le manque à être.

Il y a un an, mon travail s'était tourné vers une réflexion sur le surgissement de la demande chez l'enfant. Dans le colloque précédent, ma réflexion s'était tournée plutôt vers la position des parents dans ce processus. Aujourd'hui, je m'intéresserai à l'examen de ce lieu particulier, de cette position qu'occupe l'analyste,

celui qui tente d'avoir affaire avec ce qui de l'inconscient insiste mais ne peut se mettre en mots. Celui qui doit occuper la position paradoxale d'accueillir et de frustrer la demande qui vient de l'autre qui le place en position de savoir.

Lacan nous indique que c'est précisément cet acte de l'analyste, frustrer la demande qu'il accueille, qui rend possible le travail analytique :

“Ainsi l'analyste est-il celui qui supporte la demande, non comme on le dit pour frustrer le sujet, mais pour que reparaisent les signifiants où sa frustration est retenue...¹.”

J'aimerais ponctuer cette brève citation de Lacan de deux points qui me paraissent mériter réflexion. En premier lieu, ce que Lacan nous dit : “L'analyste est celui qui supporte la demande” attire l'attention, surtout le mot “supporte”. La fonction de l'analyste n'est pas celle de l'écoute passive, ni ne signifie qu'il n'est pas impliqué ou engagé dans ce qui se livre dans la séance. Au contraire, pour Lacan, l'analyste dirige la cure, ce qui ne signifie absolument pas qu'il dirige qui que ce soit, un enfant ou un adulte, c'est la cure qu'il dirige. D'abord, il la dirige en établissant la règle de l'association libre. Règle qui ne s'énonce pas nécessairement mais qui s'établit. Règle qui s'établit dans le libre parler ou le libre jeu d'un enfant. C'est dans le jeu de l'enfant que se trouvent ces signifiants qui déterminent son histoire, qui visent à sa constitution subjective, qui permettent l'émergence du désir. C'est de la position que prendra l'analyste que dépendra que surgisse de ces signifiants le désir ou un processus de rééducation.

D'autre part, il convient de souligner que parler de frustration ne signifie pas frustrer le sujet, il s'agit de frustrer la demande, de la relancer vers les défilés du signifiant pour qu'il rende compte d'une histoire : de l'histoire particulière du “comment” des agencements du sujet avec son désir. Frustrer la demande ne signifie pas dire un non pur et simple à ce que le sujet demande. Cela signifie que l'analyste puisse se situer dans un lieu particulier, lieu qui permette que la demande soit re-lancée, soit re-tournée, au sujet. De fait, l'entrée en analyse n'implique pas que le sujet ne revienne pas lancer sa demande :

¹ Lacan J., “La direction de la cure”, *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 618.

“À mesure que se développe une analyse, l'analyste a affaire tour à tour à toutes les articulations de la demande du sujet. Encore doit-il, comme nous le dirons plus loin, n'y répondre que de la position du transfert...².”

Pour autant, la position de l'analyste qui supporte et frustre la demande, du lieu du transfert, est en jeu non seulement à l'entrée de l'analyse mais pendant tout le processus de la cure. Ceci fait partie de ce qui se joue dans la direction de la cure.

Mais, comment atteindre cet objectif ? Il nous semble que dans ce que Lacan souligne, plus qu'une indication technique à suivre, ce dont il s'agit c'est d'une position que prend celui qui se met en position d'analyste. Alors, plutôt que de nous demander ce que fait l'analyste pour atteindre ce paradoxe : accueillir-frustrer la demande, il serait plus adroit de nous demander : quel lieu, quelle position occupe l'analyste ? Qu'est-ce qui le soutient ? Qu'est-ce qui permet que quelqu'un puisse accueillir la demande, comme le dit Lacan, sans y répondre ? Ce n'est pas la première fois que je me pose cette question, mais aujourd'hui, je me dis que ne pas céder à la tentation de la demande de l'autre (que cet autre soit un patient ou une institution qui nous couvre), ne pas céder requiert, exige beaucoup plus que l'obédience dogmatique aux préceptes théoriques de Freud et de Lacan. Il ne s'agit pas de connaissance, mais d'un savoir inconscient qui permet de se placer dans cette position. Il s'agit donc d'une position éthique.

Le silence de l'analyste, son “non” à la satisfaction de la demande, ne doit pas être vu comme un acte passif. Celui qui occupe la position de l'analyste est impliqué profondément et Lacan marque qu'il paye aussi sa quote-part dans cette entreprise qu'est une analyse. D'abord, il la paye avec sa parole, pas une parole quelconque mais celle qui se travaille dans l'interprétation. Mais plus encore, Lacan le souligne :

“... mais aussi payer de sa personne, en tant que, quoi qu'il en ait, il la prête comme support aux phénomènes singuliers que l'analyse a découverts dans le transfert...³.”

² J. Lacan, *op.cit.*, p.599.

³ *ibid.*, p. 597.

Nous retrouvons ici le signifiant “support”, support du transfert qui surgit de la frustration initiale de la demande. Tâche en rien facile que de “se prêter comme support” aux phénomènes de transfert comme nous l’apprend la clinique.

De quoi s’agit-il alors dans ce support du transfert ? Dans un premier temps, la formulation de la demande adressée à l’analyste le positionne en lieu du Sujet-supposé-savoir. Dans ce concept de Lacan, le terme “supposé” est important, l’analyste ne s’appuiera pas sur les insignes du savoir. Dit autrement, l’analyste ne répond pas depuis son moi, depuis l’illusion imaginaire d’un savoir qui conforte son moi. Nous savons que cela établirait une relation imaginaire, relation duelle de mirage, où le sujet peut se perdre dans les terribles “bonnes intentions” d’un autre. Il n’est pas là non plus pour occuper la position d’un idéal, la place du Maître bienveillant qui prétend éduquer à la bonne maîtrise des pulsions. Pour le traduire dans la clinique des enfants, ceci nous maintiendrait dans l’illusion de nous mettre en position d’éducateur ou en position maternelle vis-à-vis de notre patient. Et ce n’est pas de cela qu’il s’agit dans une analyse, car, précisément ce dont il s’agit c’est de ce qui n’a pas suffi à un sujet qui demande.

Dans la position de l’analyste il s’agit d’abord de savoir que ce n’est pas à sa personne, à lui ou à elle comme sujet, que s’adresse ce que demande un sujet. La demande, comme toute demande d’amour, est toujours adressée au-delà du petit autre que nous sommes, chacun d’entre nous, au grand Autre. Il me semble que cette distinction fait la différence entre la relation analytique et les autres relations humaines. Il faut que ceci soit clair pour pouvoir comprendre que l’analyste, petit autre comme quiconque, met son moi hors jeu. C’est pourquoi Lacan nous dit :

“Mais ce qu’il y a de certain, c’est que les sentiments de l’analyste n’ont qu’une place possible dans ce jeu, celle du mort ; et qu’à le ranimer, le jeu se poursuit sans qu’on sache qui le conduit...⁴.”

La position de l’analyste, alors, implique qu’il reconnaisse que le discours du patient ne s’adresse pas à son moi, même si cela

⁴ *ibid*, p. 569.

peut paraître ainsi. Il s'adresse à un grand Autre depuis toujours, et c'est pour cela que la demande, quand elle n'est pas calmée par un semblant de réponse, permet que surgissent à nouveau les signifiants de l'histoire d'un sujet :

“Par l'intermédiaire de la demande, tout le passé s'entrouvre jusqu'au fin fond de la première enfance. Demander, le sujet n'a jamais fait que ça, il n'a pu vivre que par ça, et nous prenons la suite...⁵.”

Ce que Lacan nous dit dans l'aphorisme : “Le désir de l'homme est le désir de l'Autre” prend sens. Que le désir se constitue au lieu du manque, c'est ce que souligne Lacan quand il nous dit :

“Ceci vise une tout autre fonction que celle de l'identification primaire plus haut évoquée, car il ne s'agit pas de l'assomption par le sujet des insignes de l'autre, mais cette condition que le sujet a à trouver la structure constituante de son désir dans la même béance ouverte par l'effet des signifiants chez ceux qui viennent pour lui à représenter l'Autre, en tant que sa demande leur est assujettie...⁶.”

Reconnaître que la structure de la relation analytique, dans laquelle la demande d'un sujet s'adresse à un grand Autre, est à rapporter à la constitution du sujet, nous aide à comprendre l'importance qu'a le fait que l'intervention de l'analyste, pour être efficace, doive provenir de cette position. Mais, pour que l'analyste puisse répondre depuis cette place du grand Autre, il doit reconnaître que ce lieu est le lieu d'un manque.

« Le désir est ce qui se manifeste dans l'intervalle que creuse la demande en deçà d'elle-même, pour autant que le sujet en articulant la chaîne signifiante, amène au jour le manque à être avec l'appel d'en recevoir le complément de l'Autre, si l'Autre, lieu de la parole, est aussi le lieu de ce manque...⁷.”

Lacan nous montre que le manque à être du sujet est au cœur de l'expérience analytique ; manque car la complétude n'existe pas, parce qu'il n'y a pas d'Autre qui comble le manque, qui

⁵ *ibid*, p. 598.

⁶ J. Lacan, “La direction de la cure”, *Ecrits*, p. 628.

⁷ *idem*, p. 627.

puisse donner cet objet impossible de la demande. Manque qui fût indispensable dans la constitution du sujet et qui est fondamental pour mettre en marche le dispositif analytique. Mais ce n'est pas de celui qui vient demander, de celui qui vient comme patient, que se joue la reconnaissance du manque. C'est du côté de celui qui se met dans la position de l'analyste que ceci va être déterminant. L'analyste doit pouvoir résister à la tentation de se placer au lieu d'un grand Autre qui se croit complet, lieu du maître qui prétend livrer un savoir faire avec cet inconscient. Plus encore, il doit combattre la tentation de masquer ce qui lui manque, de ne pouvoir affronter le vertige du manque à être que ne peut remplir aucun autre, aucun idéal, aucun savoir, même le savoir théorique de la psychanalyse. C'est pourquoi Lacan nous dit :

“C'est aussi ce que nous voulons faire entendre, quand nous disons qu'il n'y a pas d'autre résistance à l'analyse que celle de l'analyste lui-même...⁸”

C'est dans sa propre analyse que le psychanalyste se confronte à ce manque qui nous constitue. C'est dans l'expérience propre d'une analyse qu'on peut arriver à se déprendre des insignes identificatoires, des illusions du moi, des défenses de la connaissance, de la ruse de nous croire arrivés à la complétude, qui nous a défendu, tant bien que mal, de nous confronter à ce qu'il n'y a pas, au manque dont nous nous originons. C'est dans l'expérience de son analyse propre que peut surgir le désir de l'analyste, position, qui comme toute position éthique se met à l'épreuve une fois ou l'autre dans chaque expérience analytique.

Traduit de l'espagnol par Françoise Gorog

⁸ J. Lacan, “La direction de la cure”, *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 595.

Passage à l'acte et structure clinique¹

“Passages à l'acte et structure clinique” est un thème que je travaille dans ma pratique, à l'Unité Médico-Éducative du Centre l'Alba, dans un cartel et dans le GEI de l'adolescence.

Pour cela, je vais situer ce thème et présenter le cas d'un adolescent qui l'illustre bien et qui, du point de vue d'un diagnostic psychiatrique se trouve parmi les cas décrits comme “désordres limites de la personnalité” (DP) ou, dans une terminologie plus anglo-saxonne, “cas limites”.

Cette pathologie a tout son intérêt du fait de son actualité dans le champ de l'assistance, par la fréquence du diagnostic, les surprises dans les suivis et surtout, pour nous, dans l'élaboration d'un diagnostic de structure posé du point de vue d'une orientation psychanalytique. Elle représente également un défi pour les dispositifs d'aide et devient un sujet de polémique au niveau de la formalisation de la clinique de ces désordres.

Avant de passer au cas clinique, distinguons le cadre pathologique, à partir de la clinique du phénomène et du diagnostic de structure.

Au niveau du phénomène, cette pathologie apparaît comme un diagnostic psychiatrique dans le DSM-III et IV, avec la définition suivante : les désordres de la personnalité sont des modes de comportement inadaptés au niveau individuel, familial et social, très enracinés chez le sujet qui en pâtit, repérables à l'adolescence ou même avant, et qui peuvent persister jusque dans l'âge adulte. Il s'agit de personnalités sans équilibre psychique et

¹ Article publié dans la revue *VEL* n°4 du Fórum Psicoanalítico, Barcelona.

de conduites auto et hétéro agressives. Cette altération fait souffrir le malade et son entourage.

Dans certains diagnostics, on les appelle aussi “névrose de caractère” et dans d’autres “états limites”. Un grand nombre de jeunes suivis à l’UME peuvent relever, de ce point de vue, de cette définition.

Cette définition est soutenue par divers auteurs d’orientation psychanalytique non lacaniens : Kernberg par exemple, qui a écrit plusieurs livres se rapportant à ce thème, en particulier celui qui s’intitule *Désordres limites et narcissisme pathologique*, ou Roger Misès avec *La pathologie limite dans l’enfance et à l’adolescence*.

Freud, dans tous ses cas cliniques, essaye d’établir une relation univoque entre symptôme et névrose. Il y réussit dans tous, sauf dans L’Homme aux loups pour lequel il n’y a pas de correspondance entre symptôme et névrose, et où il considère que le patient a rejeté une partie de la réalité d’une façon qui se distingue et du refoulement, dans la névrose, et du rejet absolu du symbolique, dans la psychose.

En termes lacaniens, nous pourrions dire qu’il s’agirait d’une forclusion partielle et qu’ainsi le patient entrerait dans cette phénoménologie des cas limites.

Après Freud, le terme de “désordres de la personnalité” est proposé par Stern en 1948. Celui-ci pense que le DLP ne désigne ni une névrose ni une psychose, il pose le problème en le reliant au narcissisme : ce sont des patients dont l’identification à eux-mêmes nie l’accès à la réalité de leurs limites :

- certains présentent une perturbation de la réalité par rapport aux normes et aux lois,
- paradoxalement, ils présentent une grande dépendance aux autres qu’ils fuient par des passages à l’acte.

Ultérieurement, parmi d’autres auteurs, nous pouvons citer Kernberg qui ne considère pas le DLP comme un fourre-tout mais comme une entité clinique à part. Il sépare le symptôme de l’organisation de la personnalité. Il y aurait, pour lui, trois groupes :

- l’organisation névrotique et les traits pathologiques de caractère,
- les désordres graves de la personnalité avec perte de l’identité propre,
- les organisations psychotiques.

Si nous prenons l'orientation lacanienne, Lacan a justement fait sa thèse de psychiatrie sur la psychose paranoïaque et ses relations avec la personnalité. Il maintient une conception de la personne comme ce qui noue le moi imaginaire, le moi symbolique et la jouissance ou satisfaction pulsionnelle.

C'est à partir de cette orientation que nous faisons la différence entre ce que l'on voit, les phénomènes, et le discours du patient. Dans beaucoup de cas, on pourrait parler de sujets où il y aurait dénégation ou démenti de la loi. Une interprétation de la différence de diagnostic entre phénomène et structure consiste à considérer le premier comme la face visible, et le second plus caché. Lacan oppose le concept de "structure subjective" à la proposition de "l'organisation de la personnalité". Ainsi, nous pouvons avancer que :

1. tout phénomène n'est pas un reflet exact de la structure diagnostiquée, mais il faut en tenir compte et ne pas croire qu'on ne peut rien apprendre de la clinique du regard.
2. Quant à la structure, pour Lacan, elle s'inscrit dans la position de chaque sujet dans sa relation au désir (avec son corrélat, la castration), à la jouissance (ou satisfaction des pulsions) et à la loi (ou le symbolique). Il s'agit d'une clinique qui tient compte de la manière dont se situe le sujet par rapport à la construction de ses objets de désir, aux limites et au symbolique, qui déterminent sa relation à la loi. Mais ce symbolique ou loi ne s'inscrit pas de la même manière chez tous les sujets, cela dépend des avatars de leur histoire.

Il existe trois formes d'inscription :

- acceptation de la loi avec le mécanisme psychique du refoulement déterminant la névrose.
- la reconnaissance de cette loi mais, en même temps, sa négation avec le mécanisme du démenti.
- le rejet de cette loi sans connaissance antérieure.

C'est dans la seconde position subjective que l'on peut trouver un bon nombre de ces sujets diagnostiqués comme "désordre limite de la personnalité", mais pas tous. C'est le premier temps de reconnaissance de cette loi et sa négation ultérieure qui leur

permet de maintenir une relation avec les objets de jouissance interdits. Mais cela ne nous empêche pas de penser aux deux autres structures. Il s'agirait donc de phénomènes que l'on pourrait retrouver dans les trois structures.

Selon que le DP témoigne d'une perversion ou d'une névrose avec des traits de perversion, puisqu'il présente des goûts incompatibles ou très problématiques pour l'adaptation à la vie, la famille, l'école et la société en général, le traitement sera différent. Il faudra comprendre la symptomatologie comme la manifestation d'une jouissance déterminée, dans laquelle le sujet souffre de sa propre énonciation de manière mortifiante, en opposition avec ce qui lui arrive de penser ou de vouloir, et une impossibilité, dans certains moments de compulsion ou de passage à l'acte, à pouvoir donner un sens à ses actes par rapport à ce qu'il croit ou pense.

Dans certaines occasions aussi, ses passages à l'acte seront l'expression d'un processus auto-calmant. Ce qu'ils expriment, en général, c'est un assujettissement à un surmoi féroce et non pas au symbolique.

Ces phénomènes sans élaboration ont pour conséquence une absence de symptôme dans la définition que nous en avons à partir de la clinique psychanalytique du symptôme, puisqu'ils ne présentent aucune question qui soit en relation avec ces actes, qu'elle soit adressée à eux-mêmes ou à un Autre. Le symptôme comme question inhibe l'action par le travail d'élaboration qu'il implique, c'est ce qui permet une pacification du sujet.

Mais, dans cette phénoménologie des DP le sujet ne peut, dans un premier temps, prendre en charge son malaise et il le dépose chez les autres ou chez le thérapeute de façon brutale : "Dites-moi ce qui m'arrive" ; "Dites-moi ce que je dois faire" ; "Donnez-moi un médicament pour contrôler...". Les défenses face au malaise mental sont projectives, perverses, mégalomaniaques, négativistes, avant même de pouvoir leur donner une interprétation.

Ce dont il s'agit toujours alors, et quelle que soit la structure, c'est de pouvoir élaborer d'une façon ou d'une autre. Il faut que

le sujet puisse passer du “Je ne pense pas, je ne sais pas ce qui m’arrive, donc je passe à l’acte comme conséquence de mon non-penser” à “Je ne sais pas à quoi je pense, je remets donc à plus tard le passage à l’acte en essayant d’élaborer avec l’Autre (thérapeute) ce que je peux penser”.

Cas clinique :

Il s’agit d’un adolescent de 15 ans envoyé au Centre par le psychiatre qui le suit en privé, à cause de ses problèmes de conduite et des expulsions successives des écoles qu’il a fréquentées. Il arrive avec le diagnostic de “désordre limite de la personnalité”.

Durant les deux dernières années, il a été renvoyé des différentes écoles parce qu’il a provoqué, insulté les autres, a manqué de respect aux professeurs et a été agressif envers des camarades de classe. Il se montre aussi agressif dans sa famille, en particulier à l’égard de sa mère.

Cela fait neuf ans que ses parents sont séparés. Ils ont un niveau socioculturel élevé, ont deux autres enfants de 14 et 11 ans, et se montrent totalement débordés par la situation. Ils expliquent que depuis deux ans leur fils leur échappe. Ils ont essayé d’alterner des séjours chez le père et chez la mère. Ils précisent que le motif d’expulsion scolaire était le fait qu’il avait été pris avec des couteaux, avec un pistolet à balles de petit calibre, et à cause de conduites agressives envers ses camarades. Ils pensent que leur fils arrive à distinguer le bien et le mal, mais qu’il ne contrôle pas ses impulsions. Ils sont aussi inquiets parce qu’il fréquente des jeunes marginaux et ils craignent qu’il ne soit impliqué dans l’achat, la vente ou la consommation de drogues.

Ils le trouvent malheureux et insatisfait depuis toujours, avec des demandes insatiables, jamais content de rien. Il a commencé à fréquenter le psychologue après leur séparation, quand il avait 6 ans. Il avait commencé alors à se rebeller, à répondre mal, à taper ses petits frères, et il présentait des crises d’agitation qui ont conduit l’école à leur conseiller de consulter.

La mère croit qu’il a une double personnalité. Il balance entre gentillesse et agressivité, devient menaçant, l’insulte, la pousse ou prétend l’agresser. L’attitude de la mère est de rester ferme et surtout de ne pas avoir peur de lui. Le père dit ne pas compren-

dre ce qui arrive à son fils et se demande : "S'il a tout, pourquoi lui arrive-t-il cela ?". Tous deux pensent que le jeune reconnaît qu'il devient nerveux, qu'il s'exalte, mais qu'il ne peut pas l'éviter. Il a vécu avec son père les deux dernières années, il y avait plus de discipline que chez la mère mais il a commencé à décliner dans les études et à désobéir, ce qui a poussé le père, dans une dispute, à le mettre dehors.

La mère me dira plus tard que le père passe d'une attitude de complaisance à une attitude radicale et qu'il la prive de son autorité sur les enfants. Elle pense aussi que cette attitude a une influence sur leur fils qui se sent déconcerté et imite son père dans cette attitude de rejet envers elle. Elle ajoute que, dans la maison de campagne qui appartient au père, le jeune se sent bien avec les employés et que, lorsqu'il y séjourne, il n'y a aucun problème.

Cette mère donne l'impression d'en appeler à l'intervention du père pour mieux faire apparaître son impuissance et cela perturbe le fils qui s'en rend compte. Dans la conduite du père apparaît sa propre ambivalence envers son fils ainsi que sa culpabilité parce qu'il ne pas correspond pas à ce qu'il en attendait. C'est un homme pratique qui ne se pose pas trop de questions.

Je me propose de travailler avec ce patient de façon temporaire et partielle, du fait de son séjour dans le Centre et de son traitement thérapeutique et pharmacologique (actuellement, il ne prend rien), en dehors du Centre. Je situe mon travail en tenant compte également de sa réalité scolaire et sociale.

Dans les premiers entretiens, le patient se montre prêt à collaborer, mais avec une attitude d'exigence de services qu'on lui devrait du fait qu'il séjourne dans le Centre. Il dit venir à cause de son caractère changeant, ne se considère pas le seul fautif des expulsions des différentes écoles mais pense qu'au Centre ils ont la capacité de "le traiter" avec leurs actions. Il pense aussi que ce serait mieux si son père tenait compte de lui et si sa mère était plus tranquille. Il ne manifeste ni angoisse ni préoccupation et montre une attitude totalement passive : objet de soins et d'attentions.

Dans les entretiens suivants, il dit combien il se sent bien à la campagne avec la famille paysanne. Il ajoute qu'il n'aime pas étudier, qu'il ne veut pas être entrepreneur comme son père, tra-

vaiquer ne l'intéresse pas non plus. Il voudrait que ses parents l'entretiennent toujours mais, comme il voit que ce ne sera pas possible, il sera obligé de travailler lorsqu'il aura 16 ans. Il est d'accord pour venir et pense qu'on pourra peut-être l'aider à "contrôler" ses impulsions.

Cette étape du travail avec lui est tendue, il a une attitude de mépris et de distance. Il se présente comme la victime des autres, parents, écoles, éducateurs du Centre et, lorsqu'il demande les entretiens, son style indique que ceux-ci lui seraient dus à cause de ses problèmes, plus sous une forme d'exigence que de demande.

Je lui demande des précisions sur le fait que son père ne tiendrait pas compte de lui. Il exprime alors son sentiment de ne pas être pris en compte par son père. A partir de là, et d'une façon qui, je dois le dire, m'a surprise, il a pu passer de la revendication à l'élaboration du conflit avec son père. Il refuse d'être comme son père parce que celui-ci n'a pas de sentiments envers sa famille. Il ne le voit pas préoccupé quand ses frères sont malades, et il manifeste de la cruauté envers les animaux. Il aime bien chasser comme son père, mais il ne supporte pas que les animaux soient blessés, il préfère qu'ils meurent pour qu'ils ne souffrent pas. Selon lui, le père est indifférent à tout cela. Il définit son père comme ayant des "sentiments étranges". Son rêve serait de vivre dans la maison de campagne, avec la famille de paysans. Auparavant, il adorait aller chez eux mais, il y a deux ans, le père de famille est décédé de façon soudaine et, depuis, ce n'est plus pareil. Il ne comprend pas pourquoi mais il s'est vu en train de pleurer aux funérailles de cet homme. Il s'entend bien avec le fils qui a 20 ans et sort avec lui et ses amis quand il va là-bas. Plus tard, il pourra dire qu'il se sentait accueilli par cet homme qu'il connaissait depuis sa naissance, et qu'il voulait que son père lui ressemble.

Je l'invite à me parler de ses souvenirs d'enfance et lui demande s'il met en relation ce qui lui arrive maintenant avec des choses vécues quand il était petit. Il fait un lien avec les disputes de ses parents. Il se souvient d'eux en train de crier et lui s'efforçant de penser à des choses agréables pour ne pas les entendre. Il se souvient avec horreur d'une scène où il ne voulait pas se laver les

dents et où ils l'ont plaqué au sol et lui ont lavé les dents de force. Il relie tout cela à la contention parfois utilisée dans le Centre.

Quand son père a quitté la maison, il s'est senti très mal parce que, bien qu'il ne le prenne pas en compte, il préfère vivre avec lui. Il se rappelle de sa propre rage lorsqu'il n'obtient pas le résultat espéré, ou quand on refuse de lui donner ce qu'il veut. Il relie cela avec ce qu'il vit maintenant, bien qu'il dise "ce n'est pas tout à fait pareil. Maintenant, ce sont des choses auxquelles j'ai droit". Je mets en rapport ce "avoir droit" et son attitude d'être fâché en permanence avec celle qu'il manifeste parfois lors des entretiens, comme si nous étions à sa disposition. Ce que je lui avance le surprend, et il ne le nie pas.

Comme je vois que l'on peut travailler avec lui au niveau d'une élaboration, même s'il ne reconnaît pas sa responsabilité par rapport à ce qui lui arrive, je décide de le traiter comme un éventuel névrosé, mais avec prudence.

Parallèlement, le patient commence à montrer son intérêt pour la pratique du sport, de l'informatique et de la musique. Son comportement dans le groupe référent à l'UME reste cependant de défi, de moquerie envers d'autres patients et de peu de respect pour les professeurs.

Dans un second temps, il commence à vouloir savoir pourquoi il perd le contrôle de lui-même. Il dit avoir parfois peur quand il se fâche, mais il ne peut plus s'arrêter, sa pensée se trouble et il ne peut réagir qu'en criant, sans pouvoir raisonner. Selon lui, le point de départ consiste toujours dans le fait de croire qu'il n'aura pas assez de temps pour faire quelque chose, ou en réaction aux commentaires des autres qu'il prend pour de la provocation. Il reconnaît que ce n'est pas normal de se mettre à attendre avec anxiété le week-end, alors qu'on n'est que mardi. C'est la crainte de ne pas avoir le temps, ou que le temps passe trop lentement pour lui. Quand il croit qu'on l'embête, il pense qu'on le fait pour l'exclure. Je lui dis que cette sensation d'exclusion peut avoir une relation avec ce qui arrive avec son père, parfois en classe ou avec ses amis. Il le reconnaît et finit par de-

mander: “Mais comment faire pour arranger ça ? Y a-t-il un médicament pour ça ?” Je lui signale qu’il a du temps, en tout cas pour en parler avec moi.

C’est à partir de ce vouloir savoir que s’installent les coordonnées minimales pour que les entretiens puissent se dérouler, sans l’exigence précédente. Il change d’attitude et demande à être reçu plus souvent.

C’est dans cette étape que surgit un accident avec un camarade du Centre. L’autre jeune croit qu’il l’a dénoncé pour vente de drogue et l’emmène dans un endroit isolé où il lui demande de se déshabiller en le menaçant avec un couteau. Il veut voir s’il porte sur lui la preuve de la dénonciation qu’il a faite. Evidemment, il ne trouve rien et lui présente ses excuses (vous vous doutez bien que le camarade en question est paranoïaque). Le patient vit cela non seulement avec peur, mais il commence à se penser différent de quelques-uns de ses camarades et veut sortir du Centre, il veut se “normaliser”. L’angoisse produite par cet incident nous permet de parler de sa position passive par rapport à ce genre de camarades marginaux. “Je me laisse faire”, comme s’il ne pouvait pas réagir, et apparaît alors comme une victime. Cela avait déjà eu lieu dans d’autres écoles (on l’attendait, on le menaçait, etc.). Je peux alors travailler avec lui sa part de responsabilité quand il se mêle des problèmes des autres, ainsi que de son attitude passive de victime.

Même si parfois il proteste avec véhémence, il finit par reconnaître qu’il a effectivement quelque chose à voir avec ce qui lui arrive.

Parallèlement aux entretiens avec le patient, je rencontre les parents, individuellement et ensemble, pour travailler les aspects plus chaotiques de la relation avec leur fils. Le patient assiste parfois à ces entretiens, c’est son souhait, il voudrait y être tout le temps.

On obtient que soit établi un ordre par rapport aux horaires, aux limites, aux factures de téléphone (qu’il devra payer avec son argent si elles sont excessives), un travail dans le bureau de son père est prévu deux jours par semaine et la coordination des

parents est sollicitée sur les questions de la vie de leur fils. Le patient non seulement accepte mais respecte ses engagements.

Concernant le psychiatre qui le suit, nous avons ensemble une réunion et plusieurs entretiens téléphoniques. Le patient le voit comme celui qui “reconnaît” la raison des choses et, en contrepartie, il me voit moi comme celle qui veut “mettre un ordre” dans sa vie. Il dit en riant que nous sommes complémentaires. Je crois qu’il fait avec lui une thérapie de soutien et tant que nous ne nous contredisons pas l’un et l’autre dans nos orientations générales, je continue à faire mon travail.

A nouveau, un incident dans sa vie, un passage à l’acte qui a, cette fois, la signification d’un *acting out* totalement provoqué par le patient, produit un tournant dans le travail d’élaboration de sa problématique.

Après un entretien avec les parents au cours duquel il demande qu’on le laisse aller en moto et où tout le monde convient, y compris moi, qu’il n’est pas encore temps, le patient prend la moto de sa mère et s’en va la nuit avec l’idée d’aller voir une prostituée. D’après ce qu’il a expliqué à des éducateurs, il est allé avec une femme qui pratique avec lui du sexe oral. Il prend peur. Il commence à penser qu’il peut avoir attrapé le sida et qu’il va mourir. Les éducateurs lui conseillent d’en parler avec moi. Le patient a peur mais, en même temps, il explique que ce qu’il a fait est une sorte de prouesse. Il en parle également à d’autres camarades. Je lui dis que cette fois il est allé trop loin dans sa crainte de “ne pas avoir le temps” et qu’il doit cesser d’en parler aux autres. S’il a besoin d’en parler qu’il le fasse avec moi ou avec son psychiatre. Il dit qu’il n’en parlera plus et demande que ses parents ne soient pas mis au courant, ce qui sera respecté ; il pense qu’en réalité il ne peut pas avoir contracté le sida puisque la femme a mis un préservatif mais il est angoissé et dégoûté. Il reconnaît que, d’un côté, il était déçu parce qu’on ne lui laissait pas la moto et, de l’autre, il voulait se prouver qu’il était un homme. Ce qui lui fait le plus de mal, c’est de penser qu’il n’ose pas aller avec des jeunes filles de son âge par crainte qu’elles ne l’acceptent pas avec ses problèmes, et parce qu’il ne va pas à une école normale.

Cet *acting out* lui permet de travailler les questions suivantes : la moto, la relation avec la mère, les limites, la rage devant ces limites qu'il vit comme des contraintes, la crainte de ne pas avoir le temps, la relation avec les filles de son âge et sa peur de ne pas "savoir" en ce qui concerne la sexualité.

Je parle d'*acting out* parce que c'est un acte qui se produit par rapport à un autre et non pas en dehors de celui-ci. C'est la conséquence d'une limite que le patient ne peut pas accepter et, en même temps, dans une mise en scène dirigée vers d'autres, ses parents, l'analyste. Il y a en plus le besoin d'expliquer le fait et d'essayer d'y trouver un sens dans le travail qu'il effectue par la suite. À aucun moment, le sujet ne disparaît de la mise en scène, il sait ce qu'il est en train de faire, où il doit aller et ce qu'il dira ensuite aux autres. C'est un faire qui impose un dire du moment où il le fait. Voilà la différence radicale avec le passage à l'acte dans lequel, comme nous dit Lacan dans le Séminaire "La logique du fantasme", le sujet sort de la scène du fantasme pour présenter, au prix de sa propre disparition, sa question à l'Autre. Dans notre cas, le patient a besoin de penser à un dire qui fixe le faire qui a à voir avec son fantasme et qui a pour lui une valeur de traversée sauvage de ces questions qui s'y articulent : le temps qui passe ou pas, la mort, sa relation avec la sexualité, l'acceptation des limites...

Il y a parallèlement un incident dans la classe où il fait alliance avec un autre adolescent pour défier les éducateurs. À un moment donné, il veut quitter le Centre sans autorisation et on doit l'obliger à rester par la force. Il dit ne plus supporter le fait d'être dans le Centre, qui lui fait penser qu'il n'est pas normal.

Je décide d'envisager avec lui et l'éducateur la possibilité d'une scolarité partagée et je fais un pacte avec lui quant aux horaires, matières, etc. en restant la seule interlocutrice entre lui et son éducateur. D'un autre côté, il est décidé que s'il veut quitter le Centre, on le laissera partir tout en informant ses parents.

Jusque-là, nous pouvons dire que ce pacte a fonctionné. Il y a une amélioration symptomatique qui est accompagnée d'un dire. Les conduites agressives ont disparu dans le Centre et chez lui. Il ne rencontre plus les jeunes marginaux, ni de manière ac-

tive ni de manière passive. Il manifeste une attitude adolescente plus normalisée et il “ose” demander à une fille de sortir avec lui, une fille qui, selon lui, est son antithèse, studieuse et formelle, mais qui lui plaît. Il se met donc à l’épreuve et accepte ainsi que tout ne dépende pas de lui, en se mettant du côté du symbolique.

Le fait de devenir un jour comme ses amis l’inquiète. Il veut savoir la cause et le pourquoi de ses “anxiétés” et ses “craintes”.

Il parle aussi de son “mépris” pour ce qui est étranger, les Arabes, les gitans et de la manière dont il dépose chez eux la partie étrangère à lui-même. Il l’aborde en disant qu’il ne comprend pas pourquoi on ne le laisse pas chercher sur Internet des renseignements sur la Phalange, etc. Quand il en parle, je lui dit en blaguant : “Mais ne sais-tu pas que nous sommes tous mi-Arabe, mi-Juif dans notre pays ?” Le patient reçoit cela avec ironie, sans se fâcher, et cela enclenche le thème des grands-parents et des arrière-grands-parents, car il connaît ses origines. Il dit ensuite que son arrière-grand-père est en train de mourir et qu’il ne sait pas s’il ira à l’enterrement car à chaque fois il se sent très mal dans de telles occasions. Il décide enfin d’y aller parce qu’il est le fils aîné de son père, même si cela lui pèse, car sa famille attend de lui qu’il soit comme toute la lignée : arrière-grand-père, grand-père, père, des hommes actifs qui ne pensent qu’à travailler. Lui, il veut être différent sans pour autant être un marginal.

L’importance de ce moment réside dans le fait qu’à partir de cette amélioration, la conduite des parents change également. Son progrès est reconnu par sa mère qui traite désormais son fils avec plus de flexibilité. Cependant, la crainte de l’échec ne disparaît pas chez elle. Elle arrive à en parler : si elle ne peut pas faire face à son fils, elle peut en perdre la garde et, du coup, perdre aussi tout ce qu’elle a, appartement, pension de son ex-mari, etc. Elle décide pourtant qu’elle ne peut continuer à vivre ainsi et qu’elle doit pouvoir se situer elle-même dans la vie en se mettant à travailler.

En reconnaissant le progrès de son fils, le père veut aller vite, il lui exige tout et tout de suite. Il craint que son fils n’ait pas le temps de récupérer le temps perdu. Je travaille avec lui cette question qui est calquée sur celle du fils concernant le temps.

D'un autre côté, l'année suivante, il pourra intégrer un collège normal tout en partageant sa scolarité avec deux matinées au Centre.

Enfin, ce cas montre que, devant un patient avec un diagnostic de “désordre de la personnalité”, il faut voir de quelle structure il s'agit et ne pas s'arrêter à la phénoménologie, pas plus au fait que cela relèverait toujours de la psychose ou d'une structure de type pervers. Ce qu'il met en évidence du point de vue clinique c'est que, à force de rester à la surface, à ce que la pathologie montre, sans aller vers ce que le sujet en dit, une alliance sacrée est nouée avec cette pathologie et on désigne le sujet comme ancrée en elle, sans la questionner.

Nous avons la chance, pour ce cas, qu'il s'agisse d'un névrosé qui peut faire un travail d'élaboration de ses passages à l'acte et de son *acting out* par la parole. Je pense qu'il illustre bien comment, à partir des traits qu'il emprunte aux autres : au père avec sa crainte du temps qui passe et qu'on ne peut récupérer, à la mère avec sa crainte de l'échec et de le perdre si elle n'a plus sa garde ; comment en ayant “tout” ce qui est d'ordre matériel, mais aucune reconnaissance de sa personne séparée des parents, il se sent “submergé” et “attrapé”. On le laisse finalement seul face à lui-même, et le résultat est la violence comme essai de séparation de ces autres qui le prennent pour ce qu'il n'est pas. C'est un essai vain de séparation symbolique, d'autonomie.

Ce qui me paraît significatif est que, au moment même où la possibilité d'une autre jouissance est révélée à ce patient dans l'*acting out*, il s'approprie son malaise. Sa crainte du manque, de la sexualité et de la mort réveille en lui une question sur le symptôme. Heureusement, il semble que ce réveil soit accompagné d'une question concernant la vie et le désir, en se faisant responsable, bien qu'avec difficulté, de son malaise et en voulant, en définitive, “être un comme les autres”. A cet égard, je me souviens de ce que dit Lacan dans la préface de “L'éveil du printemps” de Wedekind, “tout être humain qui veut être un homme se fait homme en s'incluant parmi ses semblables, en étant un de plus dans une communauté”. Être un de plus peut être facile pour ceux qui peuvent s'identifier à certains des traits de cette com-

munauté, sans se sentir écrasés par ceux-ci, mais cela peut être très difficile pour d'autres, impossible même pour les psychotiques. Ce patient est dans la série de ceux pour qui c'est difficile mais pas impossible.

Barcelone 14 mai 2001

Traduit de l'espagnol par Vicky Estevez

ITALIE

Gabriele D'Arienzo

La philosophie et la clinique

Séminaire du Champ lacanien Cassino
Rome-Paris, octobre 2001

C'est dans le cadre thématique choisi par le Collège Clinique de Paris pour l'année 2001-2002 – la *Clinique des Pulsions* – que s'insèrent les deux leçons tenues par Françoise Josselin et Sol Aparicio et dont nous parlerons dans cet article. Respectivement : *Présentation de malades, Satisfaction et sublimation*. Le domaine, tantôt proprement clinique, tantôt théorico-analytique, laisse entrevoir à l'arrière-plan la portée spéculative de la notion de *clinique* ou, si on veut, sa corrélation avec le discours du philosophe. Clinique des pulsions, clinique des jouissances, clinique des discours. Le terme doit s'entendre dans l'acception indiquée par Colette Soler, lorsqu'elle l'a choisi comme titre d'un cours universitaire dans la première moitié des années 80 – *Clinique des discours* – c'est-à-dire : structure analytique destinée à la pratique de la dissection et du réaménagement des formations du langage dans le réel, dans toute les formes possibles et imaginables. La philosophie et la clinique ont un enjeu en commun, dans la mesure où il s'agit pour toute les deux de changer de discours. Ne pas consentir à la confusion œcuménique de la pensée unique, au niveau des psychothérapies, comme de l'aliénation et de l'information. C'est là le versant pratique de l'analyse, son côté politique, à partir des discours; du discours clinique qui témoigne du langage. Dans ce sens il est philosophique. Sur l'écran omni-compréhensif du monde globalisé, les signifiants d'un même discours se succèdent, mais il ne s'agit pas de tous les signifiants, seulement d'une sélection des signifiants possibles. Une pratique analytique réellement en exercice devra certainement rendre compte de cette contingence par différents moyens, consentant à une sortie sociale de la niche dans laquelle la fin des grandes narrations ainsi que l'avènement de la narration

unique, l'avait confinée, avec tous les savoirs discordants. "Extraterritorialité" est le terme utilisé par Lacan pour évoquer un lieu de sens commun qui soit radicalement autre chose que la mondialité qui fragmente, qui divise en secteurs, qui isole les potentialités individuelles des sens, au moment même où il les rend toutes commensurables à soi-même. Cette sortie extra-ordinaire des habitats de la relégation est la condition nécessaire, clinique dans la mesure où le territoire de la clinique est devenu le monde, pour continuer à revêtir de sens le réel, à travers l'ouverture de discours toujours renouvelés, qui se chargent de leur même manque de bon sens, de leur être inapproprié, de leur contingence. Déjà pour Lacan, il ne s'agissait pas de construire des succédanés des grandes narrations, c'est à dire le savoir absolu qui ne peut pas se reproduire intégralement, mais qui peut quand même continuer à être produit dans les petites vérités qui émergent ensuite. Autrement la pratique analytique perpétuerait le "racisme des discours en action" (Lacan), plutôt qu'il n'amorcerait la production de petits narrations "autres", à travers une approche multidisciplinaire sérieuse, et non chorale, au sens rustre. L'image clé de "l'extraterritorialité" analytique peut être celle d'une structure réticulaire en mouvement, d'expériences et de savoirs non conformes qui prennent valeur dans l'entrelacement, pour perdre valeur individuellement et accroître leur valeur future, qui devra encore perdre valeur. Se relevant ensuite réciproquement de l'impuissance dans laquelle la parcellisation et la dissociation de l'identité du vrai les ont jetés singulièrement. Il est alors tout à fait évident que la ligne clinique directrice fasse allusion à l'ontologie et à l'éthique.

Le premier morceau de la mosaïque séminariste enseigne la rencontre sur le terrain de la contingence. Le rapport entre réel et interprétation y est en jeu. *Présentation de malades* relève de la socialisation du symptôme, en tant que dimension d'accès au surplus de monde du psychotique. C'est le cas du jeune homme âgé de vingt-deux ans originaire de la Réunion, présenté par F. Josselin au moyen d'un dispositif clinique à triple articulation : patient-enseignant, analyste-élève, auditeurs poussés par une instance analytique. On ne connaît pas a priori l'effet thérapeutique, la guérison étant un surplus, et cependant la structure didactico-formative est certaine. Non pas dans une acception

banalement épistémologique, mais dans le sens plus radical d'une expérience qui modifie l'analyste même et les autres praticiens de la séance, en générant un nouveau savoir. Un discours dans lequel chacun se retrouve à devoir faire ses comptes avec sa propre pulsion. La première démystification est celle d'un réel absolu transporté dans les symboles, et donc réinterprétable par les instruments d'une fantasmagorique *ratio* technique. La psychose n'est pas une quantité mesurable, sa réalité est stochastique plus que statistique. Dans son discours excessif, le sujet psychotique rencontre un réel qui le surprend, qui fait irruption de façon ahurissante dans son vécu sous forme de voix violentes et qui s'accumulent. C'est à dire des *voix ante* ou *post* structure. C'est la découverte de la vacuité de sens qui se soumet au sens, provoquée par le dé-châinement syntactique (il faut rappeler que pour Lacan l'existence de cette chaîne est ce par quoi l'individu accède à l'ordre symbolique, et y participe socialement). Le dé-châinement des signifiants empêche l'assurance du sens, en poussant le sujet à l'élaboration d'un délire défensif, comme extrême tentative de signification, de guérison, de parole discursive dans le but d'en venir à bout. L'analyste, c'est là le point, doit donc s'en tenir au *réel vécu* par le psychotique. Il ne doit pas chercher une réponse, là où la réponse est déjà donnée dans les "voix" en temps que donnée irrécusable du réel. Il n'y a pas moyen de leur échapper, immanquablement elles rejoignent et modifient l'histoire de chacun. Comme le *ghost* paternel rejoint Hamlet et amorce la tragédie, les figures fantomatiques du délire personnifient les *impasses* du sujet qui ne peut plus bouger, et pourtant cherche le mouvement et la garantie dans ce colloque. Si l'Autre est l'horizon qu'il rencontre d'abord, et en tant que première rencontre, il est toujours méconnu. Ceci n'empêche pas au réel qui est antécédent de se re-proposer. Il peut revenir à travers les voies du symbole ou de l'imaginaire, pour renvoyer à une apparition, un passé irrachetable, qui reste en quelque sorte encore présent. Le problème de l'analyste en ce lieu est de traiter le discours du psychotique comme un passé abondant plutôt que comme un présent évaporé. Comme le rebond le plus riche. Mettant de côté donc les obsessions interprétatives et crypto-analytiques, puisque toute interprétation est toujours uniquement de l'extérieur, et donc du côté stérile de celui qui

observe. L'équivoque fondamentale dans laquelle l'interprète risque de tomber n'est autre que la confusion d'un discours avec l'universel, considéré en bloc et sans droit comme un discours : il s'agit ainsi d'un métadiscours. Enième expression du racisme discursif, qui menace toutes les pratiques lacaniennes, dans cette vocation paranoïde à la subreptice universalisation de contenus, de vécus psychiques, d'une valeur bien déterminée et contingente. Et c'est justement la catégorie philosophique de la contingence qui véhicule le sens de l'interprétation multiforme de la réalité qui revient en séance analytique, qui est toujours un réel expérimenté, non prédéterminé et qui ne peut être composé par éléments dans les termes d'un calcul normatif. C'est clair : seul le racisme de l'interprète tend à refouler comme fausse la donnée qui ne le touche pas personnellement, qui ne se retrouve pas sur son propre corps comme surface d'écriture, comme feuille d'ouverture de questions-réponses sur laquelle les signifiants vont se heurter de façon indélébile. Le réel, c'est connu, est enlevé et irréparable. Mais le psychotique sait plus de choses que les métaparlours respectueux de la norme. Il n'a pas de protection devant les "voix", pour autant que sa réponse nécessaire, sous forme de la construction subjective du délire, doive continuer à élaborer, afin qu'il se sente en cercle. Autrement dit, participer à la rarefaction de l'Autre, duquel il serait autrement exclu. Il s'en suit une rencontre substitutive avec une variété d'objets mineurs, les petits a, dont la dénomination commune est, dans ce cas, le facteur de distorsion : du LSD à l'intérêt pour l'optique, jusqu'aux voix sous la douche chaude (variation de densité du moyen), autrement dit la présentification plus tourbillonnante d'un manque fatal.

Le point de raccord entre la présentation de F. Josselin et l'enseignement de S. Aparicio, *Satisfaction et sublimation*, peut être déterminé dans le passage d'une clinique de la formation individuelle à une clinique des formations collectives, et parallèlement on se déplace d'un moment didactico-thérapeutique à un moment purement théorique. Le nœud central continue à intéresser la question de l'interprétabilité, cette fois de la culture, ou plutôt des cultures. La pratique lacanienne devra à ce stade montrer sa phylogénèse, donc redescendre dans le freudisme, et motiver les raisons de sa re-compréhension. L'interlocuteur de S.

Aparicio est le Sigmund Freud du *Malaise dans la culture* (1929) et de la correspondance avec Einstein *Pourquoi la guerre ?* (1932) : il faut se rappeler que les grands textes des années 20 constituent la féconde infrastructure des élaborations lacaniennes. Lacan est, à juste titre, le disciple orthodoxe de Freud, dans la mesure où son domaine opérationnel peut être considéré comme une extension qualitative de celui de Freud. Il ne s'agit pas en effet d'un élargissement géométrique des limites, qui puisse expliquer l'inconscient du particulier à la lumière de l'inconscient collectif : telle a été l'erreur de Jung qui, en recourant à la *qualitas occulta* des suggestions archétypiques, a contre-réformé l'analyse sur les territoires du métalangage. Quand au contraire c'est le développement qualitatif du domaine freudien qui restitue le sens productif de l'opération lacanienne, dont on perdrait l'envergure si on se limitait à une lecture purement spatiale, dimensionnelle du domaine. Le rappel à l'orthodoxie freudienne chez Lacan est accompagné de la radicalisation de ce qui chez le père de la psychanalyse brillait déjà comme une intuition foudroyante : l'inconscient comme langage. Freud est le premier qui a basé le rapport entre patient et analyste sur la communication verbale et qui l'a placé sous l'horizon sémiotique, pour l'interprétation de la phénoménologie onirique et para-onirique (lapses, actes manqués, névroses). A ce point, la révolution qualitative de Lacan consiste dans la formalisation scientifique de la structure de l'inconscient comme discours. Scientifique dans le sens où elle est rapportée à la motivation linguistique et à l'invariance structurale des instruments opératifs, certainement pas quant à la majesté du nouveau discours qu'il faut instituer comme énième petit maître. Avec Lacan, l'analyse change ainsi de l'idée de civilisation. Cette dernière se configure comme un discours plus ample dans ses capacités d'informer et donc omnipénétrant, et toutefois toujours contingent : la psychanalyse est l'interprète de l'inconscient et de la culture, chercheur des motivations, dénicheur de la mauvaise conscience de la structure. Puisque, somme toute, ou mieux, tout *produit*, cela ne c'est pas passé comme avait annoncé Hegel : que la conscience malheureuse se serait rachetée. Plutôt comme avait suggéré Marx : que quelque chose, ce qui compte, est resté embusqué sous le *maître patron*, qui grâce à son *maquillage* d'époque peut récupérer un

rôle actif. La culture positive, encore plus que pour Freud. Une idée de culture comme agent répressif qui impose à l'individu le sacrifice qu'est la renonciation à la satisfaction pulsionnelle directe et donc le déroutement des désirs vers des territoires socialement acceptables, émerge de façon particulière dans l'analyse freudienne. La sécurité de la vie associative collective a comme complément l'inhibition des pulsions sexuelles et agressives de l'individu, un prix évidemment trop cher, que l'on paie avec la frustration, le sentiment de culpabilité, la pathologie. Un dualisme est évident chez Freud entre les exigences de libido du Ça et les instances de censure du *surmoi*, c'est-à-dire une concurrence directe entre le *principe du plaisir* et le *principe de réalité*. Il faut préciser, toutefois, que ce dualisme présente des aspects problématiques, si l'on se réfère à la thématique freudienne d'un autre dualisme, celui de l'*Au-delà du principe du plaisir*, entre *Eros* et *Thanatos*, d'où naît le conflit entre pulsions de vie et pulsions de mort. Impulsions qui agrègent, les premières ont tendance à lier les individus en formations collectives, pour la conservation desquelles il est toujours nécessaire de différer les désirs les plus dangereux, qui désagrègent, *Thanatos* justement. Mais *Thanatos* c'est la vie même, le ressort de la reproduction qui fait mourir de l'intérieur les formes organiques, les apparitions stables qui doivent s'anéantir d'un nihilisme propre, démoniaque et indépendant de tout plaisir. *Thanatos* n'est pas *au-delà* du plaisir dans le sens de l'espace, mais dans le sens de la cause : sa motivation est libre. Et en effet, à bien voir, il existe une connotation érotique qui agrège, est productive dans les pulsions de vie qui ont leur correspondant dans les fonctions inhibitrices du *surmoi*, en temps que gardien de l'ordre collectif. Une telle ambiguïté joue en faveur de l'idée de culture reprise par Lacan, non plus comme simple instance répressive, mais cette fois comme injonction à la jouissance. La culture, en tant que discours collectif qui préexiste à l'individu, discours immanent des autres qui le précèdent et l'accueillent, agit sur lui par un double mouvement, actif-coactif, en pourvoyant par l'introjection de signifiants, à canaliser-coloniser ses désirs, afin qu'ils soient des besoins. Liés, ensuite, à un nom de façon à être orientés sur des parcours de plaisir, dicibles, donc socialement souhaitables et qui peuvent être promus. Et dans le discours civil du capital il s'agit de corps-marchandises.

Le sujet, tourné vers la consommation, déchaîne son potentiel sexuel et agressif, non comme acte de rébellion, mais comme civile observance de l'impératif de l'Autre: "Jouis !". Se soumettant au diktat, le praticien ne concevra aucune perception qu'il ne voudra assouvir, en faisant sien le corps de l'autre. Un débriement de subversion qui se cache à la manière de Sade dans la Loi qui, pour le rendre réel, doit justement conserver son instance privative extrinsèque. Pour Lacan, l'impératif de la jouissance représente le complètement de la *Critique de la Raison Pratique* de Kant, pour qu'elle soit opérative comme philosophie du mal, le thème chaud du XVIII^e siècle dont Sade fut l'interprète principal. La loi maîtresse agit de façon constante par une pression sur l'individu, d'autant plus présente et pénétrante, qu'elle est mielleuse et n'est pas apparente; elle pousse à chercher la satisfaction dans des objets incertains qui peuvent toujours renaître, car il n'y en a jamais qu'un qui est en rapport pacifique avec le plaisir. Les canaux utilisés pour la reproduction sadique des biens incertains sont ainsi valorisés, c'est-à-dire offerts comme *valeur*, et cela dans la direction dans laquelle ça vaut la peine d'agir. C'est l'Autre qui le premier parle de ces valeurs au sujet, ou plutôt qui lui permet la verbalisation du désir en eux, donc l'élaboration de sa première littérature érotique. A ce propos, il faut se garder de l'erreur de vouloir considérer une certaine phénoménologie pathologique, désormais de plus en plus inscrite dans le tissu formel de la normalité, comme la conséquence ontologique d'une Culture avec une majuscule. L'hédonisme de masse, délié de tout agent qui contraint, est dans le reflux des lois de nature juridique, morale ou religieuse, qui visent officiellement à le conformer à la norme, mais essentiellement à le reproduire : pornographie, pédophilie, prostitution, exhibitionnisme, voyeurisme des mass media. Dans le fétichisme, les marchandises, exactement comme les objets supra-sensibles, semblent avoir "une propre vie" (Marx). En réalité il en est ainsi, puisqu'il s'agit de la part de réalité dépossédée des corps qu'elles produisent vraiment. Là où les mêmes corps deviennent des marchandises, par rapport auxquelles il faut se mettre en relation autoréférentielle, soit de méconnaissance totale de l'autre, soit de domination fasciste. L'idéalisme absolu de l'ère audiovisuelle, avec ses stéréotypes de bonheur conventionnel, épure le

monde de toute lutte et tragédie opérantes, et en donne l'image rassurante d'un marché vertueux, où on offre à tous indistinctement la même *chance* d'avoir du succès, de s'affirmer, de jouir en abondance. A une écoute analytique des symptômes, il résultera donc qu'une telle phénoménologie soit proprement, non la conséquence d'un fantomatique discours universel de l'Autre, mais la nécessité sociale de ce *discours* de l'Autre. Celui qui ensevelit la vérité sous l'idée fixe du maître. Discours contingent, et à sa façon délire défensif du grand psychotique, comme on a déjà eu la possibilité de l'illustrer pour le psychotique subjectif.

De manière plus complète par rapport à Freud, l'hypothèse lacanienne met en action formellement l'idée de culture en tant que sujet clinique. Or nous pouvons connaître les rapports qui règlent les fonctions, dont la pathologie n'est pas donnée comme révélation mystérieuse, mais comme produit de l'analyse. De cette façon, à partir de la symptomatologie du signe, on peut apercevoir l'architecture des désirs construite autour du sujet, celle-la même qui devient sa prison, pour autant qu'elle apparaisse commode et élégante. Ce mouvement de la culture qui enlève tandis qu'il donne, en conservant son rôle de magnanimité, représente une dialectique du "oui" et du "non", où le "oui", en temps qu'instance positive du "Jouis !", constitue toujours le "oui" du "non", le "jouis !" de l'impératif. Instance positive et instance répressive sont dialectiquement en tension. Et c'est justement dans cette co-action qui se vérifie de façon capillaire dans la valorisation du "oui" qu'il faudra voir la continuité, plus que le hiatus, entre Freud et Lacan. La répression qui vient de l'impératif enfoui " Jouis!", jeté comme poussière dans les micro-conflits, dans les micro-scissions de la consommation quotidienne, comme diktat normatif qui ramasse tout, contient une force de compression de l'individu beaucoup plus enveloppante que le *Malaise* freudien. D'autant plus enfouie, qu'elle est totale dans son projet, dans la mesure où elle arrive à économiser le côté éversif même du plaisir, en le dirigeant vers l'obéissance active d'une satisfaction possible. Il arrive donc que la qualification sociale du locuteur soit fonction directe de sa capacité à jouir. Ne pouvant se réaliser dans la plénitude souhaitée par la formule impérative, parce que abstraite et formelle, en raison de sa prétendue efficace normative, elle trouve sa solution

dans la poursuite *ad libitum* des objets de la jouissance. Une course qui, selon la “méchante infinité” de Hegel, est vouée dès à son origine à l’échec. Et il en est ainsi pour l’homéostasie psychique du sujet, l’*identité* historique, accrochée tour à tour aux petits autres instables qui fournissent un remplissage seulement partiel. On observe à partir de là comment la genèse de la névrose est dans ce péché social représenté par l’inadéquation à la consommation totale, et donc par l’expérience de la limite de chacun devant l’universalité encerclante du “Jouis !”. Si donc l’instance répressive du *surmoi* freudien se limitait à pousser de façon explicite vers le bas le flux éversif de la libido, l’Autre lacanien se préoccupe encore de le cultiver, mais d’une manière accidentellement apprivoisée, de façon à pouvoir être réabsorbée dans la structure même, dans le jeu symbolique que l’on réalise, et vidé de toute charge réelle secondaire. Valorisation de la répression dans le premier cas, répression de la valorisation dans le deuxième. Et dans ce dernier, le génitif doit être entendu dans son double sens spéculatif, autant objectif que subjectif : de sorte que la Culture, selon Lacan, sera l’envers de la Culture selon Freud, puisqu’il s’agit de son revers *interne*.

Et donc c’est là le paradoxe du “Jouis !” : la culture pousse le sujet à désirer ce qu’elle-même lui soustrait, tandis que simultanément elle le pousse vers elle. Plus coactive est l’impulsion, majeure est la frustration, la honte sociale, en un mot le *malaise actif* que le sujet éprouve en raison de son insuffisance à jouir à fond, dans les termes créés par les signifiants qui lui tombent dessus de toutes parts, et dans les différents codes, en le laissant aller à outrance sur la planche du jeu avec le mort. Cette bande de réalité (schéma de Möbius) dont on ne sait que ça : que quelque chose manque. De sorte que certainement la demande de satisfaction pourra être concrétisée dans l’élaboration d’un représentant psychique pour la pulsion, différent, plus juste, conforme, réconciliateur. Il est connu que la pulsion a un domaine pour objet, plus qu’un objet pour domaine, c’est-à-dire un référent certain. Dans ce cadre, le procès de sublimation comme unique dispositif en mesure d’assurer un degré acceptable de satisfaction du point de vue socio-politique est efficace chez Lacan, comme chez Freud. Il ne s’agira pas, certes, du remplissage des instances sexuelles et agressives, qui resteront nécessai-

rement inhibées, mais plutôt du glissement du but et de l'objet de ces pulsions sur un territoire socialement reconnaissable et qui puisse être axiomatisé : l'art ou l'activité intellectuelle (il faut rappeler l'intérêt pour l'optique du psychotique Réunionnais), ou alors de petites infractions à la règle qui seront pardonnées dans l'économie d'ensemble du système circulaire de la faute, que l'on ne peut pas résoudre de façon linéaire à travers les voies de l'identité, mais avec le dépaysement vagabond desquelles on peut, au fond, apprendre à vivre. Lacan l'a définie "fécondité de l'érotisme dans l'éthique".

En mettant à sa place ce deuxième morceau, de nouveau le regard s'arrête sur l'arrière-plan qu'il contient, et revient à solliciter le puzzle de la réalité. La culture est un discours contingent, et pourtant elle ne l'est pas pour l'individu : l'asepsie de son lien avec l'Autre est accompagnée de la tentation de l'inévitable, comme moyen de rester dans son intérieur. Mais le doute sur le lieu réel comme lieu vivable, qui ne soit pas seulement la place du mort, avant l'entrée de l'individu dans l'ordre collectif, ou un lieu ultérieur, un territoire non territorial, un *autre autre*, se repose. Et pour finir, étant bien entendu que la thèse lacanienne et délicieusement structuraliste que le praticien ne peut pas guérir de ses propres aliénation, c'est-à-dire le manque redistribué dans les tours de la structure, il s'agira de continuer à comprendre si et quand, et dans quels termes il est fécond de vivre cette condition, et comment, malgré le caractère inséparable d'un lien, d'une limite, d'un discours qu'il a déjà dit avant, le locuteur puisse encore récupérer un rôle souverain, ni servile ni de maîtrise, sur sa propre praxis. Mais il n'est pas dit que l'analyse ou la philosophie doivent trouver une réponse.

Traduit de l'italien par Vittoria Mazzucco

Achevé d'imprimer
Trèfle communication
50, rue Sabin
75011 Paris
N° d'imprimeur : 6350

Dépot légal : décembre 2003



BON DE COMMANDE

Je commande :

- numéro(s) 1 d'*Hétérité* : « Champ lacanien »
(20 € par exemplaire)
- numéro(s) 2 d'*Hétérité* : « L'odyssée lacanienne »
(20 € par exemplaire)
- numéro(s) 3 d'*Hétérité* : « Le temps de la psychanalyse »
(20 € par exemplaire)

Je joins un chèque de € à l'ordre de :
Forums du Champ Lacanien

Nom :

Prénom :

Adresse :

.....

.....

.....

Date Signature :

à retourner à :

Forums du Champ Lacanien - Hétérité

118, rue d'Assas

75006 Paris

